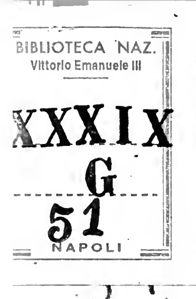
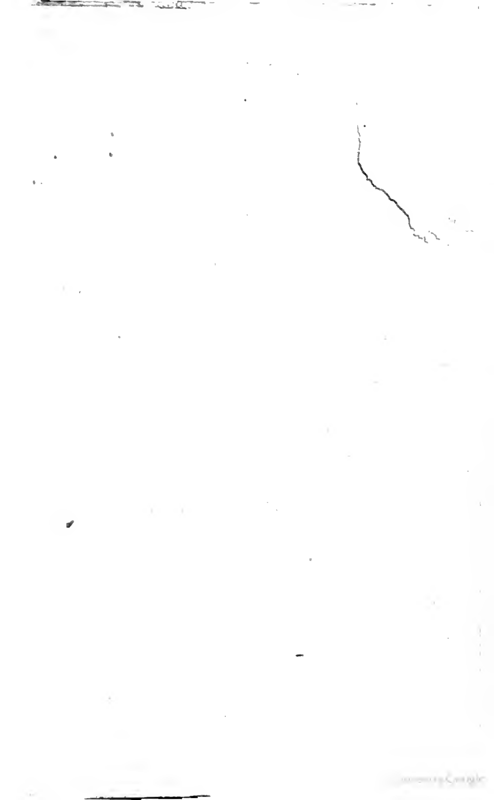






LA

# PHILOSOPHIE

DU

# BON-SENS.

TOME SECOND.

LA

# PHILOSOPHIE

DU

# BON-SENS,

*OU*

# RÉFLEXIONS

## PHILOSOPHIQUES

*Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.*

NOUVELLE EDITION, REVUE, Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBE' D'OLIVET,

*De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs;*

PAR MONSIEUR

*LE MARQUIS D'ARGENS.*

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XL.



# TABLE DES RÉFLEXIONS ET DES PARAGRAPHES DE CET OUVRAGE,

TOME SECOND.

## RÉFLEXION QUATRIÈME, CONCERNANT L'INCERTITUDE DE LA MÉTAPHYSIQUE.



* 2 III.

# RÉFLEXION CINQUIEME,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE

L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

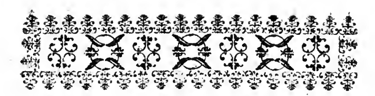


EXA-

# EXAMEN CRITIQUE DES REMARQUES DE Mr. l'Abbé d'OLIVET, de l'Académie Françoise, SUR LA THEOLOGIE DES PHILOSOPHES GRECS.



RE-



# RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

## RÉFLEXION QUATRIÈME, CONCERNANT LA MÉTAPHYSIQUE.

### §. I.

INTRODUCTION.

LE terme de *Métaphysique* signifie *Philosophie surnaturelle*, ou *Théologie*, qui veut dire *Discours de Dieu*, parce

qu'on traite principalement en Métaphysique, de Dieu & des choses qui sont au-dessus de la Nature.

Si nous nous arrêtons aux sentimens d'un illustre Philosophe, la Métaphysique & la Théologie scholastique ne servent à rien, & ne donnent à l'entendement aucune connoissance nouvelle. *Chacun peut voir*, dit Locke, *une infinité de propositions, de raisonnemens, & de conclusions, .... dans les Livres de Métaphysique, de Théologie scholastique, & d'une certaine Physique, dont la lecture ne lui apprendra rien de plus de Dieu, des Esprits & des Corps, que ce qu'il en savoit avant d'avoir parcouru ces Livres* (*).

Cet Auteur eût pû ajouter que ces Ecrits, loin de servir à instruire, empêchent de trouver la vérité par la confusion que causent les idées fausses dont ils remplissent l'entendement. La Métaphysique scholastique & les questions

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. VIII. pag.* 791.

tions inutiles dont elle est semée, sont aussi pernicieuses à l'esprit que les règles de la Logique d'Aristote. *Elles sont plus propres*, dit Mallebranche (*), *pour diminuer la capacité de l'esprit, que pour l'augmenter; parce qu'il est visible que si on veut se servir, dans la recherche de quelque vérité, des règles qu'elles nous donnent, la capacité de l'esprit en sera partagée de sorte, qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du sujet qu'il examine.* Il en est de même de la Métaphysique des écoles, elle traite tant de questions inutiles & impénétrables, elle embrasse tant de sujets différens, & qui sont absolument au-dessus de la portée de l'entendement humain, qu'elle empêche & détourne l'attention qu'on devroit donner aux choses nécessaires, & qui sont à la portée des connoissances humaines.

Les Philosophes scholastiques ont encore le défaut de répandre le doute sur

(*) Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. III. pag.* 181.

ſur les matières les plus claires & les plus évidentes; ils ſont accoutumés à mettre en controverſe les ſujets les plus connus, & dont on a les notions les plus certaines. Cette conduite accoutume inſenſiblement l'eſprit à douter des choſes les plus certaines, & à croire probables celles qui ſont les plus fauſſes. Ce ſont ces vaines diſputes parmi les Théologiens & les Moines, qui ont occaſionné tant d'Héréſies, & qui encore aujourd'hui fourniſſent des armes à l'Athéïſme, qu'on doit regarder comme le comble de l'aveuglement.

Je vous avoüe, Madame, que je trouve ridicule qu'on mette en doute tous les jours dans les écoles l'exiſtence de Dieu. Il eſt ridicule d'agiter une queſtion, que tout homme qui n'eſt pas privé de la raiſon, & qui veut faire uſage de la lumière naturelle, reconnoît évidente. Il arrive ſouvent que dans ces diſputes on apporte, pour proüver l'exiſtence de Dieu, les raiſons les plus foibles, & que les débauchés & les libertins, s'ils n'éteignent pas entiérement leur lumière naturelle, la laiſ-

laissent obscurcir par mille doutes dangereux.

Je crois donc que lorsqu'on veut prouver la nécessité de l'existence de Dieu, il faut précisément n'apporter que des raisons décisives, certaines, & qui sont connues de tous les hommes, pour peu qu'ils veuillent reflêchir. Je pense qu'il faut rejetter toutes les preuves douteuses, ou qu'on peut mettre en controverse; telles que sont celles qu'on veut tirer de l'idée innée de Dieu, du consentement universel, &c. lesquelles étant douteuses, & peut-être fausses, ne servent qu'à éloigner les véritables démonstrations d'une vérité évidente.



## §. II.

### QUE NOUS N'AVONS POINT D'IDE'ES INNE'ES.

JE vous ai promis, Madame, que je tâcherois de vous prouver que nous n'avons aucune idée innée; je vais vous tenir ma parole, & j'espere de vous persuader de la vérité de mon opinion.

PREMIE'REMENT, si Dieu gravoit dans nos ames un certain nombre d'idées & de principes, qu'elles apportassent avec elles dès le moment qu'elles sont créées, il faudroit que tous les hommes leur donnassent un consentement général, & que ces idées fussent universellement les mêmes dans les divers entendemens. Or, les principes, auxquels on donne préferablement à tout autre, la qualité de principes innés, ne sont pas reçus universellement. En voici la preuve.

CES deux propositions, *Ce qui est, est; & il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas*, passent pour innées, préfera-

ſerablement à toutes autres. Cependant on ne ſauroit nier que les enfans & les imbécilles n'en ont pas la moindre idée ; car il eſt ridicule de dire qu'une notion eſt empreinte dans l'ame, innée, & formée avec elle ; que l'ame ne la connoît pas, & qu'elle n'en a aucune perception. C'eſt faire de cette notion un pur néant, & j'aimerois autant ſoutenir que l'âme a la faculté de penſer, & pourtant ne penſe pas.

SI l'on eſt en droit d'aſſûrer qu'une idée eſt dans l'entendement, lorſque l'entendement ne l'a point encore apperçue, on pourra conclûre de là que toutes les propoſitions véritables, & que l'eſprit regarde comme telles, étoient déjà imprimées dans l'ame, & innées avec elle. D'ailleurs, ne paroît-il pas abſurde que les enfans aient le pouvoir de penſer, d'acquérir des connoiſſances, de donner leur conſentement à différentes vérités, & qu'ils ignorent cependant les notions que la Divinité imprime dans leurs ames ? Et eſt-il poſſible de s'imaginer qu'un enfant reçoive des impreſſions des objets exté-

rieurs, & n'a aucune connoissance des caractères que Dieu a gravés dans son ame, pour servir de fondement à toutes les notions qu'il peut acquérir, & à toutes les réflexions qu'il peut faire dans la suite?

Il étoit donc inutile que la Divinité imprimât dans l'ame des idées innées dont elle devoit faire si peu d'usage, & qu'elle pouvoit acquérir autrement; & je ne crois pas qu'on ôse soutenir que les enfans aient aussi-tôt des notions de cette proposition, *Il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même tems*, que de bien d'autres vérités qui leur sont connues.

J'ajouterai, avant de finir ce Chapitre, que s'il y avoit des idées innées, elles devroient paroître avec plus d'éclat dans l'esprit des idiots, des enfans, & des gens sans Lettres, (où cependant l'on n'en voit aucune trace) que dans les autres hommes, dont les esprits sont altérés & corrompus par la coutume, les préjugés, & les opinions étrangères, & dont les pensées ont pris une nouvelle forme par l'étude; au lieu que celles des enfans, des idiots, & des gens

gens sans Lettres n'ont point été brouillées par le mélange des doctrines acquises par l'Art, & que ces beaux caractères que Dieu a gravés dans leur ame, doivent être dans un ordre parfait (*).

## §. III.

### QU'IL N'EST AUCUNE REGLE DE MORALE QUI SOIT INNE'E.

IL s'en faut bien que les principes de Morale soient reçus d'un consentement aussi universel que les maximes spé-

(*) Que s'il y a des gens qui ôsent assûrer que les enfans ont des idées de ces maximes générales & abstraites, dans le tems qu'ils commencent à connoître leurs joüets & leurs poupées, on pourroit peut-être dire d'eux, sans leur faire grand tort, qu'à la vérité ils sont fort zélés pour leurs sentimens; mais qu'ils ne les défendent pas avec cette aimable sincérité qu'on découvre dans les enfans. LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. I. Chap. I. pag.* 33.

ſpéculatives. Ainſi, ce conſentement étant néceſſaire pour conſtater la vérité des idées innées, même au jugement de ceux qui les ſoutiennent, dès qu'on peut prouver qu'il n'exiſte point, toutes ces prétendues notions, gravées par la Divinité même, croulent, & n'ont plus aucun ſoutien.

Il eſt aiſé de prouver que rien ne paſſe pour juſte, ou honnête parmi quelques peuples, qui ne paſſe pour injuſte, ou mal-honnête parmi quelques autres. Les Caribes engraiſſent leurs enfans pour les manger; & pour qu'ils ſoient d'une graiſſe plus abondante & plus délicate, ils leur font l'opération que les Italiens font aux leurs pour leur rendre la voix plus claire. Pluſieurs peuples du Pérou font leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la guerre; ils nourriſſent délicatement juſqu'à treize ans les enfans qu'ils en ont, & les mangent alors. Ils en font autant de leurs concubines, lorſqu'elles ne font plus d'enfans (*). En tout cela ils ne croient

(*) Garcilasso de la Vega, Hiſtoire des Yncas, *Livr. I. Chap. XII.*

croient pas faire plus de mal, qu'un François qui met au pot une vieille poule qui ne fait plus d'œufs. Les Druses, peuple du Mont Liban, épousent leurs propres filles; & dans certain jour de l'année ils se mêlent indifféremment avec les femmes les uns des autres (*). On prétend qu'il y a à Londres & en Hollande une Secte de Multiplians, qui se tiennent cachés par la crainte des Magistrats, mais qui n'en croient pas pour cela ce mêlange plus criminel, ni moins pieux.

S'IL étoit donc vrai qu'il y eût des principes de Morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes, seroit-il possible qu'il y eût des Nations entières, qui d'un consentement unanime & universel démentissent par leurs discours & par leurs actions les principes de la justice & de la vérité, desquels chacun d'eux auroit une conviction évidente en lui-même? Et si l'on répond à cela que Dieu grave dans

(*) BESPIER, Remarques sur Ricaut, *Tom. II. pag.* 649.

dans le cœur de l'homme l'idée du bon & de l'honnête, mais que l'homme pervertit cette idée par une fauſſe application, il ſera aiſé de détruire cette objection; car qu'y auroit-il de ſi inutile que ces idées qui ne ſerviroient à rien, & dont l'ame ne feroit aucun uſage? Je ne crois pas qu'on veuille ſoutenir qu'un Druſe, véritablement zélé pour ſa Religion, nourri au milieu de ſes compatriotes, ait jamais reflêchi aux principes innés de Morale qu'on lui prête. Il eſt auſſi perſuadé qu'en couchant avec ſa fille, il fait une bonne & pieuſe action, qu'un Italien qui baiſe la mule du Pape, qu'un Eſpagnol qui ſe foüette dévotement le Vendredi Saint ſous les fenêtres de ſa maitreſſe, qu'un Janſéniſte qui déchire impitoiablement la réputation d'un Moliniſte, & qu'un Moliniſte qui le lui rend au double. On ne ſauroit douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens qui les croient, & qui les ont cru dès leur enfance, de bonne foi, & avec une entière ſoumiſſion. Que deviennent donc les idées innées? A quoi ſont-elles bonnes? Je

ne

ne vois pas qu'elles soient de plus grande utilité que l'acceptation forcée de la Bulle *Unigenitus* par quantité de pauvres Religieuses, étoit nécessaire au bien de l'Etat.

## §. IV.

### QUE NOUS N'AVONS POINT D'IDE'E INNE'E DE DIEU.

SI Dieu avoit dû graver dans notre ame quelque notion qui fût innée avec elle, sans doute il y eût tracé en caractère évident & distinct l'idée de la Divinité ; mais nous avons des preuves convainquantes que tous les hommes n'ont point la connoissance de l'Etre souverainement bon & parfait. Les Anciens ont eu parmi eux des Sectes entières qui nioient absolument l'existence de la Divinité, & dans ces derniers tems on a découvert un nombre de Nations qui n'en avoient aucune idée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il

qu'il s'est trouvé des peuples entiers, qui, croiant l'immortalité de l'ame, n'avoient cependant aucune notion de Dieu, & étoient fort étonnés lorsqu'on leur apprenoit qu'il y en avoit un.

Les peuples des Isles Marianes ne reconnoissoient aucune Divinité, avant qu'on leur eût prêché l'Evangile; ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. *Ils étoient sans Autels, sans Sacrifices, sans Prêtres; mais persuadés de l'immortalité de l'ame, & que les Esprits reviennent après la mort.* Ils admettoient *un Paradis & un Enfer*, & par une bizarrerie de l'esprit humain qu'on ne peut comprendre, ils disoient *que ce n'étoit point la vertu & le crime qui conduisent dans ces lieux-là. Les bonnes œuvres, ou les mauvaises actions n'y servent de rien; tout dépend de la manière dont on sort de ce Monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'Enfer pour partage. . . . . Si l'on meurt au contraire d'une mort naturelle, on a le plaisir d'aller en Paradis, & d'y jouïr des*

*des arbres & des fruits qui y sont en abondance* (*).

JE vous demande, Madame, si vous croiez que les peuples des Isles Marianes eussent une notion innée de Dieu? Est-il possible qu'une Nation entière, que tant de millions d'hommes pendant des milliers de siécles aient successivement dans leur esprit une idée dont ils ne s'apperçoivent jamais, & dont ils ne font aucun usage? Est-il croiable que Dieu leur donnant cette idée pour la base de leurs connoissances, elle ne leur serve pourtant de rien; au lieu qu'ils profitent beaucoup plus de celles qu'ils acquiérent par les objets extérieurs?

(*) LE GOBIEN, Histoire des Isles Marianes, *pag.* 64. 65. 66. 68.



§. V.

## §. V.

### QUE SI DIEU AVOIT EMPREINT SON IDE'E DANS NOTRE AME, IL L'EÛT EMPREINTE NETTEMENT, ET D'UNE MANIE'RE DISTINCTE.

IL eſt évident que ſi Dieu avoit imprimé ſon idée dans l'ame de tous les hommes, il l'eût gravée en des caractères ſi beaux, que nous euſſions tous ſû ce que nous devions croire & penſer de cet Etre ſuprême. Et ceux qui ſoutiennent les idées innées, diſent eux-mêmes qu'*étant convenable à la bonté de Dieu que tous les hommes aient une idée de cet Etre ſuprême, Dieu a gravé cette idée dans leurs ames.* Il réſulte donc de leur propre raiſonnement que Dieu doit faire pour les hommes tout ce que les hommes croiront leur être le plus avantageux. Or, peut-on mettre en doute qu'il ne leur fût cent fois plus utile & profitable d'avoir une idée nette & diſtincte de la Divinité, que celle qu'ils en ont, qui la moitié du

dû tems sert plus à les égarer qu'à les conduire dans le bon chemin. Telles sont les notions que les Païens avoient de la Divinité, qu'ils croioient coupable des plus grands crimes, & à laquelle ils attribuoient toutes les foiblesses humaines. Il n'y avoit aucune passion qui ne fût déïfiée: le plus grand des crimes étoit le partage du plus grand des Dieux, & l'amour de Jupiter pour Ganimede n'étoit pas la seule monstrueuse idée des Païens sur la Divinité; ils en avoient cent autres aussi extravagantes. Peut-on dire qu'elles avoient été gravées par la Divinité dans leur ame, comme des notions qui devoient servir de fondement à toutes les autres; sans soutenir que Dieu est un trompeur; & qu'il remplit l'entendement des hommes de milles notions pernicieuses & fausses? Gardons-nous donc très soigneusement de penser ainsi.

Je vous ai déjà fait voir, Madame, combien il est inutile à ceux qui défendent les notions innées, d'objecter que Dieu aiant gravé son idée dans le

cœur de l'homme, celui-ci change & pervertit cette idée par une fausse application. A quoi servent donc ces idées abstraites que l'ame ne connoît jamais, & dont elle ne fait aucun usage? D'ailleurs, les idées abstraites supposent qu'on a déjà connu des objets qui se ressemblent, outre qu'il est ridicule de vouloir faire convenir l'abstraction à des idées primitives, & qu'on veut être innées, & de se figurer que Dieu communique immédiatement lui-même une notion aussi extravagante que celle de concevoir la Divinité distincte, & séparée dans quatre ou cinq cens Dieux.

N'est-il pas aussi absurde de rendre Dieu corporel, de lui ôter son unité, son identité & son éternité, que de ne croire point son existence? Je pense même que les Athées faisoient moins d'injure à la Divinité, que les Païens qui l'outrageoient infiniment, en lui attribuant les amours, les impudicités & les débauches des plus grands scélerats; & c'est-là le sentiment d'un des plus grands hommes de ces derniers

tems

tems (*). En effet, un Indien n'offenseroit-il pas beaucoup moins un Roi de France, en niant qu'il exiſtât, qu'en l'avoüant, & lui attribuant mille crimes?

## §. VI.

### QUE LES PHILOSOPHES ANCIENS N'ONT EU AUCUNE VE'RITABLE IDE'E DE DIEU.

JE vous ai fait obſerver, Madame, dans la Réflexion précédente (†) que tous les Philoſophes avoient eu une idée de Dieu, contraire aux véritables attributs de la Divinité. Ils lui donnoient un corps, & le faiſoient matériel. Vous avez vû que Cicéron, en examinant les différens ſyſtêmes des Philoſophes ſur l'exiſtence de Dieu, rejet-

(*) BAYLE. *Voiez ſes* Penſées diverſes à l'occaſion de la Comete de 1680.

(†) Sur les Principes généraux de la Phyſique.

rejette celui de Platon comme inintelligible, parce qu'il fait spirituel le souverain Etre. *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest* (*).

La spiritualité de Dieu paroissoit aux Philosophes anciens si contraire à la raison, que plûtôt que de croire que les Juifs adoroient un Etre souverainement bon, puissant & immatériel, ils se figuroient qu'ils n'admettoient d'autre Divinité que le ciel & les nuées : *Nihil præter nubes & cæli lumen adorant* (†). Ils les considéroient comme des ennemis des Dieux, parce qu'ils ne reconnoissoient point pour tels Jupiter, Junon, Mercure, Mars, Vénus, &c (‡).

Est-il possible de croire que des gens qui regardoient comme des impies & des fous les seules personnes qui avoient une véritable idée de la Divinité, eussent eux-mêmes une notion in-

(*) *Voiez ci-dessus pag.* 297.
(†) JUVENAL. Satyr. XIV. *Vers.* 97.
(‡) *Judæa Gens contumelia Numinum insignis.* PLINIUS, Historiæ Naturalis *Libr.* *XIII. Cap. IV. pag.* 69.

innée de cette même Divinité, dont ils ne s'appercevoient point, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui ne pouvoit les garantir des égaremens dans lesquels ils se plongeoient? Car bien loin que les Philosophes eussent des idées plus conformes aux véritables attributs de Dieu que les autres Païens, ils donnoient les premiers dans les erreurs les plus grossières: aussi leur a-t-on souvent reproché leurs divisions, & qu'ils ne savoient à quel sentiment s'arrêter; les uns affirmant qu'il y avoit des Dieux, mais qu'ils ne se mêloient d'aucune chose; les autres niant absolument qu'il y en eût; d'autres admettant leur existence & leur providence; quelques-uns leur donnant des figures déterminées, & leur assignant des places fixes; & tous enfin soutenant leur opinion par des raisonnemens, qui, aiant quelque apparence de vérité, pouvoient faire impression sur l'esprit de ceux qui les écoutoient (*).

DES

(*) *Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos (Philosophos) quanta sit de* B 3 *ipsa*

DES gens qui pensoient d'une façon si différente sur la même chose, pouvoient-ils avoir une idée innée de la seule chose qui ne tomboit point sous leurs sens, & de laquelle ils n'avoient justement aucune connoissance ? Et qu'on ne dise pas que les plus grands Philosophes se réünissoient entre eux sur les sentimens de la Divinité; c'étoient au contraire les plus grands génies & les plus grands esprits, si nous en devons

*ipsa Deorum Natura dissensio, quantisque disputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere? Cum alii Deos non esse dicant; alii esse quidem, sed nihil procurare definiant; alii & esse, & rerum nostrarum curam procurationemque suscipere; & tanta sint hi omnes in varietate & dissensione, ut longum & alienum sit.....singulorum enumerare sententias. Nam alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, & loca assignant, sedes etiam constituunt, & multa de actibus eorum vitâque describunt, & omnia quæ facta & constituta sunt ipsorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni administrationis cura vacuos esse dixerunt, afferuntque omnes verisimile quiddam, quod Auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet.* JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronom. *Libr. I. in Præfat.*

vons croire Cicéron, qui disputoient sur la nature des Dieux (*).

MAIS enfin, quand on accorderoit à ceux qui soutiennent les idées innées, que parmi certaines Nations quelques Sages ont eu quelque connoissance de la Divinité plus distincte que les autres, il s'ensuivroit toujours que cette universalité de consentement, qui, selon eux, est la preuve des notions innées, ne se rencontreroit jamais, puisque pour un Sage, ou un Philosophe qui auroit eu quelque idée un peu plus approchante de celle qu'on doit avoir de la Divinité, deux cens mille personnes en eussent toujours eu d'autres, qui, lui étant directement contraires, ne pou-

(*) *Cum multæ res in Philosophia nequaquam satis adhuc explicatæ sunt, tum perdifficilis, Brute, (quod tu minime ignoras) & perobscura quæstio est Natura Deorum: quæ & agnitionum animi pulcherrima est, & ad moderandam Religionem necessaria: de qua tam variæ sunt doctissimorum hominum, tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat causam, id est principium, Philosophiæ, esse Scientiam.* CICERO de Natur. Deor. *initio.*

pouvoient émaner immédiatement de Dieu, qui ne peut donner & graver une idée dans l'ame qui ne serve qu'à autoriser le vice & l'idolatrie.

## §. VII.

### Que le consentement ge'ne'ral n'est point une preuve ne'cessaire de l'existence de Dieu.

La lumière naturelle nous fournit tant de preuves convainquantes de l'existence de Dieu, qu'on ne doit point hésiter à rejetter celles, qui non seulement ne sont point démonstratives, mais même qui peuvent être fausses; car c'est faire beaucoup de tort à une bonne cause, que de la soutenir indifféremment par de bonnes & de mauvaises raisons. On donne un avantage à ses adversaires, en agissant de la sorte.

Les Athées, qui ôsent attaquer l'existence de la Divinité, s'attachent toujours aux preuves les plus foibles & les moins solides; & lorsqu'ils sont venus

nus à bout de les détruire, ils passent legérement sur les essentielles. Ils jettent ainsi de la poudre aux yeux du Vulgaire, & par ce moïen rendent suspectes toutes les raisons de leurs adversaires. Lorsqu'on veut donc prouver quelque vérité, il faut s'attacher aux argumens essentiels, saisir la bonne & vraie raison, s'y fixer, & ne s'en jamais départir: elle seule est plus capable de convaincre, que lorsqu'elle est affoiblie par plusieurs autres qui en offusquent l'évidence.

Le consentement général de tous les peuples à reconnoître la Divinité, qu'on cite non-seulement comme une preuve de l'idée innée de Dieu, mais même comme une démonstration évidente de son existence, est une preuve non seulement foible & peu solide, mais même fausse. Elle entraine d'ailleurs plusieurs absurdités après elle, qu'on découvre dès qu'on l'examine avec attention. En effet, si cette preuve étoit bonne, elle auroit servi, & serviroit encore à établir le dogme impie & abominable de la pluralité des Dieux, & non pas l'existence d'un seul

& vrai Dieu ; car pendant un tems tous les peuples de la terre, excepté les Juifs, qui n'étoient qu'un point dans le Monde, s'accordoient universellement à croire qu'il y avoit plusieurs Dieux. Or, le consentement général prouvant la Divinité, il devoit donc par la même raison prouver la pluralité des Dieux. Et lorsque les Païens se sont servis de l'argument de l'assentiment & de l'accord universel de tous les peuples sur l'existence de la Divinité, ils l'ont toujours emploié à prouver la pluralité des Dieux : *Esse igitur Deos confitendum est*, dit Ciceron (*). Il veut qu'on avoüe que la pluralité des Dieux existe, puisque tous les hommes s'accordent en ce point. C'est aussi par cet argument que Maxime de Tyr prouvoit l'existence & la divinité de Jupiter, de Junon son Epouse, de Ganimede son Giton, & d'une troupe de Nymphes & Néréïdes dont il avoit fait ses concubines, le

(*) CICERO de Natura Deorum, *Lib. I. pag.* 68.

le séjour de l'Olympe étant assez semblable à l'Opera de Paris, & les Déesses du Paganisme aussi peu chastes que celles du Palais Roïal. *Voiez*, disoit ce Philosophe Platonicien (*), *& examinez les diverses pensées des hommes dans ce grand conflict d'opinions. Vous verrez les loix & les sentimens qu'il y a un Dieu, Roi & Pere de toutes choses, & plusieurs autres Dieux, qui sont ses Enfans & ses Collègues à la Roïauté. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'Habitant de Terre-ferme avec l'Insulaire, & le Savant avec l'Ignorant. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémi-*

(*) *In hac tanta pugna, contentione, atque opinionum varietate, in eo leges ubique terrarum atque opiniones convenire videbis Deum esse, unum Regem omnium & Patrem; huic multos additos esse Deos alios, qui Supremi illius Filii sint & quasi in Imperio Collegæ. In eo Græcus cum Barbaro, Mediterraneus cum Insulano, Sapiens consentit cum Stulto. Ut si usque ad extrema Oceani littora processeris, hic quoque Deos inventurus sis, qui non procul ab aliis oriantur, ab aliis occidant.* MAXIMUS TYRIUS, Orat. I. *pag.* 4.

*mités de l'Océan, on y trouvera des Dieux qui se levent, & qui se couchent les uns près des autres.*

Je crois, Madame, que vous n'avez pas de peine à vous appercevoir que si Maxime de Tyr raisonne conséquemment, & que le consentement général des peuples soit la marque de la vérité d'une opinion, il faudra donc qu'on ait cru avec raison pendant un tems qu'il y avoit plusieurs Dieux, & même qu'ils aient existé, puisqu'une croiance, reçue unanimement chez tous les peuples, ne peut être fausse.

Epicure, qui avoit banni toutes les raisons convainquantes de l'existence de Dieu, y substitua celle-là pour tromper & abuser le peuple (*). Il la

(*) Il est un peu fâcheux pour les Cartésiens & pour les partisans des idées innées, que le plus grand & le plus parfait Athée de l'antiquité ait prétendu prouver l'existence des Dieux par les mêmes argumens qu'ils emploient aujourd'hui, & qu'il ait donné des raisons qu'il croioit bonnes, uniquement pour abuser le peuple, tandis qu'aujourd'hui on veut qu'elles soient d'un grand poids. Ecoutons parler un Epicurien;

la croioit d'autant plus mauvaise, qu'il
avoit

rien ; nous le prendrions presque pour un *Cartésien*. „ Ceux qui auront examiné, „ *dit-il*, les fausses opinions les Philosophes „ sur la Nature des Dieux, pourront-ils „ s'empêcher après cela, de placer Epicure „ parmi ces mêmes Dieux, lorsqu'ils consi„ déreront qu'il est le seul qui ait éta„ bli leur existence sur les idées que la „ Nature même a gravées dans notre es„ prit ? Quel est le peuple, quelle est la „ Nation, qui sans aucune étude n'ait une „ prénotion des Dieux ? Epicure, dans son „ Livre de *la Règle & du Jugement*, a for„ tement établi ce principe, le véritable „ fondement de la question dont il s'agit". *Ea qui consideret, quam inconsulte ac temere dicantur, venerari Epicurum, & in eorum ipsorum numero, de quibus hæc quæstio est, habere debeat : solus enim vidit primum esse Deos, quod in omnium animis eorum notionem impressisset ipsa Natura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quandam Deorum ? Quam appellat* πρόληψιν *Epicurus, id est anteceptam animo rei quandam informationem, sine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari potest. Cujus rationis vim, atque utilitatem ex illo cœlesti Epicuri, de Regula & Judicio, volumine accepimus.* CICER. de Nat. Deor. *Livr. I. Cap. XVI.*

avoit un très grand mépris pour l'autorité populaire, & le consentement universel; mais l'appréhension qu'il avoit de l'Aréopage l'obligeoit à quelque ménagement. Il craignoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'à Protagoras, qui fut exilé par le commandement des Athéniens, pour avoir dit au commencement de son Livre qu'il n'avoit *rien à dire sur le sujet des Dieux, s'ils existoient, ou s'ils n'existoient pas.* Epicure avoit donc donné la preuve la plus foible qu'il avoit pû trouver, de l'existence de Dieu; aussi les Epicuriens, attentifs à avilir & à anéantir la Divinité, tirerent de ce principe une fausseté ridicule, qui en découloit pourtant naturellement; c'est que les Dieux étoient de figure humaine, puisque tous les hommes les concevoient de cette manière (*).

SA-

(*) *A Natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam, nisi humanam, Deorum. Quæ enim alia forma occurrit unquam aut vigilanti cuiquam, aut dormienti?* CICERO de Natura Deor. *Libr. I. Cap. XVII.*

SAMUEL PARKER, Anglois, fameux Docteur en Théologie, rejette tout-à-fait l'argument tiré du consentement général. Il avoüe de bonne foi que rien ne l'en a plus dégouté que de voir que les Epicuriens, qui s'en servoient très souvent, ne reconnoissoient aucune Divinité véritablement, & n'admettoient des Dieux que d'une façon aussi inutile que s'ils en eussent nié ouvertement l'existence (*).

ON répondra peut-être à toutes ces raisons, qui peuvent passer, si je ne me trompe, pour des démonstrations, que tous les peuples ne donnoient point leur consentement à plusieurs Divinités,

(*) *Qui, quæso, omnem de Deo notionem majori contemptu onerare potuit, quam quod in multitudinis temeritatem referret, ipsamque in causam ab omni ratione secretam. Atque adeo huc tandem pervenit viri insulsi disputatio, quamvis vulgaris sit de Deo opinio, eam tamen nulla ratione demonstrari posse. Quo me hercle non minus aperte ipsum sustulit, quam si nullum certe dixisset.* SAMUEL PARKER de Deo & Providentia Divina, *Disput. VI. Sect. XVII. pag.* 141.

tés, puiſque les Juifs ne s'accordoient point avec les Païens, & ne reconnoiſſoient qu'un ſeul Dieu. Mais les Iſraélites, n'étant qu'un point dans le Monde, formoient un nombre ſi petit en comparaiſon des autres, que ſi l'on ſoutenoit cette théſe, il s'enſuivroit naturellement que tous les hommes n'ont point généralement reconnu une Divinité, puiſqu'il y avoit pluſieurs Sectes de Philoſophes parmi les Païens qui ne croioient point à ſon exiſtence; & que Strabon aſſûre qu'on trouvoit des peuples en Eſpagne & dans l'Ethiopie qui n'avoient aucune connoiſſance de Dieu. Pluſieurs Auteurs, & pluſieurs voïageurs qui ont donné des rélations de ce nouveau Monde que nous avons découvert, confirment le ſentiment de Strabon, & le rendent vraiſemblable. Ils certifient qu'ils ont vû & connu eux-mêmes des peuples entiers qui n'ont aucune notion de la Divinité. Or, ſi un peuple ſeul eſt capable d'ôter le crédit que doit avoir le conſentement univerſel, j'en conclus que l'idée de Dieu n'eſt point connue de tout l'Univers; & ſi un ou deux peu-

peuples ne doivent point empêcher que l'on ne s'en tienne au consentement unanime de tous les autres, je conclus encore qu'il faut donc croire que pendant un tems il a existé plusieurs Divinités, tous les peuples donnant à cette croiance leur consentement, & ce consentement universel étant une preuve évidente de la vérité d'une chose.

QUICONQUE voudra examiner de sang froid & sans prévention ces raisons, en connoîtra aisément la vérité : il abandonnera d'autant plus aisément l'erreur dans laquelle il étoit, qu'elle devient contraire à la bonne manière dont il faut prouver l'existence de Dieu, de laquelle je crois qu'on peut faire une démonstration aussi évidente, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.



## §. VIII.

### DE L'EXISTENCE DE DIEU.

PERSONNE, à ce que je pense, n'est assez sot, assez extravagant pour ôser nier qu'il n'y ait quelque chose qui ait existé de toute éternité, & il est impossible que quelqu'un dans l'Univers se figure que le pur néant, le rien, une parfaite négation puisse produire un être actuellement existant. Or, puisqu'il faut que quelque chose ait existé de tout tems, il faut examiner quelle est cette chose.

NOUS ne connoissons, & nous ne concevons dans ce Monde que deux sortes d'êtres; savoir, *être pensant*, & *être non-pensant*.

PAR *êtres non-pensans*, j'entends ceux qui sont purement matériels, qui n'ont ni connoissance, ni perception, ni pensée, ni sentiment, comme sont les cheveux, les rognûres des ongles, &c.

PAR *êtres pensans*, je signifie & je désigne nous-mêmes, qui sentons & con-

connoissons, avons du sentiment, concevons & refléchissons.

S'IL y a un Etre qui ait existé de toute Eternité, il faut nécessairement qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres.

L'ESPRIT connoît aisément, & la lumière naturelle nous montre d'abord qu'une matière non-pensante ne sauroit produire un être intelligent qui pense. C'est ici, où l'on peut appliquer justement cet axiome & ce principe, *Nemo dat quod non habet*, c'est-à-dire: *Une chose ne peut donner, ni communiquer ce qu'elle n'a pas.* Et il est aussi impossible de croire qu'une matière non-pensante peut produire la connoissance & la pensée, qu'il l'est de se persuader que le néant & la privation de tous les êtres soient l'origine de tous ceux qui existent. Qu'on brise un caillou, qu'on le réduise en poussière, qu'on remue ensuite avec violence cette poussière; si l'on en fait résulter quelque conception, quelque pensée, si cette poudre, cette matière non-pensante peut devenir, ou produire un être intellectuel, je suis prêt à croire le systême

 des

des Athées. Car pour abréger toutes disputes, je veux même supposer avec ceux contre qui je raisonne, que la Matière a eu son mouvement de tout tems: en leur accordant ce faux principe, je les défie de pouvoir jamais donner aucune raison plausible pour prouver que du mouvement & d'une matière non-pensante puisse naître la pensée.

D'AILLEURS, si la Matière étoit le premier Etre éternel pensant, il n'y auroit pas un seul premier Etre pensant; mais il y en auroit un nombre infini, & chaque atôme seroit un Etre éternel pensant qui ne dépendroit point des autres. Chaque grain de sable, chaque goute d'eau deviendroit un Dieu intelligent, éternel; car il est aussi impossible qu'un être pensant soit composé de parties non-pensantes, qu'il l'est qu'un être étendu soit composé de parties non-étendues. Il faut donc que chaque partie de la Matière pense, & soit un Etre intellectuel. Je vous ai déjà fait voir, Madame, le ridicule de cette opinion, en réfutant le systême de Spinosa. On est donc obli-

obligé d'avoüer, lorsqu'on ne veut point s'aveugler entiérement, non seulement qu'il est impossible que d'un être matériel & non-pensant émane la pensée, mais encore il faut qu'on convienne que le premier Etre pensant qui doit être souverainement intelligent & puissant, n'est point matériel, puisque s'il l'étoit, il n'auroit pas plus de pouvoir que le plus petit atôme, qui seroit Dieu aussi-bien que lui. Or, je demande s'il est possible que l'arrangement, l'ordre & la magnificence de l'Univers soient produits par un nombre de Dieux, sans cesse contraires & opposés les uns aux autres, qui cherchent à se détruire, à empiéter sur leurs droits, & à s'échapper de leurs bornes? Les Dieux du feu & ceux de l'eau sont dans un perpétuel discord: ceux de l'eau font aussi la guerre à ceux de la terre, & certes j'admire la complaisance de ce nombre immense de Dieux qu'enferme chaque goute d'eau de la mer, de se contenir avec autant de sagesse dans leurs bornes prescrites. Il me semble qu'une conduite aussi réglée de tant de petits Dieux semble

ſuppoſer la puiſſance d'un premier Dieu qui les gouverne & les retient dans leur devoir. Si je n'avois pas le bonheur de connoître une Divinité éternelle & ſpirituelle, j'en admettrois du moins, comme Platon, une maîtreſſe de toutes les autres.

L'AVEUGLEMENT de ceux qui font Dieu matériel, me paroît auſſi grand que celui dans lequel étoient ceux qui croioient que la confuſion & le deſordre avoient produit l'arrangement de l'Univers, & qu'un ramas d'atômes, en s'accrochant les uns aux autres, avoient formé le Monde (*). Je ne ſais, à dire le vrai, laquelle de ces deux erreurs eſt la plus abſurde, d'ad-

(*) Si je croiois le ſyſtême d'Epicure, chaque jour, en examinant le cours du Soleil, en le voiant paroître ſur notre Horizon, & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois: *Je te ſalue, ô Hazard éternel, Dérangement incompréhenſible, Confuſion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement! Souffres que je te rende des honneurs que d'autres Mortels aveuglés rendent à un Dieu tout bon, tout puiſſant, & tout ſage.* Lettres Juives, *Let. XXVIII. pag.* 230.

*d'admettre le desordre & la confusion pour le principe de l'ordre & de la règle, & de croire qu'une suite aveugle de ce desordre est la seule chose qui conserve l'arrangement; ou de se figurer que chaque partie de la Matière est une Divinité, & qu'il y a autant de Dieux que d'atômes dans l'Univers* (*).

(*) N'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une Nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir, & que dans la multitude des facultés dont elle est doüée, il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions de la dernière régularité? Conçoit-on des loix qui n'aient pas été établies par une cause intelligente; en conçoit-on qui puissent être exécutées réguliérement par une cause qui ne les connoît point, & qui ne sait pas même qu'elle soit au Monde? BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Cometes, *Tom. I, pag.* 526.

## §. IX.

### QUE LA MATIERE N'EST PAS COE'TERNELLE AVEC DIEU.

QUELQUES Philoſophes qui admettent la ſpiritualité de Dieu, tombent dans une autre erreur que la précédente. Ils veulent que la Matière ait été coéternelle avec lui, ils diſent qu'ils ne ſauroient concevoir comment elle peut avoir été créée & tirée du néant. Mais ils ſeront convaincus évidemment de la Toute-Puiſſance de Dieu, s'ils veulent faire quelque attention ſur eux-mêmes.

ILS verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exiſter que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis *eux*, je n'entends point parler de la Matière dont leurs corps ſont compoſés, puiſque cette Matière étoit déjà créée, & qu'elle n'a commencé que lors de la formation de leurs corps à s'arranger d'une certaine manière; mais je veux parler de ce principe penſant & intellectuel qui eſt en eux, & que je re-

regarde véritablement comme eux-mêmes. Je ne crois pas qu'ils se figurent, & qu'ils ôsent soutenir qu'ils ont été de toute éternité & qu'ils ont toujours pensé; il faut donc qu'ils avoüent qu'ils ont commencé d'exister depuis un certain nombre d'années. Or, pourquoi se persuadent-ils qu'il soit difficile à un Etre souverainement puissant, qui de rien crée un être pensant & intellectuel, de tirer du néant un être uniquement matériel (*)? Il est pour le moins aussi au-dessus de nos forces de connoître l'un que de pénétrer l'autre; & si nous voulons refléchir sur ces deux différentes créations, celle d'un

(*) *Je dis* uniquement matériel, *c'est-à-dire non-pensant, parce qu'on verra dans la suite, ou du moins je tâcherai de le prouver, qu'il n'étoit pas impossible que nos ames n'eussent pû être matérielles, & que Dieu éternel & spirituel peut accorder la pensée à la Matière. Aussi me suis-je toujours servi du terme d'*être pensant *&* non-pensant, *au lieu du terme de* matériel *&* d'immatériel, *se pouvant faire que Dieu qui est nécessairement spirituel, ait formé tous les autres êtres, soit pensans, soit non-pensans, matériels.*

d'un principe pensant & intellectuel nous paroîtra encore plus incompréhensible que celle de la Matière. D'ailleurs, de ce que nous ne comprenons pas une chose, il est ridicule de vouloir nier qu'elle puisse être, & borner la puissance de Dieu, d'autant que nous avons déjà une conviction en nous-mêmes que de rien il a créé un être pensant & intellectuel, bien plus parfait que n'est la simple Matière qui n'a aucune connoissance, & qu'on ne sauroit dire coéternelle avec Dieu, sans donner dans une erreur absurde. Car tout ce qui est increé est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner, ni limiter (*). La Matière étant donc coéternelle avec Dieu, il y a deux Infinis, Dieu & la Matière. A cette première raison j'en ajoute une autre aussi convainquante. Si la Matière étoit increéée, Dieu ne pourroit

(*) *Omne ens increatum necesse est ex se infinitum & illimitatum esse, non habet enim à quo limitetur.* SMIGLECIUS de Baptismo adversus Moscorovium. *pag.* 40.

roit la détruire, puisqu'une chose incréée ne sauroit avoir aucune fin. La Divinité ne seroit donc pas toute-puissante, & la Matière seroit indépendante de lui. Or, n'est-il pas absurde d'admettre un être coéternel avec Dieu, indépendant de lui, & infini dans son étendue ? N'est-ce pas supposer deux Dieux & deux Infinis ?

VOUS voiez, Madame, qu'il faut s'aveugler pour ne pas voir évidemment l'absolue nécessité d'un Etre souverainement bon, puissant, intelligent, spirituel, éternel, & Créateur de tous les êtres. Quant aux difficultés qu'on forme sur l'origine du mal physique & du mal moral, il n'y a qu'à répondre : Je suis aussi certain qu'il y a un Dieu, *que je suis assûré de ma propre existence: Je connois clairement que ce Dieu ne sauroit être l'auteur du mal, & que s'il le permet, il faut que cela soit nécessaire. Je ne m'embarrasse plus du reste, j'avoue mon ignorance, je confesse que je ne comprends rien dans les mystères du malheur des créatures. Mais une chose que je ne comprends point, ne doit point me faire rejetter une chose dont* je

*je connois évidemment la vérité; il faut être fou pour agir de même.*

## §. X.

### DE NOTRE IGNORANCE SUR LA NATURE DE L'AME.

TOus les Philoſophes anciens ont été auſſi peu certains de la nature de l'ame, que le ſont ceux d'aujourd'hui, & que le ſeront tous les hommes juſqu'à la fin des ſiécles. Il nous ſera toujours impoſſible de pénétrer comment cet être, ou cette choſe qui eſt en nous, & que nous regardons comme nous-mêmes, *eſt unie à certain aſſemblage d'eſprits animaux qui ſont dans un flux continuel.* Nous ne pourrons jamais connoître comment cet être penſant, que nous appellons ame, *peut avoir la faculté de penſer & de ſe reſſouvenir hors d'un corps organiſé comme le nôtre.* Nous ne ſaurons jamais par la raiſon *s'il eſt matériel, ou immatériel*, & la foi ſeule fixera notre incertitude ſur la mortalité, ou l'immortalité de cet être penſant que l'on appelle l'ame.

CHA-

CHAQUE Philosophe a donné une définition différente de sa nature. Les Anciens se sont seulement accordés en ce point qu'elle étoit matérielle ; car toutes les subtilités qu'on a inventées de nos jours pour soutenir que plusieurs Philosophes Païens avoient reconnu la spiritualité de l'ame, sont inutiles, ridicules & faciles à détruire. Si l'on considére que tous les Anciens, excepté Platon, ont fait Dieu même corporel, & qu'ils regardoient son opinion comme insoutenable & inintelligible (*), on conviendra aisément qu'il est absurde de dire que des gens qui faisoient Dieu matériel, crussent l'ame immatérielle.

LES Païens, ou du moins quelques-uns d'entre eux, distinguoient l'ame de l'esprit, *anima* & *mens* ; mais par cette distinction ils n'entendoient point ce que quelques-uns de nos Philosophes d'aujourd'hui soutiennent ; savoir que l'ame,

(*) *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.* CICERO de Natura Deor. *Lib. I.*

l'ame, *anima*, eſt le principe de la vie, & l'eſprit, *mens*, le principe du raiſonnement, qui eſt un être incorporel & immortel, qui doit être regardé proprement comme la véritable ame, l'autre n'étant que le principe *vital*, que nous avons de commun avec les bêtes. Quelque rempli de difficulté que ſoit ce ſentiment, il peut cependant paſſer pour orthodoxe. Macrobe & Lactance l'ont ſoutenu ouvertement, ſans avoir été condamnés. *L'eſprit*, dit le premier, *eſt proprement l'entendement, qu'on ne ſauroit douter n'être quelque choſe de plus divin que l'ame.* Voici l'opinion du ſecond: *Il eſt difficile de ſavoir ſi l'ame eſt la même choſe que l'eſprit.*

Lorsque les Philoſophes Païens ont diſtingué l'ame & l'eſprit, ils n'ont pas cru que ce fuſſent deux êtres diſtincts & ſéparés l'un de l'autre; mais ils ont regardé l'eſprit comme une modification produite par l'ame (*). Pour

(*) *Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri*

*Inter*

Pour avoir une idée claire de ce que les Anciens entendoient par l'esprit, il faut considérer que quelques Philosophes le concevoient comme le mouvement de l'ame. Or, il est bien certain que le mouvement n'est rien en lui-même de corporel; mais il ne sauroit exister sans quelque chose de corporel, car il n'y auroit point de mouvement s'il n'y avoit point de Matière : ainsi selon ce systême, l'esprit qui n'étoit qu'un mouvement, étoit une suite nécessaire de la matérialité de l'ame; & ne pouvoit être regardé comme un être distinct & indépendant de la Matière.

LUCRECE, qui croioit, ainsi que tous les Epicuriens, la mortalité de l'ame, qui n'étoit selon eux qu'un ramas d'atômes subtils & déliés, distingue aussi la nature de l'ame & la nature de l'esprit. *Il faut voir*, dit-il, *en quoi consiste la nature de l'ame & de l'esprit*

*Inter se, atque unam naturam conficere ex se.*
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 137.

*prit* (*). Mais il les fait tous les deux corporels, & selon lui, l'esprit est fait de principes très menus, ainsi que l'ame.

QUANT aux autres Philosophes qui ne se sont point expliqués aussi clairement que les Epicuriens, & qu'on dit avoir distingué l'ame spirituelle & matérielle, je soutiens qu'ils n'ont entendu par l'esprit incorporel que le mouvement produit par l'ame, qu'ils croioient matérielle. Est-il probable que des gens qui donnoient un corps à la Divinité, reconnussent un autre Etre spirituel? Jamais donc les Anciens n'ont regardé l'esprit, lorsqu'ils l'ont distingué de l'ame, que comme une suite de la Matière. Ils ont embrouillé leurs discours & leurs opinions de beaucoup de divisions & de subdivisions; & ceux qui sont venus après eux, ont cherché dans cette obscurité de quoi autoriser leurs nouveaux sentimens. Ils auroient mieux fait,

(*) *Unde animæ atque animi constet natura videndum.*
LUCRETIUS, *Lib. I. Vers.* 132.

fait, si au lieu de rechercher des autorités inutiles dans une question aussi incompréhensible, ils eussent avoüé naturellement, à l'exemple de St. Jérôme, de St. Augustin, de St. Grégoire, &c. qu'ils ne pouvoient rien savoir de certain sur la nature de l'ame, & que cet éclaircissement étoit réservé pour l'autre vie.

PLATON, qu'on ne peut douter avoir eu connoissance des Livres de Moïse & de la Religion Judaïque dans les voïages qu'il fit en Egypte, crut que l'ame de l'homme étoit une partie ou portioncule de la Divinité, comme son corps étoit une portion de la Matière. Cette opinion approchoit de celle de l'ame du Monde; mais je suis certain que si l'on examinoit avec attention tous les différens systêmes des Philosophes anciens, on trouveroit, en les réduisant à un certain point, qu'il n'en est presque point qu'on ne pût y amener, & en démontrer la conformité.

THALE's (*) soutenoit que l'ame étoit

(*) Thalès a été le premier qui a défini l'ame,

étoit *une nature sans repos*. Cette définition prouve évidemment ce que je viens de dire sur la distinction de l'ame & de l'esprit ; car qu'est *une nature sans repos*, qu'une chose *dans un mouvement perpétuel?*

ANAXIMANDRE disoit que l'ame étoit une chose, composée de terre & d'eau. Ce n'étoit pas en vérité la peine de réver beaucoup, pour dire qu'une chose qu'on croioit matérielle, étoit composée de Matiere.

EMPE'DOCLE la faisoit consister dans le sang (*). Son opinion avoit quelque apparence de probabilité ; car l'expérience nous apprend que tout animal cesse de vivre, dès le moment qu'il

l'ame, *une nature*, *se mouvant toujours de soi-même*. PLUTARQ. de la Traduct. d'AMIOT, *Liv. IV.* des Opinions Philosophiques, *Chap. II.*

(*) *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile a fait allusion à cette opinion, lorsqu'il a dit dans le neuvième Livre de l'Enéïde : *Sanguineam vomit ille animam.*

qu'il ne lui reste aucune goute de sang.

QUELQUES autres Philosophes disoient qu'elle étoit un feu céleste (*); d'autres une harmonie (†); d'autres, un

(*) *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile fait encore allusion à cette opinion dans son sixième Livre de l'Enéïde: *Igneus est ollis vigor & cœlestis origo.*

(†) Voici ce que dit Ciceron sur cette harmonie. „Aristoxene, qui fut Musicien & „ Philosophe, prétendit que de même que „ l'harmonie est causée dans le chant & „ dans les instrumens par la proportion des „ accords, de même aussi toutes les parties du corps étoient disposées de telle „ manière, que par le rapport qu'elles avoient les unes avec les autres, l'ame en „ résultoit. Il falloit que cette idée lui eût „ été donnée par l'art qu'il professoit. Il „ n'étoit pourtant pas le premier qui l'eût „ eue; car Platon avoit parlé long-tems „ avant lui de cette harmonie, & en avoit „ traité amplement".

*Proxime autem Aristoxenus, Musicus idemque Philosophus, ipsius corporis intentionem quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur: sic ex corporis totius natura & figurâ varios motus cieri,*

 *tam-*

un (*) nombre.

Aristote, toujours décisif, même dans les choses qu'il n'entendoit pas, définit l'ame, *une action qui fait mouvoir le corps*, qu'il appelle *Entelechios.* Suis-je plus savant sur la nature de l'ame lorsqu'on m'en a donné cette définition, qu'avant que de l'avoir apprise? Le Pere Mallebranche n'a-t-il pas eu raison de dire? *Certainement il faut avoir bien de la foi pour croire ainsi Aristote, lorsqu'il ne nous donne que des raisons de Logique, & qu'il n'explique les effets*

*tamquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit: & tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multo ante & dictum & explanatum à Platone.* CICER. Tuscul. Quæst. *Lib. I. Cap. X.*

(*) Xénocrates, suivant les anciens principes de Pythagore qui vouloit que les nombres eussent des vertus & des qualités infinies, soutenoit que l'ame n'avoit point de figure, que ce n'étoit pas une espèce de corps; mais seulement un nombre. *Xenocrates animi figuram & quasi corpus negavit esse, verum numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset.* Id. *ibid.*

*effets de la Nature que par les notions confuses des sens; principalement lorsqu'il décide hardiment sur des questions qu'on ne voit pas qu'il soit jamais possible aux hommes de pouvoir résoudre. Aussi Aristote prend-t-il un soin particulier d'avertir qu'il faut le croire sur sa parole; car c'est un axiome incontestable à cet Auteur, qu'il faut que le disciple croie;* δεῖ πιστεύειν τὸν μανθάνοντα (*).

N'EST-il pas cent fois plus sage, plus glorieux, & plus digne d'un Philosophe d'avoüer qu'on ignore ce qu'on ne connoît pas, que de vouloir donner des mots pour des raisons? Combien Lucrece est-il plus naturel qu'Aristote, & par conséquent plus digne d'estime? Il avoüe que tous les Philosophes ont ignoré la nature de l'ame, & qu'ils n'ont pû pénétrer si elle naît avec le corps, si elle meurt avec lui (†), ou si elle passe

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. III. pag.* 180.

(†) *Ignoratur enim quæ sit natura animæ,*

passe dans d'autres, selon le systême de quelques Philosophes qui admettoient la Métempsychose (*).

NOUS serions encore aujourd'hui, Madame, dans la même incertitude que les Anciens, si la Révélation n'avoit déterminé notre croiance; mais comme en fixant nos doutes, elle ne les éclaireit pas, je vais vous dire les raisons réciproques sur lesquelles fondent leur opinion ceux qui croient la matérialité, ou l'immatérialité de l'ame.

§. XI.

*Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,*
*Et simul intereat nobis cum morte dirempta,*
*An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,*
*An pecudes alias, divinitus insinuet se.*

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 113. *&* *seqq.*

(*) *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore Belli*
*Phanthonides Euphorbus eram.*

OVID. Metam. *Lib. XV. Vers.* 160. Consultez la cinquième Partie des *Mémoires*

Se-

## §. XI.

### Si notre Ame est matérielle.

Les premières difficultés qu'on forme contre la spiritualité de l'ame, ont leur source dans les différentes manières dont on veut qu'elle prenne naissance. Quelques Philosophes prétendent que l'ame se perfectionne peu-à-peu, à mesure que le corps acheve de s'organiser dans le sein de la mere. Mais on leur objecte une difficulté insurmontable; c'est qu'il est impossible qu'une chose corporelle devienne incorporelle. Ainsi, si l'ame au commencement a été matérielle, elle ne peut jamais se spiritualiser; ce qui prouve la nécessité de la matérialité de l'ame. St. Thomas a voulu excuser cette absurdité; mais il n'a fait qu'ajouter

*Secrets de la République des Lettres*, où j'ai amplement parlé de la Métempsychose de Pythagore.

jouter un nouvel embarras au premier. Il dit que l'animal, & l'ame qui a vécu avant l'arrivée ou la création de l'ame ſpirituelle, meurent tous deux, & qu'il ſe forme un nouvel animal, animé par l'ame ſpirituelle. Or, je demande, Dieu agiſſant toujours par les moïens les plus ſimples & les plus naturels, à quoi ſert cette double création de deux ames & de deux animaux? Par quel moïen, par quelle expérience St. Thomas avoit-il acquis cette connoiſſance, & quelle preuve évidente avoit-il de ce changement d'ame?

QUELQUES Savans diſent que l'Embrion eſt inanimé juſqu'au quarantième jour, auquel tems ſe fait la conformation des parties; mais ce ſentiment prête des armes à ceux qui ſoutiennent la matérialité de l'ame. *Comment ſe peut-il faire*, demandent-ils, *que la vertu ſéminale, qui n'eſt ſecourue d'aucun principe de vie, puiſſe produire des actions vitales?* *Or, ſi vous accordez*, continuent ils, *qu'il y a un principe de vie dans les ſemences, capable de produire la conformation des parties, d'agir, de mouvoir;*

*voir; en perfectionnant ce principe, lui donnant la liberté d'augmenter & d'agir librement par les organes parfaits, il est aisé de voir qu'il peut, & doit même devenir ce qu'on appelle ame, qui par conséquent est matérielle.*

Il est encore un autre sentiment, soutenu par plusieurs Philosophes. Ils prétendent que notre ame tire son origine des peres & des meres, par la vertu séminale; que d'abord elle n'est qu'ame végetative, & semblable à celle d'une plante; qu'ensuite elle devient sensitive en se perfectionnant, & qu'enfin elle est rendue raisonnable par la coopération de Dieu. Mais cette opinion entraine après soi toutes les difficultés des autres dont je viens de parler, ou bien suppose la matérialité de l'ame. Sans cette supposition, il faut d'abord défendre la succession de ces trois ames, contraire aux voïes simples par lesquelles Dieu agit toujours, & qui dès le commencement eût pû inférer l'ame raisonnable. Il faut enfin prouver comment une chose corporelle peut devenir incorporelle, l'ame raisonnable ne pouvant avoir la même essence que

la sensitive. S'il est vrai que la Matière soit incapable de raisonner, & si l'ame raisonnable est la même ame que la sensitive, mais plus épurée, elle est alors matérielle nécessairement. C'est-là le systême des Epicuriens, à cela près que l'ame chez les Philosophes Païens, avoit en elle la faculté de se perfectionner: au lieu que chez les Philosophes Chrétiens, c'est Dieu qui par sa puissance la conduit à la perfection; mais la matérialité de l'ame est toujours nécessaire dans les deux opinions.

QUELQUES Philosophes enfin font l'ame une substance absolument simple & incorporelle. Ils évitent à la vérité certaines difficultés où tombent les autres: mais ils en rencontrent plusieurs nouvelles; car ils ne sauroient expliquer comment l'ame, qui est un sujet incorporel, peut recevoir des facultés corporelles, telles que sont les organiques, comment enfin la Matière peut agir sur l'esprit, & l'esprit à son tour sur la Matière (*). Tout ce qu'ils répon-

(*) Comment l'ame peut-elle *recevoir des*

pondent à ces questions ne sont que de frêles raisonnemens & des subtilités dignes des Scholastiques, qu'ils devroient n'avoir point imités; eux, qui les ont condamnés si sévérement pour avoir voulu expliquer des mystères & des secrets qu'ils n'entendoient pas (*). Ce n'est pas que je les blâme d'avoir dit, comme tous les autres Philosophes, leur sentiment sur des choses incertaines; mais j'aurois voulu qu'ils eussent moins témoigné d'être persuadés de la vérité de ce qu'ils pensoient, & qu'ils eussent donné leurs opinions comme des conjectures vraisem-

*des actions vitales, qui sont aussi corporelles*, vû qu'étant immanentes, elles doivent être reçues dans le même principe qui les produit; & qu'ainsi il ne sert rien de dire que les corporelles sont reçues dans les corps, puisque l'ame est le principe qui les produit; ou dans les facultés mêmes, puisque les facultés sont réellement & effectivement une même chose avec l'ame, & qu'elles sont par conséquent distinctes du corps. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. V. pag.* 482.

(*) Ceci regarde un peu les Cartésiens.

femblables, & non pas comme des démonftrations (*). C'eft en vain qu'ils fe récrient qu'on ne fauroit concevoir que la Matière puiffe être capable de la penfée, ils verront, pour peu qu'ils veuillent refléchir fans paffion, qu'il ne nous eft pas plus difficile par rapport à nos notions de concevoir que Dieu eft le maître d'ajouter à l'idée que nous avons de la matière, la faculté de penfer, que de connoître & de comprendre qu'il uniffe à cette faculté de penfer une autre fubftance.

Nous ignorons parfaitement en quoi confifte la penfée, & à quelle efpèce de fubftance Dieu a accordé la faculté de penfer; & c'eft borner la puiffance du Tout-puiffant que de fe figurer qu'il ne puiffe pas donner quelque fentiment & quelque perception à de petits corpufcules de Matière, qu'il crée & qu'il unit enfemble comme il le trouve à propos. *Puifque nous fommes*

(*) *Ut potero explicabo, nec tamen ut Pythius Apollo, certa ut fint, & fixa, quæ dixere.* CICERO Tufcul. Quæft. *Lib. I.*

*mes contraints*, dit Locke, *de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement soit capable de produire, quelle raison avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets soient produits dans un sujet que nous ne saurions concevoir capable de les produire, aussi bien que dans un sujet sur lequel nous ne saurions comprendre que le mouvement de la Matière puisse opérer en aucune manière* (*)?

QUELQUE fermes que paroissent dans leurs sentimens les Philosophes qui soutiennent avec assûrance que Dieu lui-même ne peut communiquer la vie & la perception à une substance solide, peut-être seroient-ils moins persuadés de leur opinion, s'ils considéroient sans prévention combien il est difficile d'*allier la sensation avec une Matière étendue, & l'existence avec une chose qui n'a point d'étendue*. Plusieurs grands hommes ont cru l'ame matériel-le,

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. III. pag.* 687.

le, & même plusieurs Peres de l'Eglise. Tertullien dit que l'*ame est un corps, & qu'elle ne seroit rien sans cela, tout ce qui est, étant corps* (*). Et loin que St. Augustin ait réfuté avec hauteur ce sentiment, lui, qui pourtant croioit l'ame spirituelle (†), il semble l'excuser lorsqu'il rapporte que Tertullien

(*) *Cum autem sit* (loquitur de anima,) *habeat necesse est aliquid per quod est; si habeat aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est corpus est sui generis: nihil est incorporale, nisi quod non est.* TERTULLIANUS de Carne Christi, *Cap. XI.*

(†) AUGUSTINUS de Anima & ejus origine, *Lib. IV. Cap. XXIII.* Je pourrois citer ici un grand nombre de Peres de l'Eglise qui ont cru l'ame matérielle, & se sont expliqués formellement, tels qu'Origene, St. Justin, Athénagore, Théophile, Tatien, Arnobe; mais je renvoie les Lecteurs à ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de la République des Lettres*, & dans le premier & second Volumes de la nouvelle Edition des *Lettres Cabalistiques*. Ils y trouveront les passages originaux qui justifient ce que j'avance ici, & dont les Savans conviennent de bonne foi.

lien avoit cru que l'ame étoit corps, parce qu'il ne l'avoit pû concevoir incorporelle, & qu'ainsi il craignoit qu'elle ne fût rien, si elle n'étoit corps.

MALGRE' le mépris qu'affectent ceux qui nient la matérialité de l'ame, pour leurs adversaires, ils en ont cependant eu dans tous les tems de très respectables par leur science & par leur érudition; car sans parler de tous les Philosophes anciens, & en se réduisant aux seuls modernes, un Averoès, un Calderin, un Politien, un Pomponace, un Bembe, un Cardan, un Césalpin, un Taurell, un Cremonin, un Berigard, un Viviani, un Hobbes, &c. ne sont point des Savans pour lesquels on doive affecter un aussi grand mépris (*).

SI la vérité d'une opinion dépendoit de

(*) *Je ne cite point parmi ces Savans, ni Spinosa, ni Vanini, parce qu'ils étoient Athées de profession; & quoique parmi ceux que j'ai nommés, il y en ait quelques-uns soupçonnés d'Athéisme, ils ne l'ont jamais néanmoins ouvertement soutenu.*

de l'étendue du génie de ceux qui l'ont défendue, il ſeroit aiſé de prouver l'incertitude de la matérialité, ou de l'immatérialité de l'ame, par l'autorité de l'illuſtre Locke, que je crois à coup ſûr pouvoir mettre en parallèle avec Deſcartes & Mallebranche, ſans que les plus zélés de leurs diſciples trouvent, à ce que je crois, cette comparaiſon diſproportionnée. Mais depuis long-tems j'ai dit que les Ouvrages des Savans devoient ſervir à chercher la vérité, & non point à cacher l'incertitude ſous le voile de l'autorité. Quoi qu'il en ſoit, voici le paſſage de ce fameux Philoſophe. *Qui voudra ſe donner la peine d'examiner & de conſidérer librement les embarras & les obſcurités impénétrables de ces deux hypothéſes, n'y pourra guères trouver de raiſon capable de le déterminer entiérement pour ou contre la matérialité de l'ame, puiſque de quelque manière qu'il regarde l'ame, ou comme une ſubſtance non-étendue, ou comme de la Matière étendue qui penſe, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choſes, l'entrainera toujours vers le.*

*le ſentiment oppoſé, lorſqu'il n'aura l'eſprit appliqué qu'à l'un des deux.*

## §. XII.

### SI NOTRE AME EST MATERIELLE, ET SI ELLE EST MORTELLE (*).

LE Pere Mallebranche, qui a affecté d'avoir beaucoup de mépris pour Montagne, parce qu'il paroiſſoit embaraſſé de réſoudre la queſtion de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame, donne lui-même de preuves très-foibles de l'une & de l'autre. *L'ame*, dit-il, *étant une ſubſtance qui penſe, doit être immortelle, parce qu'il n'eſt pas concevable qu'une ſubſtance puiſſe devenir rien. Il faut recourir à une puiſſance de Dieu toute extraordinaire*,

(*) *On examine cette queſtion par les ſeuls ſecours de la lumière naturelle, & comme pourroient faire des gens qui ne ſeroient point éclairés par la Révelation.*

*dinaire, pour concevoir que cela soit possible* (*).

JE demande au Pere Mallebranche pourquoi il est besoin d'une puissance extraordinaire de Dieu pour qu'il permette & qu'il veuille qu'une substance qui a eu un commencement, ait une fin ? Pour moi, je crois, & je pense que tout le monde est de mon sentiment, qu'il ne faut pas un pouvoir plus grand pour réduire à rien une substance, que pour la créer de rien. Ainsi, si Dieu, en créant l'ame, a voulu qu'elle eût une fin, elle périra aussi aisément qu'elle a été créée. Le Pere Mallebranche pourroit répondre que Dieu n'anéantissant point l'ame, elle restera éternelle. Je conviens que si Dieu le veut, elle le sera; mais il reste à prouver que Dieu soit obligé essentiellement de vouloir que l'ame soit éternelle. Jusqu'alors on n'est point obligé de croire qu'une substance créée ne puisse avoir une fin, & il est inutile pour

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 428.

pour cela *de recourir à une puiſſance toute extraordinaire de Dieu, pour concevoir que cela ſoit poſſible.* Le Pere Mallebranche n'eſt point en droit d'autoriſer ſon opinion par la Révelation, parce qu'il eſt uniquement queſtion des preuves Philoſophiques que nous pouvons avoir ſur l'immortalité & l'immatérialité de l'ame, par la ſeule lumière naturelle.

LA ſeconde raiſon qu'il apporte pour ſoutenir ſon ſentiment, eſt auſſi peu convainquante que la première. *L'ame eſt immortelle*, dit-il, *parce qu'elle ne peut ſe corrompre, ni ſe réſoudre en vapeurs, ou en fumée; car il eſt évident que ce qui ne peut ſe diviſer en une infinité de parties ne peut ſe corrompre ou réſoudre en vapeurs.* Je voudrois bien que ce Philoſophe me fît la grace de m'apprendre comment il ſait certainement que l'ame ne peut *ſe réſoudre en vapeur, ou en fumée.* Juſques à ce qu'il m'ait prouvé clairement que Dieu ne peut pas communiquer & accorder quelque ſentiment & quelque perception à certains corpuſcules très déliés de la Matière, & qu'ainſi l'ame même

par le pouvoir divin, ne peut être matérielle, je suis en droit de lui dire, *Vous mettez pour principe certain ce dont nous disputons : vous fondez l'immortalité de l'ame sur sa spiritualité & son indivisibilité, & moi, je veux qu'elle soit mortelle, parce qu'étant matérielle, elle est sujette à la division. Voions donc clairement auparavant quelle est sa nature; sans cela, il est impossible que nous puissions raisonner conséquemment. Je suis en droit de rejetter toutes vos preuves, puisque vous les fondez sur un principe, dont vous ne me pouvez prouver la certitude, & encore moins l'évidence.*

Le Pere Mallebranche semble avoir prévû une partie de ces objections; car il examine la nécessité de la spiritualité de nos ames, en réfutant l'opinion de ceux qui en accordent une matérielle aux bêtes, qu'il leur refuse en les réduisant au rang de simples machines. Avant de répondre aux objections qu'il forme contre l'opinion de la matérialité de nos ames, je vais, Madame, vous dire un mot sur les raisonnemens que font généralement tous les Cartésiens, & je vous prie de vouloir

loir bien y apporter quelque attention, afin qu'aiant parfaitement dans l'esprit les raisons qui favorisent la spiritualité & l'immortalité de l'ame, vous puissiez en faire un juste parallèle avec celles qui les combattent.

LES Cartésiens soutiennent que la pensée est l'essence & le propre de l'ame. *Elle peut douter*, disent-ils, *de tous ses autres attributs; mais elle ne le sauroit de celui par lequel elle a le droit de penser, puisque le doute même est une pensée. Or, la Pensée n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur: elle n'a rien de ce qui appartient au corps: ainsi donc elle n'est point un mode d'une substance étendue. Si elle n'est point un mode d'une substance étendue, il faut donc qu'elle en soit un d'une substance incorporelle: car puisqu'elle existe, & qu'elle est un mode réel & effectif, il faut nécessairement, ne pouvant l'être d'une substance corporelle & étendue, qu'elle le soit d'une incorporelle & sans étendue; ce qui emporte la signification du mot spirituel.*

VOILA, Madame, la manière la plus précise & la plus nette, par laquelle les Cartésiens soutiennent la

ſpiritualité de l'ame. Dès qu'on la leur a accordée, il leur eſt aiſé d'en tirer des preuves très fortes pour ſon immortalité. *La deſtruction d'une ſubſtance*, diſent-ils, *n'emporte point la deſtruction de l'autre. Ainſi, la ſubſtance étendue étant diſtincte de la ſpirituelle, elles ne ſont point détruites enſemble. D'ailleurs, la ſubſtance étendue ne périt point entiérement : il n'arrive qu'un changement, ou une diſſolution dans quelques parties de la Matière, qui demeure toujours dans la Nature, comme lorſqu'on briſe une horloge, il n'y a point de ſubſtance détruite, quoiqu'on diſe que l'Horloge eſt détruite. Ainſi, une ſubſtance n'étant appellée détruite que par la diſſolution de ſes parties, l'ame ou la ſubſtance ſpirituelle ne peut être jamais détruite, puiſqu'elle n'eſt point diviſible, ni compoſée d'aucune partie, & doit par conſéquent être immortelle.*

QUELQUE fortes que paroiſſent ces raiſons, prenez garde, Madame, qu'en accordant aux Cartéſiens la ſpiritualité de l'ame, ils ne ſont pas même en droit de conclure qu'elle doive être abſolument immortelle ; car lorſqu'ils diſent

disent que l'ame, n'étant point composée de parties, & ne pouvant être divisée, ne peut périr, il ne résolvent point la difficulté, que Dieu peut avoir créé l'ame spirituelle, & avoir voulu qu'elle mourût avec le corps. Toute chose qui a eu un commencement, peut avoir une fin. Celui qui a créé la Matière de rien, peut l'annihiler, & celui qui a créé l'esprit, peut l'avoir créé mortel, ou le rendre tel, s'il le veut. Ainsi, en supposant que l'ame fût spirituelle, nous n'aurions point encore de preuve évidente qu'elle dût être absolument immortelle, si la Révelation ne nous l'apprenoit; & l'objection qu'on fait que n'étant point composée, & n'étant point divisible, elle ne peut être détruite, n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle, puisque celui qui crée de rien une chose, soit spirituelle, soit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien, à moins qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris en

confidence à certain Philósophe jusqu'où va sa Puissance.

Le Pere Mallebranche n'a donc pas dû parler avec autant de mépris de Montagne, sur ce qu'il ne voioit pas évidemment la nécessité de l'immortalité de notre ame, puisque je défie tous les Philosophes, dès qu'ils ne voudront point s'appuier de l'autorité de la Révelation, de prouver qu'il soit absolument nécessaire que l'ame soit immortelle, en leur accordant même l'avantage de reconnoître avec eux sa spiritualité.

Vous concevez, Madame, que ceux qui soutiennent que l'ame est matérielle, ont encore un avantage bien plus considérable pour combattre son immortalité. Je vais donc vous faire examiner leurs raisons & celles de leurs adversaires.



§. XIII.

## §. XIII.

### QU'IL N'EST AUCUNE PREUVE E'VIDENTE CONTRE LA MATE'RIALITE' DE NOS AMES.

LEs Cartesiens posent pour un principe certain & évident que la Pensée ne peut être un mode d'une substance étendue. *Qui vous a dit*, leur peut-on demander, *que la pensée ne peut être communiquée à la Matière par la volonté de la Divinité? Qui vous en a instruit? Vous l'a-t-elle révelé? Non*, répondent-ils, *c'est par la réflexion que nous jugeons qu'il faut que l'ame soit absolument spirituelle. Nous voions que la Matière, quelque déliée qu'elle soit, quelque mouvement qu'elle ait, ne sauroit être susceptible du raisonnement, & de-là nous concluons que l'ame qui raisonne, n'est point matérielle.* „ Nous con-
„ noissons, dit Descartes, que pour être,
„ nous n'avons pas besoin d'extension,
„ de figure, d'être en aucun lieu, ni
„ d'aucune autre chose qu'on peut
„ attribuer au corps, & que nous som-

 „ mes,

„ mes, par cela ſeul que nous pen-
„ ſons (*) ". Mais il n'eſt rien de moins évident & de moins prouvé que cela; car l'on peut ſoutenir d'un autre côté que nous ne connoiſſons que nous exiſtons, & que nous ne penſons, que parce que nous ſommes étendus; c'eſt-à-dire que parce que notre ame, qui eſt matérielle, a la faculté de penſer. Quoique nous ne comprenions pas, quelque déliée, quelque légère que ſoit la Matière, quelque mouvement qu'elle ait, qu'elle puiſſe acquérir la penſée, nous ne devons pas croire que Dieu, par des ſecrets qui nous ſont inconnus, ne puiſſe la lui communiquer. Ainſi, l'on en eſt toujours réduit à revenir au premier point, qui eſt de prouver que Dieu ne peut accorder la penſée à la Matière, juſques à ce qu'on ait montré que le pouvoir de la Divinité eſt ſi borné, qu'elle ne ſauroit rendre une bête raiſonnable, ſans changer l'eſſence de ſon ame, & lui

(*) DESCARTES, Principes de Philoſophie, *Livr. I. pag. 6.*

lui en donner par conséquent une autre ; jusqu'alors, dis-je, on est en droit de soutenir qu'il n'est aucune preuve évidente contre l'immatérialité de l'esprit.

IL n'est rien de si plaisant & de si fragile que la façon dont quelques Philosophes soutiennent que Dieu ne sauroit accorder la pensée aux bêtes. *La pensée*, disent-ils, *est le mode d'une substance spirituelle. Or, l'ame des bêtes étant matérielle, Dieu ne sauroit leur accorder la pensée, parce qu'il ne peut changer les essences des choses.* Mais il n'est rien de si extraordinaire que d'admettre pour principe une chose contestée; car il s'agit uniquement de savoir si la pensée ne peut être le mode d'une substance spirituelle, & si la Matière par le pouvoir Divin, ne peut être susceptible de perception.

LES vrais Cartésiens ne se servent point de cet argument, parce que par une absurdité assez grande ils prétendent que Dieu peut changer les essences, & faire qu'un bâton soit bâton, sans avoir de bout; ce qui est de toutes les opinions la plus ridicule: mais ils

ils ne ſont pas moins entêtés à nier que la Matière puiſſe être capable de la penſée.

## §. XIV.

### QUE L'AME DES BETES EST UNE PREUVE QUE LA MATIERE PEUT ACQUE'RIR LA FACULTE' DE PENSER.

LE Pere Mallebranche veut démontrer l'impoſſibilité de la matérialité de l'ame, en prouvant que les bêtes en ſont entiérement privées; mais les preuves qu'il donne pour autoriſer & appuier ſon ſentiment, ont plus de brillant que de ſolidité. *Si l'on conçoit*, dit-il, *que la Matière figurée d'une telle manière, comme en quarré, en rond, en ovale, ſoit de la douleur, du plaiſir, &c. on peut aſſûrer que l'ame des bêtes, toute matérielle qu'elle eſt, eſt capable de ſentir, &c. . . . . . De même, ſi l'on conçoit que la Matière extrêmement agitée de haut en bas, en ligne circulaire, ſpirale, parabolique, elliptique, ſoit un amour, une haine, une joie, une triſteſſe,* on

*où peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous. Que si on ne le voit pas, il ne le faut pas dire, à moins qu'on ne veuille parler sans savoir ce qu'on dit: . . . . car il ne faut assûrer que ce que l'on conçoit* (*).

Il est aisé de répondre à ces objections, & d'en former qui ont la même force pour soutenir la matérialité de l'ame; & l'on est en droit de dire au Pere Mallebranche: *Si vous concevez clairement comment une chose, qui n'a point d'étendue, existe; comment une chose, qui n'a point de parties, agit sur la Matière; comment la Matière à son tour agit sur une chose, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, vous pouvez assûrer que l'ame est une substance incorporelle. Que si vous ne le concevez pas, il ne faut pas le dire, à moins que vous ne veuilliez parler sans savoir ce que vous dites; . . . car il ne faut assûrer que ce que vous concevez clairement: & je crois que vous avez assez de bonne foi pour m'a-*

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 430.

*m'avouër que vous ignorez, ou du moins que vous n'avez qu'une connoissance bien incertaine de la manière dont une substance étendue agit sur une qui ne l'est pas, & qui n'étant pas matérielle, n'a point de parties.*

Les preuves du Pere Mallebranche sont donc des brodequins de théatre, des chaussures qui peuvent servir à toutes sortes de pieds; il n'y a que la différente façon de les accommoder: & si l'on ne doit juger de la spiritualité, ou de la matérialité de l'ame que par la clarté qu'on apperçoit dans les différens sentimens qui regardent cette dispute, elle sera éternelle parmi les gens de bonne foi. Ils pencheront même vers l'opinion qui veut qu'elle soit matérielle; car n'est-il pas plus aisé de croire que Dieu accorde la pensée à une substance que nous connoissons, & dont nous avons une notion claire & distincte, que de concevoir qu'une substance qui n'a point d'étendue, & dont nous n'avons aucune notion, agisse sur la Matière?

Il n'y a dans le systême de l'ame matérielle qu'une seule difficulté; encore

core eſt-elle legère, lorſqu'on veut ne point borner la Puiſſance de Dieu, & qu'on convient de bonne foi que celui qui de rien a créé la Matière, peut lui communiquer la perception: mais dans l'opinion contraire, à chaque pas on rencontre une nouvelle difficulté. Il faut d'abord admettre une ſubſtance non-étendue, dont nous n'avons aucune notion; ſecondement on ne peut comprendre comment une ſubſtance qui n'a point de parties, qui eſt ſpirituelle, enfin qui n'eſt point matérielle, peut agir ſur la Matière; troiſiémement, on ignore également comment la Matière peut à ſon tour agir ſur ce qui n'eſt pas matériel. Il eſt encore pluſieurs autres embarras, & certes ceux qui bornent ſi hardiment la puiſſance de Dieu, qu'ils veulent qu'il n'ait pas le pouvoir de communiquer la penſée à la Matière, ont bien de là complaiſance pour leur ſentiment de lui accorder la permiſſion de faire tant de Miracles en faveur de leurs opinions.

LE ſavant Gaſſendi a fait ſentir avec une force infinie les difficultés qui s'offrent dans l'opinion qui admet une ame pu-

purement ſpirituelle ; & quoique Deſcartes l'ait ſoutenue avec toute la ſagacité dont ſon eſprit étoit doüé, il s'en faut bien que ſes raiſons détruiſent celles de ſon adverſaire. *Quelque petite*, diſoit Gaſſendi (*), *que ſoit cette partie que vous*

(*) *Et deinde in cerebro ſolum, aut in exigua ſolum ejus parte : cernis idem plene incommode eſſe, quoniam quantulacumque ſit illa pars, extenſa tamen eſt, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulaſque particulis illius reſpondentes habes. An dicis te cerebri partem præ puncto accipere ? Incredibile ſane ; ſed eſto punctum. Si illud quidem Phyſicum ſit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extenſum eſt, neque partibus prorſus caret. Si Mathematicum, noſti primum id niſi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo exiſtas, vide quam futura ſit inutilis fictio. Nam ut fingatur, ſic fingi debet, ut ſis in concurſu nervorum per quos omnes partes informatæ animæ tranſmittunt in cerebrum ideas, ſeu ſpecies rerum ſenſibus perceptarum ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, ſed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorſo in eam abeunt : ſeu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum de-*

*vous occupez dans le cerveau*, (Il suppo-
soit

*desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilominus concursus illorum in Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire e nervis, aut subire nervos non poterunt, utpote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit.*

*Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut prætercam capi non posse, quomodo tu motum illis imprimes, si ipse in puncto sis, nisi ipse corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere ipsorum motum; memento te alicubi negasse moveri corpus per se, ut proinde inferri possit te esse motus illius causam. Ac deinde explica nobis; quomodo talis directio sine aliqua tui contentione atque adeo motione esse valeat? Quomodo contentio in rem aliquam,*

ſoit qu'il parloit à l'ame de Deſcartes) *elle eſt néanmoins étendue, & vous néceſſairement vous l'êtes autant qu'elle; vous n'êtes donc point ſans extenſion, & vous avez des parties, quelque déliées qu'elles ſoient, qui correſpondent aux ſiennes. Je ne crois pas que vous diſiez par hazard que vous prenez pour un point la petite partie à laquelle vous êtes uni; mais ſuppoſons que vous aiez recours à ce ſubterfuge, il faut alors que ce point ſoit Phyſique, ou Mathématique. S'il eſt Phyſique, la difficulté n'eſt point ôtée, parce que ce point eſt étendu, quelque petit qu'il ſoit, & n'eſt pas entiérement ſans parties. S'il eſt Mathématique, c'eſt un point imaginaire, qui n'a aucune exiſtence que dans notre imagination, & qui n'exiſte pas réellement. Mais pouſſons les choſes à l'extrême, & feignons qu'il eſt poſſible qu'il ſe trouve dans le cerveau un de*

*quam, & motio illius, ſine contactu mutuo moventis & mobilis? Quomodo contactus ſine corpore, quando (ut lumine naturali eſt adeo perſpicuum) tangere nec tangi ſine corpore nulla poteſt res?* PET. GASSEND. Object. cont. Medit. Renat. Deſcartes, *pag.* 32. & 33.

*de ces points Mathématiques auquel vous êtes étroitement uni, & dans lequel vous résidez : cette fiction deviendra inutile ; car malgré que nous feignions, il faut cependant que vous vous trouviez dans le concours des nerfs, par lesquels toutes les parties de l'ame informe transmettent au cerveau les notions & les espèces des choses qui ont été apperçues & découvertes par les sens. Or, prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point ; le cerveau étant continué & s'étendant jusqu'à la moëlle de l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont répandus dans le dos, aboutissent & se terminent simplement à cette moëlle.*

*D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le milieu de la tête, ne vont point finir également dans le même endroit du cerveau, & aboutissent en différens lieux. Et quand il seroit vrai qu'ils se terminent tous au même, il seroit ridicule de prétendre les réunir à un point Mathématique, puisqu'ils sont des corps, & non pas des lignes Mathématiques.*

*Mettons pour un instant que celà soit possible ; alors les esprits animaux qui s'écoulent le long des nerfs, ne pourront ni en sortir, ni y entrer, puisqu'ils sont des corps,*

*corps, & que le corps ne ſauroit n'être point dans aucun lieu; ce qui arriveroit, s'il étoit dans un point Mathématique, qui n'a qu'une exiſtence imaginaire. Mais enfin je pouſſe les choſes à l'extrême, & je veux qu'il y puiſſe être. Je demande comment il eſt poſſible que vous, qui exiſtez dans un point où il n'y a ni contrées, ni régions, où il n'eſt rien qui ſoit à droite, à gauche, en haut, ou en bas, puiſſiez diſcerner d'où vous viennent les choſes & reſſentir leur impreſſion? La même difficulté regarde encore les eſprits que vous devez envoier dans tout le corps, pour lui communiquer le ſentiment & le mouvement. N'eſt-il pas impoſſible que cela puiſſe arriver, ſi vous exiſtez dans un point Mathématique, ſi vous n'êtes point corps, ou ſi vous n'en avez pas un, par le moïen duquel vous touchiez & pouſſiez celui que vous animez? Si vous dites que les eſprits ſe meuvent d'eux-mêmes, & que vous dirigez ſeulement leur mouvement, je vous prierai de vous ſouvenir que vous convenez que le corps ne ſe meut point ſoi-même; ainſi par vos propres principes je ſuis en droit de conclure que vous êtes la cauſe de ſon mouvement. Apprenez-nous de grace comment*

*ment la conduite & la direction des esprits peuvent se faire sans quelque sorte de contention, & par conséquent sans quelque mouvement & quelque impulsion de votre part. Dites-nous par quel moïen une chose peut agir sur une autre, faire effort sur elle, la mettre en mouvement, sans un mutuel contract du Moteur & du Mobile, & une pulsation réelle : or, comment cette pulsation peut-elle se faire sans corps? car enfin la lumière naturelle nous apprend & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.*

JE vais continuer, Madame, d'examiner les raisons qui engagent le Pere Mallebranche à refuser une ame aux bêtes. Comme vous voiez qu'ainsi que tous les Cartésiens, il soutient que la Matière ne peut jamais recevoir la perception, ni le sentiment, il est obligé de priver entiérement les bêtes de l'ame: car s'il leur en accordoit une, il résulteroit de son systême qu'elle seroit spirituelle; ce qu'aucun véritable Philosophe n'ôseroit soutenir. *Il est vrai*, dit-il, *que les actions que font les bêtes, marquent une intelligence; car tout ce qui est réglé le marque. Une montre mê-*

*me le marque: il est impossible que le hazard en compose les roues, & il faut que ce soit une intelligence qui en régle le mouvement. . . . . . Enfin, tout ce que nous voions que font les plantes, aussi bien que les animaux, marque certainement une intelligence. . . . . Mais*, continue le Pere Mallebranche, *cette intelligence n'est point de la Matière: elle est distinguée des bêtes, comme celle qui arrange les roües d'une montre est distinguée de la montre; car cette intelligence paroît infiniment sage & infiniment puissante. . . . Ainsi, dans les animaux il n'y a ni intelligence, ni ame. . . . . Autrement, il faudroit dire qu'il y a plus d'intelligence dans le plus petit des animaux, ou même dans une seule graine, que dans le plus spirituel des hommes; car il est constant qu'il y a plus de différentes parties, & qu'il s'y produit plus de mouvemens réglés, que nous n'en saurions connoître* (*).

J'AVOÜE que si jamais preuves m'ont paru peu convainquantes, ce sont celles-là. Pour mieux les examiner, je vais les détailler l'une après l'autre. LE

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. IV. Chap. VII. pag.* 431.

LE Pere Mallebranche pose d'abord pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, ne vient point de la Matière. Mais c'est-là ce qu'il falloit prouver; c'est cette même thése que je viens de montrer être si peu certaine & si peu claire. Lorsqu'on philosophe sur ses propres principes, il est facile d'en tirer les conséquences que l'on veut; mais lorsque ces principes sont, ou faux, ou incertains, tous les raisonnemens qui en découlent, se ressentent des défauts de la source. Avant de mettre pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, n'est point de la Matière, il faut avoir prouvé évidemment que la Matière est incapable du sentiment & de la perception, & qu'elle ne peut en être susceptible, même par le pouvoir de Dieu. Poursuivons l'examen des raisons du Pere Mallebranche. *L'intelligence*, dit-il, *que marquent les bêtes, paroît infiniment sage, infiniment puissante. Ainsi, il ne doit y avoir dans les bêtes aucune intelligence même; parce que si l'intelligence qu'on y découvre, étoit une suite de leur ame, elles auroient plus de perception &*

*d'intelligence que le plus ſpirituel des hommes, qui ne ſauroit en connoître les mouvemens & les différentes parties* (*).

Je ne puis comprendre ſur quoi le Pere Mallebranche ſe figure qu'une choſe ne doive pas être, parce qu'elle eſt au-deſſus de la portée de la connoiſſance humaine. Eh quoi! parce que notre eſprit ne pourra comprendre comment le bled germe dans la terre, je ſerai en droit de dire qu'il ne germe pas? En vérité,

*Homere quelquefois radotoit bonnement* (†).

Je crois qu'il en eſt des grands Philoſophes comme des grands Poëtes, ils s'égarent quelquefois. Qu'auroit dit le Pere Mallebranche, ſi Montagne avoit ſoutenu que l'ame ne pouvoit être immortelle, parce qu'il ne concevoit pas comment elle pourroit l'être? Il n'eût pas manqué de lui dire: *Vous n'êtes pas en droit de nier qu'une choſe*

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. IV. Chap. VII. pag.* 432.

(†) *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

*chose ne puiſſe être, parce que vous ne concevez pas comment elle ſe fait. Tout ce que vous pouvez faire, eſt de nier qu'elle puiſſe être, lorsque vous en connoiſſez évidemment l'impoſſibilité.* Ainſi, quoique le Pere Mallebranche ne comprenne pas comment les bêtes peuvent avoir une ame matérielle, il n'eſt pas fondé à aſſûrer, comme il fait, qu'*elles évitent machinalement & ſans crainte tout ce qui eſt capable de les détruire; . . . qu'elles mangent ſans plaiſir; qu'elles crient ſans douleur; qu'elles croiſſent ſans le ſavoir; qu'elles ne deſirent rien, & ne craignent rien*; qu'elles ſont enfin de pures machines que Dieu conſerve.

PLUS j'examine cette opinion, plus je la trouve extraordinaire, & contraire à toutes nos notions. Le plus petit animal, une fourmi, une abeille dément ce ſentiment, qui n'eſt fondé que ſur la prétendue croiance de l'impoſſibilité de la matérialité de l'ame. Je demande s'il n'eſt pas auſſi vraiſemblable que Dieu donne la perception à certains atômes & corpuſcules legers, que d'accorder à des machines

le pouvoir d'agir avec autant de ſageſſe que ſi elles étoient intelligentes? Mais je vais plus avant, & je ſoutiens que les bêtes ont une ame, capable de toutes les opérations que forme l'eſprit de l'homme. *La première eſt de concevoir, la ſeconde d'aſſembler ſes penſées, & la troiſième d'en tirer une juſte conſéquence.* Je vois diſtinctement dans le chien ces trois différentes opérations, quand je veux lui apprendre à ſauter ſur un bâton. Lorſqu'il ſaute, je le flatte; première penſée. Je le bats, lorſqu'il ne ſaute pas; ſeconde penſée. Il ſaute toujours; voilà la conſéquence des deux premières penſées. Je réduis en forme l'argument que fait le chien. *Si je ſaute, je ſuis flatté. Si je ne ſaute pas, je ſuis battu. Sautons donc.*

Si les animaux ne ſont que de ſimples machines, incapables du ſentiment & de la connoiſſance; ſi elles ne peuvent ſentir ni douleur, ni plaiſir, que les Cartéſiens me donnent une raiſon probable pour me montrer qu'un chien qui meurt de triſteſſe ſur le tombeau de ſon maître, eſt inſenſible

à

à l'amitié & à la compaſſion. Si *Dieu a formé les animaux de façon qu'ils évitent machinalement & ſans crainte tout ce qui peut les détruire*, pourquoi le chien ne réſiſte-t-il donc pas à ce mouvement de triſteſſe qui lui cauſe la mort? Pourquoi ne mange-t-il pas, & refuſe-t-il la nourriture qu'on lui donne? Pourquoi ſon air morne & abbattu démontre-t-il ce qui ſe paſſe dans ſon entendement? En vérité, ſoutenir ſérieuſement que les animaux ne ſont que de ſimples machines, ou des plantes, c'eſt vouloir abuſer de la licence du paradoxe.

SI les bêtes ont donc une ame matérielle, le ſentiment n'eſt donc point incompatible avec la Matière; elle en eſt donc ſuſceptible. Qui peut nier que Dieu ne puiſſe, en la ſubtiliſant & la purifiant, l'élever juſqu'au dégré de connoiſſance de l'ame des hommes?



## §. XV.

### RE'PONSE A' UNE OBJECTION DES CARTE'SIENS CONTRE LA MATE'RIALITE' DE L'AME.

SI *l'ame étoit corporelle*, disent les Cartésiens, *elle seroit divisible en plusieurs parties, dont chacune seroit une ame. Ainsi, l'ame d'une cheval seroit très réellement une multitude d'ames, à qui l'unité ne conviendroit que de la manière qu'elle convient à une machine, ou à une conféderation d'hommes qui s'entendent bien ensemble. . . . . . Il y a des animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment; d'où l'on conclut que l'ame de chaque bête n'est pas un principe unique des actions vitales. . . . . Un bon nombre de Scholastiques supposent que l'ame d'un chien, quoique matérielle, est indivisible; cela est absurde. Les autres la font composée de parties intégrantes. Or, n'est-ce pas enseigner réellement qu'elle est un amas de plusieurs ames, comme*

*le*

*le corps de chaque bête eſt un amas de plusieurs corps?*

CES objections ne ſont point auſſi fortes que ſe le figurent les Cartéſiens; car Dieu peut accorder à un certain nombre & à une certaine quantité d'atômes la faculté de la perception & du ſentiment, lorſqu'ils ſont liés enſemble d'une certaine manière qu'il détermine, & vouloir en même tems que dès que cet aſſemblage eſt diſſous & rompu, ces mêmes atômes deviennent inſenſibles.

MAIS, dira-t-on, *vous compoſez un Tout ſenſible de parties non-ſenſibles, & cela répugne.* Je réponds que les parties, ou les atômes qui forment l'ame, ne ſont point inſenſibles tant qu'elles ſont dans cet arrangement que Dieu leur donne pour conſtruire la nature de l'ame; mais qu'elles le deviennent dès qu'elles ſe deſuniſſent, & que Dieu permet qu'elles ſoient détruites. Et l'on ne doit pas trouver extraordinaire que je ſoutienne que Dieu communique le ſentiment à la Matière ſubtile & déliée qui forme l'ame des bêtes, & qu'il le lui ôte enſuite; car il eſt très facile à celui

celui qui a pû rendre cette Matière capable de ſentir lorſqu'elle étoit dans un certain mode, de la rendre inſenſible quand elle change de figure, de forme, de ſituation, & qu'il arrive une diſſolution dans l'arrangement de ſes parties: & c'eſt par cette diviſibilité qu'on comprend aiſément la mortalité de l'ame des bêtes. *Mais*, me dira-t-on, *ſi vous convenez qu'une ame matérielle périt par ſa diviſibilité, l'ame de l'homme ſera donc mortelle, ſi elle eſt matérielle; car tout ce qui eſt Matière peut être diviſé.* En répondant à cette objection, je vais vous faire voir, Madame, que notre ame peut être matérielle & indiviſible par deux raiſons. Je montrerai enſuite que quoiqu'il y ait des *animaux, dont les parties ſéparées retiennent chacune le mouvement & le ſentiment*, on n'eſt pas en droit d'en conclure que *l'ame de chaque bête ne ſeroit pas un principe unique des actions vitales, ſi elles en avoient une, & qu'elle fût matérielle.*

§. XVI.

## §. XVI.

### QUE L'AME HUMAINE EST COMPOSE'E DE DEUX PARTIES, DONT L'UNE EST RAISONNABLE, ET L'AUTRE IRRAISONNABLE.

L'AME peut être divisée en deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre sensitive. Il faut entendre par l'ame raisonnable, l'esprit, ou l'entendement; & par l'ame sensitive, une chaleur répandue par toutes les parties du corps, que les Médecins & les Philosophes ont appellée *Calidum innatum* (*), & que nous nommons vulgairement *esprits vitaux*. Ces esprits sont le principe de notre vie, puisque dès que l'on nous enleve notre sang, nous mourons, parce que les esprits vitaux sont principalement dans le sang, avec lequel ils circulent perpétuellement, ré-

(*) *Voiez ci-dessus*, *pag.* 355. *un passage d'*HIPPOCRATE.

répandant & donnant ainsi la vie à toutes les parties du corps. L'ame raisonnable au contraire, tient son siége dans un seul endroit où elle forme ses opérations. Les uns disent qu'elle réside dans le cerveau, les autres dans la glande pinéale, les autres dans la poitrine, les autres dans le cœur. Sans m'arrêter à cette question impénétrable, j'accorderai à ceux contre qui je dispute, qu'elle est dans le cerveau, ou dans la poitrine, selon qu'ils le voudront; mais en même tems je soutiendrai qu'elle peut être matérielle, & n'être point sujette à la division. La première raison que j'en apporterai, est tirée de la puissance de Dieu, qui peut faire, s'il le veut, que quelques parties de Matière soient tellement liées & serrées ensemble, qu'aucun effort, ni aucune chose ne puisse les séparer; & quoiqu'elles puissent être divisibles en imagination, elles ne pourront l'être en réalité, Dieu voulant que leur liaison subsiste éternellement. Ainsi, ces particules déliées qui formeront l'ame dans le cerveau, n'étant sujettes à aucune dissolution, l'ame

l'ame sera immortelle, quoique matérielle.

LA seconde raison de l'indivisibilité de l'ame matérielle est une suite de l'indivisibilité de l'atôme. Supposons que notre ame raisonnable ne soit qu'un des plus petits atômes qui réside dans la glande pinéale; l'atôme étant de sa nature indivisible, l'ame le sera par conséquent. Ceux qui soutiennent que l'ame est une substance, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, ne se récrieront pas sans doute de ce que je fais consister l'ame dans un seul atôme, puisqu'elle est encore quelque chose de bien plus sensible aux sens qu'une substance incorporelle. Quelque petit que soit l'atôme qui forme l'ame raisonnable, ceux qui composent l'ame sensitive, & qu'on appelle esprits animaux, peuvent cependant agir sur lui. On connoît ainsi comment l'ame raisonnable peut prendre part, & être liée avec tout ce que ressent la sensitive, puisqu'elle peut en recevoir les impulsions; au lieu qu'il est impossible de concevoir qu'une substance non-étendue agisse sur la Ma-

tière,

tière, & la Matière sur une chose qui n'est point matérielle.

Les Philosophes qui soutiennent que l'ame raisonnable est immatérielle & très simple, & qui nient l'existence de la sensitive, sont obligés de donner deux facultés opposées à la même ame; ce qui est ridicule, étant absurde de croire qu'une chose puisse être contraire à soi-même. Car, comment peut-on accorder ce combat perpétuel qui se fait entre les sens & l'esprit, c'est-à-dire l'ame raisonnable & la sensitive, dans une même & simple ame? *Je vois*, dit l'Apôtre, *dans mes membres une autre loi, qui répugne à la loi de mon esprit.* Et le systême qui admet l'ame raisonnable & la sensitive, n'est pas contraire, non seulement à la raison, mais même à la Religion. Les Théologiens soutiennent cette opinion, mais sous des noms différens, lorsqu'ils divisent notre ame en partie supérieure, & partie inférieure. Vainement voudroit-on soutenir que l'homme, aiant deux ames, pourroit donc subsister après la destruction ou le départ de l'une, puisqu'aiant l'ame sensiti-

ſitive, ainſi que les animaux, il pourroit vivre animalement. Je réponds à cela que Dieu a formé une telle liaiſon entre l'ame raiſonnable & l'ame ſenſitive, que dès que la raiſonnable s'envole où Dieu l'appelle, la ſenſitive ſe détruit par la diſſolution de ſes parties. On dira peut-être que les animaux n'aiant qu'une ame, il n'y a pas apparence que les hommes en aient deux (*). Je vais mettre cette difficul-

(*) *On peut auſſi former une difficulté qui roule ſur des argumens, que le paſſage ſuivant ſuffit pour éclaircir entiérement; auſſi ne l'ai-je pas crue d'une aſſez grande importance pour m'y arrêter dans le Corps de l'Ouvrage.*

On dira peut-être encore que l'homme ne ſeroit donc pas un Tout par ſoi, *unum quid*, *unum per ſe*, *ſed duo*. Mais ſi l'homme, étant compoſé d'une ſi grande diverſité de parties, ne laiſſe pas d'être *un par ſoi*, en ce que ces parties ſont très étroitement unies, il ne laiſſe pas auſſi, étant compoſé de corps & d'ame, d'être *un par ſoi*, entant que l'un eſt puiſſant, & l'autre acte, comme on dit; ou ſi vous voulez, entant que l'un eſt de ſa nature propre pour recevoir, & l'autre pour être reçu: & l'ame humaine ſera auſſi un par ſoi, *unum*

 *quid*

ficulté dans un point de vûe très clair; en sorte qu'en répondant aux Philosophes qui forment cette objection, on puisse voir aussi la solution d'un autre argument que font les Cartésiens.

Si *les bêtes*, dit-on, *sont capables non seulement de sentiment, mais même de quelque connoissance, il faut qu'elles aient aussi deux ames; car si elles n'ont que la sensitive, qui est répandue par tout le corps, à mesure qu'on coupe un membre de leur corps, on coupe donc un morceau de leur entendement. On voit que des animaux, qu'on a partagés en deux, ont également la vie dans les deux parties séparées. Si vous répondez qu'ils n'ont qu'une*

*quid per se*, entant que la sensitive sera comme la puissance recevante, & la raisonnable comme l'acte reçu; & le composé de l'un & de l'autre sera ensuite un acte propre à être reçu dans le corps, & faire avec lui un Tout par soi, *aliquid per se unum*: quoiqu'on dise assez ordinairement qu'un chacun de nous est deux; à savoir l'homme extérieur & l'homme intérieur, ou l'homme spirituel & l'homme animal, *Homo animalis*. Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. V. Livr. VI. pag.* 487.

*qu'une ame ſenſitive, vous conviendrez donc qu'on peut la diviſer. Ainſi, on la détruit, on la diminue; en ſorte qu'un chien, à qui l'on a coupé une jambe, doit avoir moins de connoiſſance qu'un autre, puiſqu'on a enlevé une partie de ſon ame.*

JE réponds à cela qu'il n'eſt pas beſoin que les chiens aient deux ames pour avoir quelque perception, & qu'en retranchant les eſprits vitaux à la partie de l'ame ſenſitive qui vivifioit la jambe qu'on leur coupe, on ne diminue point la connoiſſance très bornée que Dieu a voulu leur donner; & voici comme je le prouve.

LA Divinité aiant créé l'ame des hommes pour joüir de l'immortalité, elle a voulu diſtinguer entiérement l'ame raiſonnable de la ſenſitive, pour qu'elle pût ne ſouffrir aucune atteinte de la diſſolution de cette dernière; mais elle n'a pas voulu faire cette diviſion dans l'ame des bêtes, qui périt entiérement avec le corps: elle a ſeulement réglé que certains eſprits qui paſſeroient en circulant perpétuellement avec le ſang dans le cœur, ou dans

quelques autres parties nobles, y causeroient certaines perceptions qui forment la connoiſſance & l'intelligence des bêtes, laquelle connoiſſance finit, dès que la circulation des eſprits vitaux eſt arrêtée dans ces parties nobles. Il eſt donc aiſé de voir qu'à meſure qu'on coupe un membre à un animal, & qu'il en échappe & guérit, on ne diminue pas ſon intelligence, parce qu'il reſte toujours aſſez d'eſprit dans les autres parties du corps pour frapper & toucher ſes parties, ou plûtôt ces reſſorts, où Dieu a attaché l'intelligence qu'il a jugé à propos d'accorder aux animaux. Mais dès le moment qu'on vient à déranger, ou à détruire quelqu'un de ces endroits néceſſaires à la formation & à l'entretien de ſes opérations, alors l'intelligence ceſſe d'agir, & le reſte de l'harmonie qu'entretient l'ame ſenſitive, ſe détruit auſſi. On voit tous les jours dans les hommes mêmes que l'ame raiſonnable ne faiſant rien à la conſervation & à l'entretien du corps, dès que la ſenſitive ne frappe plus que foiblement certaines parties, l'ame raiſonnable, prête à s'envoler, pa-

paroît comme insensible à tout ce qui se passe. Dans les évanoüissemens, où les esprits vitaux diminuent leur mouvement, on n'a aucune perception, ou du moins est-elle très foible. Il en est ainsi des animaux: dès que les esprits ne frappent plus les parties intellectuelles, la destruction de leur ame & de leur intelligence finit. La seule différence qu'il y a des bêtes aux hommes, c'est que l'ame étant indivisible, ou par la volonté de Dieu, ou de sa nature, & ne recevant aucune atteinte par la dissolution de la sensitive, quitte le corps, & va où Dieu l'appelle, dès le moment qu'il est privé de la vie par la cessation des esprits animaux.

LE principe de la connoissance, soit dans les hommes, soit dans les bêtes, dépend si peu de quelques parties de l'ame sensitive séparées, ou de quelques esprits vitaux qui sont diminués du Tout, que l'on voit souvent des hommes & des animaux perdre des membres tout-à-coup, & par conséquent les esprits qui les animent, sans s'en appercevoir; ce qui n'arriveroit pas,

ſi l'intelligence étoit une dépendance abſolue des eſprits vitaux, & qu'elle conſiſtât dans leur quantité.

On rapporte, dit Lucrece, *que la fureur de la guerre a donné lieu à l'invention de certains chariots armés de faux, qui parmi la chaleur du carnage coupent ſouvent les membres d'une façon ſi précipitée, que leur ſéparation ne les prive pas du mouvement. On les voit palpitant à terre, tandis que la promptitude du mal rend l'eſprit & le corps inſenſibles à la douleur, & que quelquefois les ſens ſont tellement ſuſpendus par l'ardeur du combat, que celui qui n'a plus qu'un corps mutilé, retourne au plus fort des coups, oubliant qu'il n'a plus de bouclier par la perte de ſon bras gauche, que les faux tranchantes ont abbatu ſous les roües & les pieds des chevaux. L'autre va à l'eſcalade, ou attaque fiérement ſon ennemi, ſans qu'il lui ſoit ſenſible qu'il n'a plus de main droite. Par la même impétuoſité, celui-là veut ſe ſervir d'une jambe qui lui vient d'être ôtée dans la mêlée, pendant que proche de lui, les ſens, ſe retirant peu-à-peu de ſon pied,*

*pied, font voir encore les mouvemens de ses doigts* (*)

On peut ajoûter à ce que dit Lucrece sur les hommes, ce que nous voions

(*) *Falciferos memorant currus abscindere membra*
*Sæpe ita desubito permista cæde calentes,*
*Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod*
*Decidit abscissum. Cum mens tamen, atque hominis vis*
*Mobilitate mali non quit sentire dolorem:*
*Et simul in pugnæ studio quod dedita mens est,*
*Corpore cum reliquo pugnam, cædesque petissit:*
*Non tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe*
*Inter equos abstraxe rotas, falcesque rapaces:*
*Nec cecidisse alius dextram, cum scandit & instat:*
*Inde alius conatur ademto surgere crure,*
*Cum digitos agitat propter moribundus humi pes.*
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 643. & *seqq.*

voions tous les jours dans les animaux (*). Un chien, à qui un ſanglier d'un coup de défenſe emporte une jambe, ou coupe la moitié d'une épaule, ne diminue rien de ſon ardeur. Il paroît inſenſible à ſa douleur, s'acharne ſur le ſanglier avec ſes autres camarades, & ne s'apperçoit quelquefois de ſon mal, que lorſque ſon ennemi eſt expiré.

Il faut donc établir ces deux principes certains: le premier, que dans les hommes l'ame ſenſitive ne peut occaſionner la perte de l'ame raiſonnable, puiſque cette première peut être diviſée, ſouffrir une diminution, un changement, un commencement de deſtruction, ſans que pendant un tems l'ame raiſonnable ſemble y prendre part: le ſecond, que l'intelligence des animaux ne doit pas dépendre de la quantité, ni de la totalité de leurs eſprits vitaux, mais de ceux qui ſe trouvent dans certaines

(*) *Le Lecteur rapportera tous les effets qui arrivent aux hommes, à la guerre, aux dogues, ours, tygres & autres animaux, qu'on fait ſouvent combattre.*

taines parties où Dieu a voulu attacher la connoissance qu'il a accordée aux bêtes; en sorte que lorsqu'on couperoit les quatre jambes à un chien, & même plusieurs autres parties du corps, on n'affoibliroit son intelligence qu'autant comme on endommageroit directement les esprits vitaux, destinés à lui donner l'intelligence.

IL est aisé présentement de répondre au reproche que font les Cartésiens à ceux qui accordent aux bêtes une ame matérielle. Dans certains animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le sentiment, il reste du mouvement, & non du sentiment dans les parties séparées, jusques à ce que les esprits vitaux en soient entiérement exhalés; mais il n'y a de la sensation que dans le tronc où se trouvent la tête & les parties nobles: en sorte que lorsque l'on sépare un serpent en deux, la queuë n'a que du mouvement, & la partie qui tient à la tête, si elle est considérable, conserve quelques momens la sensation. Et si l'on dit que les parties qui ne sont point avec la tête, paroissent sensibles lorsqu'on les coupo

coupe & qu'on les perce, on peut répondre ce que les Cartésiens disent pour prouver que les bêtes n'ont point d'ames : *c'est que ces parties évitent machinalement, sans crainte & sans douleur, tout ce qui est capable de les détruire*, parce que Dieu a attribué à quelques-unes la faculté de guérir & de pouvoir se rejoindre ensemble, lorsqu'elles ne sont point trop divisées & maltraitées. Mais quand il seroit vrai que les animaux, en qui l'on voit du mouvement dans les parties après leur division, n'auroient aucun esprit de réünion, en accordant même ce fait, il ne s'ensuivra pas qu'on partage l'intelligence d'un animal en partageant des esprits vitaux; on la détruit au contraire entiérement, & les mouvemens qu'on apperçoit dans ces parties, sont uniquement causées par les esprits qui se retirent. Ainsi, l'objection qu'on fait que l'ame, étant corporelle, seroit divisible en plusieurs parties dont chacune seroit une ame, ne peut avoir lieu, même dans les animaux, parce que ces parties divisées & séparées ne sont plus que de simples & menus cor-

puscu-

puſcules, qui n'ont plus aucune ſenſation ni aucune connoiſſance.

LORSQU'ON coupe la tête à un homme, il arrive aſſez ſouvent que cette tête, ſéparée du corps, s'éleve pluſieurs fois à plus d'un pied de terre, & remue ſouvent après d'un demi quart d'heure. Dira-t-on que cette tête eſt capable de ſenſation, parce que les eſprits qui s'échappent, la font mouvoir? Il en eſt de même dans les bêtes, dont les parties ſéparées gardent le mouvement; elles le conſervent plus ou moins de tems, ſuivant que les eſprits qu'elles contiennent, ſe diſſipent plus ou moins vîte.

## §. XVII.

### QUE L'AME EST SPIRITUELLE, ET QU'ON EST OBLIGÉ DE LA CROIRE IMMATÉRIELLE.

JE viens, Madame, d'établir la poſſibilité de la matérialité de l'ame humaine. Mais quoiqu'elle eût pû être matérielle, raiſonnable & immortelle,

telle, il a plû à Dieu de la faire spirituelle, & d'une substance qui ne tombe point sous nos sens. Cela ne détruit pas le systême que je viens de vous expliquer de l'ame raisonnable & sensitive; il n'a rien de contraire à la Foi, dès que l'on croit que l'ame raisonnable, qui est celle qui est destinée à l'immortalité, & pour ainsi dire, la seule véritable ame, est incorporelle. La Foi termine & borne tous nos doutes : ainsi, après avoir examiné les choses, il ne reste plus qu'à se soumettre, la croiance de la spiritualité de l'ame, que nous apprend la Révelation, n'aiant rien de contraire à la lumière naturelle. Car, quoiqu'il nous soit difficile de concevoir une substance sans étendue; cependant la certitude de la spiritualité de Dieu peut nous élever jusqu'à la connoissance de l'immatérialité de notre ame. Nous savons qu'il existe quelque chose de plus parfait que la Matière; nous en convenons. Nos ames ne peuvent-elles pas être d'une même qualité que cet Etre? Il n'est pas plus difficile à un Esprit, souverainement puissant, de produire une

une ame ſpirituelle, que d'accorder la penſée à la Matière. Celui qui de rien a tout fait, & qui peut tout réduire à rien pour créer nos ames immatérielles, n'a eu qu'à le vouloir.

## §. XVIII.

### DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

IL eſt auſſi difficile de prouver démonſtrativement l'immortalité de l'ame, que ſa ſpiritualité ; & quoiqu'il n'y ait rien de contraire à notre raiſon de croire que Dieu puiſſe conſerver pendant toute l'éternité un être qu'il a créé, on n'a cependant aucune preuve Philoſophique qui puiſſe mettre en évidence cette vérité, dont la ſeule Révelation nous donne l'aſſûrance.

LES Epicuriens qui croioient l'ame formée par ce concours aveugle qui avoit produit tous les autres Etres, aſſûroient qu'elle étoit mortelle. *Le corps & l'ame*, dit Lucrece, *ſont d'un même âge ; leur alliance inſéparable reçoit*

*çoit une mutuelle augmentation, & le tems les assujettit également aux infirmités de la vieillesse. Nest-il pas sensible que la faculté spirituelle est informe dans le corps tendre & foible des enfans, & que les parties étant fortifiées par le bienfait d'un âge perfectionné, le jugement est dans toute sa force, & que l'esprit fait des productions proportionnées à son augmentation? Mais lorsque le tems a fait sentir au corps les atteintes de la décadence, & que ses forces se sont évanoüies, son jugement n'a point d'assiette certaine; sa langue n'est plus qu'un interprête déréglé d'un esprit qui retourne à sa première enfance, & dans ce même instant la cause cessant, aussi-bien que ses effets, n'est-il pas juste de conclure que comme la fumée s'évanoüit dans l'air, ainsi l'ame par sa retraite n'est point exempte des loix de la dissolution* (*).

IL

(*) *Præterea, gigni pariter cum corpore & una*
*Crescere sentimus, pariterque senescere mentem;*
*Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur*

*Cor-*

IL est certain que l'ame est tellement liée avec le corps, que dès qu'il est travaillé par des maladies violentes, elle ressent aussi des inquiétudes cruelles, & semble présager que la perte du corps doit entrainer la sienne. Il arri-
ve

*Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis:*
*Inde ubi robustis adolevit viribus ætas;*
*Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.*
*Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi*
*Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque:*
*Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.*
*Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï*
*Naturam, ceu fumus in alias aëris auras:*
*Quando quidem gigni pariter, pariterque videmus*
*Crescere; & (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.*

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 445. & *seqq.*

ve ſouvent qu'il ſe forme dans l'intérieur une conſpiration ſubite contre la vie : l'ame en eſt d'abord troublée dans ſes opérations & dans ſes mouvemens ; la langueur & la pâleur du viſage dénotent la certitude de ſa diſſolution. Elle agit plus ou moins, ſelon que le corps montre plus ou moins de force, l'eſprit & l'intelligence ſuivent le cours de l'ame ſenſitive ; en ſorte qu'il ſemble que ce ſoit elle qui détermine leur durée.

LA matérialité de l'ame fourniſſoit aux Epicuriens pluſieurs autres preuves de ſa mortalité. *L'eſprit*, diſoient-ils, *étant une partie de l'homme, la Nature lui a donné une ſituation fixe, de même qu'aux oreilles, aux yeux, & aux autres ſens, qui ſont les mobiles de la vie ; & quoique les mains & les oreilles, étant ſéparées de leur Tout, conſervent pendant quelque tems la forme extérieure de leurs parties ; néanmoins elles ne peuvent plus avoir la faculté des ſens, ni les mouvemens qui les animoient. Ainſi, l'eſprit ne peut devoir ſon exiſtence à ſes propres forces ; il faut que le corps ſe prête à la ſubtilité de ſa*

*sa nature, & que l'homme qui en est le vaisseau, contienne son essence délicate: ou bien il faut concevoir quelque autre chose, qui, lui étant plus inséparablement attachée, la conserve & en empêche la destruction; ce qui n'est point, puisque le corps est le seul vaisseau qui contienne l'ame, & que son union avec lui est si étroite, qu'elle n'est dissoluble que par leur perte mutuelle* (*).

L'OPINION des Epicuriens sur la mortalité de l'ame étoit une suite nécessaire

(*) *Et quoniam mens est hominis pars una, locoque*
*Fixa manet certo, velut aures, atque oculi sunt,*
*Atque alii sensus, qui vitam cumque gubernant:*
*Et veluti manus, atque oculus, naresve seorsum*
*Secreta a nobis nequeunt sentire, neque esse,*
*Sed tamen in parvo linquuntur tempore tali:*
*Sic animus per se non quit sine corpore & ipso*
*Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;*

 *Sive*

ceſſaire de leurs premiers principes. Il eût été abſurde de dire qu'une choſe que le hazard avoit formée, devenoit une ſubſtance éternelle & incorruptible, puiſque tout ce qui a eu un commencement doit avoir néceſſairement une fin, lorſque la volonté divine ne veut point lui accorder l'immortalité. Or, les Epicuriens qui n'admettoient la Divinité que par forme, & pour ne point révolter l'eſprit du peuple, étoient bien éloignés de croire que l'ame eût été créée par la volonté de Dieu.

Je vais examiner à préſent, Madame, ſi en admettant un Dieu ſpirituel, bon, intelligent, juſte & puiſſant, il s'enſuit que l'ame doive être néceſſairement immortelle. Il faut, pour donner plus d'étendue à cette queſtion, conſidérer l'ame comme une ſubſtan-

*Sive aliud quidvis potis eſt conjunctus eii*
*Fingere, quando quidem connexus corpori adhæret.*
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Libr. III. Verſ.* 550.

ſubſtance incorporelle, parce que ſi l'on peut prouver qu'une ſubſtance ſpirituelle peut n'être pas éternelle, il ſera très aiſé de faire une application de toutes ces preuves à une ſubſtance étendue, beaucoup plus ſujette par conſéquent à la diviſion & à la deſtruction. Je vous ai déjà dit, Madame (*), que lorſqu'on objecte que l'ame ſpirituelle, n'étant point compoſée & n'étant point diviſible, ne peut être détruite, cet argument *n'a de force qu'autant qu'on ſuppoſe que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle, puiſque celui qui crée de rien une choſe, ſoit ſpirituelle, ſoit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien; excepté qu'on ne ſe figure qu'il faut beaucoup plus de puiſſance pour créer un Etre, que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris à certains Philoſophes, & particuliérement aux Cartéſiens, juſqu'où va ſa puiſſance.* S'ils n'ont donc de connoiſſance de l'immortalité de l'ame que par la Révelation, ils ne ſont point fon-

(*) Voiez le §. XII. de cette *Réflexion.*

fondés de vouloir ne la prouver que par des raisons, uniquement appuiées sur la lumière naturelle. Je crois, aussi-bien qu'eux, l'immortalité de l'ame; mais je soutiens qu'on ne peut la démontrer par des preuves évidentes, lorsqu'on ne veut se servir que de celles que nous donne la raison. Si j'examine attentivement la nature de l'ame, loin qu'elle me persuade qu'elle doive être éternelle, elle semble au contraire m'annoncer la possibilité de sa fin. Je vois l'ame quelquefois rester pendant long-tems sans agir, sans penser; & je conclus de-là que si elle peut rester quelques heures sans penser, sans avoir aucune connoissance d'elle-même, elle peut dans la suite du tems rester éternellement dans cette léthargie mortelle.

Il me semble, Madame, que j'entends déjà frémir tous les Cartésiens. *Quoi!* diront-ils, *l'ame cesse quelquefois de penser? Vous avancez-là une plaisante absurdité; il vaudroit autant que vous dissiez que quelquefois la Matière cesse d'être étendue. Cette dernière proposition n'est pas plus ridicule que l'autre;*

*tre; car enfin si l'extension est l'essence de la Matière, la pensée est l'essence de l'ame.* Je demande à ces Philosophes, si disposés à condamner ce qui combat leur sentiment, qui leur a révelé la nature de l'essence d'une substance dont ils n'ont qu'une idée très confuse? Car en concevant la spiritualité, l'esprit borné de l'homme ne conçoit presque qu'une *négation de la Matière*, si je puis me servir de cette expression; & je ne crois pas qu'un Cartésien ait des idées beaucoup plus claires de la spiritualité, qu'un Gassendiste du Vuide. Nous connoissons certainement par expérience que nous pensons quelquefois, & nous sommes en droit de conclure qu'il y a quelque chose en nous qui a la puissance de penser; mais d'assûrer que nous pensons continuellement, nous ne pouvons le faire qu'entant que l'expérience nous en instruit. *Nous savons*, dit Locke, *que l'ame pense toujours dans un homme éveillé, parce que c'est ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé; mais de savoir s'il ne peut pas convenir à tout homme, y compris l'ame aussi-bien que le corps, de dormir*

*ſans avoir aucun ſonge, c'eſt une queſtion qui vaut la peine d'être examinée par un homme qui veille. Car il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'une choſe puiſſe penſer, & ne point ſentir qu'elle penſe. Que ſi l'ame penſe dans un homme qui dort, ſans en avoir une perception actuelle, je demande ſi pendant qu'elle penſe de cette manière, elle ſent du plaiſir ou de la douleur, ſi elle eſt capable de félicité ou de miſère? Pour l'homme, je ſuis bien aſſûré qu'il n'en eſt pas plus capable dans ce tems-là, que le lit ou la terre où il eſt couché; car d'être malheureux, ou heureux ſans en avoir aucun ſentiment, c'eſt une choſe qui me paroît tout-à-fait incroiable. Que ſi l'on dit qu'il peut être que tandis que le corps eſt accablé de ſommeil, l'ame a ſes penſées, ſes ſentimens, ſes plaiſirs, ſes peines ſéparément & en elle-même, ſans que l'homme s'en apperçoive & y prenne aucune part, il eſt certain que Socrate dormant, & Socrate éveillé, n'eſt pas la même perſonne, & que l'ame de Socrate lorſqu'il dort, & Socrate qui eſt un homme compoſé de corps & d'ame lorſqu'il veille, ſont deux perſonnes, parce que Socrate éveillé n'a*

*aucune connoiſſance du bonheur ou de la miſère de ſon ame, qui y participe toute ſeule pendant qu'il dort; auquel état il ne s'en apperçoit point du tout, & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la miſère d'un homme qui eſt aux Indes, & qui lui eſt abſolument inconnu. Car ſi nous ſéparons de nos actions & de nos ſenſations, & ſur-tout du plaiſir & de la douleur, le ſentiment intérieur que nous en avons, & de l'intérêt qui l'accompagne, il ſera bien mal aiſé de ſavoir ce qui fait la même perſonne* (*).

QUELQUE long que ſoit ce paſſage, j'ai cru, Madame, ne devoir rien en retrancher. S'il ne prouve pas que l'ame ne penſe pas toujours, du moins rend-t-il la choſe douteuſe; & je ne conçois pas pourquoi il eſt plus néceſſaire à l'ame de penſer toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement. Il n'eſt rien de ſi abſurde que de vouloir

(*) LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap. I. pag.* 101.

loir convaincre un homme qui dort ſans faire de ſonges, qu'il a penſé toute la nuit & qu'il a eu des plaiſirs, ſans en conſerver après ſon reveil le moindre ſouvenir. Que ſi un homme endormi, comme dit Locke, a des penſées qui ſe ſuccédent perpétuellement les unes aux autres ſans le ſavoir, un homme qui dort, & qui veille enſuite, n'eſt point le même. Il y a deux perſonnes différentes en lui; l'une, qui eſt peut-être toujours malheureuſe en veillant; & l'autre, qui eſt toujours heureuſe en dormant: enſorte qu'il ſe peut qu'un Porte-faix, qui a vécu quatre-vingts ans, ait été quarante ans malheureux Porte-faix en veillant, & quarante ans heureux Gentilhomme en dormant, ſans que jamais le Porte-faix ait eu connoiſſance du bonheur du Gentilhomme, & le Gentilhomme du malheur du Porte-faix. Mais, dira-t-on, les hommes font des ſonges dont ils ne ſe reſſouviennent point, & l'ame pendant le ſommeil a des penſées que la mémoire ne retient point. Dès que l'ame a des penſées, on s'en apperçoit; les ſonges qui nous

nous sont sensibles, en sont des preuves évidentes, & il faut avoir bien de la crédulité pour se persuader que l'ame dans un homme qu'on éveille, perde dans l'instant toutes les notions qui lui étoient présentes, en sorte qu'il n'en reste pas la moindre trace, & que la mémoire ne sauroit en rappeller aucune circonstance.

Les Philosophes qui soutiennent que l'ame pense toujours, me permettront de leur dire que je trouve assez plaisant qu'ils m'assûrent que je pense dans des momens où je l'ignore moi-même. S'ils n'ont d'autres preuves à me donner que celle qu'ils tirent de la définition qu'ils font de l'essence de l'ame, je les prie de songer que je ne dois point croire une chose évidente, qui n'est fondée que sur un principe incertain, & regarder comme une preuve cette chose même dont je doute. Il me seroit aisé, en me servant de leur méthode, de prouver que la Samaritaine, ou le grand jet d'eau de Versailles, pensent toujours; je n'aurois qu'à supposer que les fontaines pensent toujours, tandis que l'eau cou-

le

le de leur tuyau; & de-là j'en tirerois une conféquence inconteftable que le grand jet d'eau de Verfailles & la Samaritaine penfent toujours. On ne doit jamais établir fon hypothéfe fur un fait conteſté, ou bien c'eft alleguer en preuve la chofe même dont on difpute.

Si l'ame refte donc plufieurs heures de fuite fans penfer & fans fe connoître elle-même dans un fommeil, femblable à celui où fe livre le corps, pourquoi ne pourra-t-elle pas, ainfi que lui, trouver un jour une mort éternelle, puifqu'elle eft fujette à une momentanée? Il faut donc avoüer de bonne foi que nous n'avons aucune preuve certaine de l'immortalité de l'ame que par la Révelation. Les Juifs avoient parmi eux une Secte qu'ils ne féparerent jamais de leur Communion, qui croioit l'ame mortelle; & il faut avoüer que fi la Foi ne fixoit nos doutes, il feroit bien difficile de concevoir qu'une chofe qui a eu un commencement, ne doive point avoir de fin. Cependant l'immortalité de l'ame, quoique difficile à connoître, ne répugne

pugne point à la raison, qui nous montre que Dieu, qui a eu la puissance de créer une substance, soit matérielle, soit spirituelle, a sans doute celle de la prolonger tant qu'il le juge à propos, & éternellement s'il le veut. Ainsi, c'est dans la seule volonté de la Divinité qu'il faut prendre la preuve de l'immortalité de l'ame. Toutes les autres qu'on veut tirer de sa nature & de son essence, sont incertaines, peu convainquantes, & s'appuient plus sur l'autorité du Vulgaire que sur la ferme croiance des Philosophes (*).

(*) *Cum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium Inferos, aut colentium: utor hac publica persuasione.* SENECA, Epistola CXVII.



§. XIX.

## §. XIX.

### SI LA CROIANCE DE L'IMMORTALITE' DE L'AME EST ESSENTIELLE AU CARACTE'RE DE L'HONNÊTE HOMME.

IL paroît d'abord qu'une personne, qui n'attend & n'espere rien après sa mort, ne sauroit être retenue par la crainte, & qu'elle doit se porter sans remords aux plus grands crimes.

JE conviens, & c'est une chose qu'on ne sauroit mettre en doute, que la croiance de l'immortalité de l'ame est nécessaire pour contenir le bas peuple & les personnes vulgaires, qui, nées naturellement mauvaises, agissent plûtôt en esclaves qu'en hommes libres & doüés de la raison, qui nous fait aimer la vertu par rapport à elle-même, comme étant le bien le plus parfait qu'on puisse acquérir. Mais je pense aussi, & l'expérience certifie tous les jours mon sentiment, que parmi les gens d'un certain rang, la croiance de l'immortalité de l'ame n'est point un

un attribut qui leur soit nécessaire pour devenir, ou pour être honnête homme.

BIEN des Héros, des Philosophes, des Poëtes qui ont cru la mortalité de l'ame, ont souhaité ardemment d'immortaliser leur nom; ce desir suffit pour exciter à la gloire & à la vertu. Epicure, qui fut un des plus grands adversaires de l'immortalité de l'ame, fut aussi un des Philosophes anciens qui vécut le plus exemplairement. La régularité de ses mœurs, sa candeur, sa probité forcerent les Stoïciens d'avoüer que sa Morale n'avoit rien que d'épuré. Séneque, nourri & élevé dans une Secte toujours opposée à celle que forma Epicure, a rendu justice au mérite de ce Philosophe, & à l'excellence de ses préceptes (*). Le même Séneque dit que quelques-uns de ceux qui suivoient la doctrine de ce Phi-

(*) *Mea quidem ista sententia, & hoc nostris invitis popularibus dicam, sancta Epicurum & recta præcipere, & si propius accesseris, tristia.* SENECA de Vita Beata, *Cap. XII.*

Philosophe, n'étoient pas devenus débauchés parce qu'ils avoient embrassé sa doctrine, mais parce qu'ils étoient débauchés naturellement, la volupté d'Epicure étant fort sobre, fort réservée & fort sèche (*). Des Peres de l'Eglise lui ont accordé les mêmes loüanges. St. Jérôme témoigne beaucoup d'estime pour ce Philosophe, & St. Augustin avoüe qu'il l'eût préferé à tous les autres, s'il eût cru, aussibien qu'eux, des châtimens & des récompenses dans l'autre vie (†). Lucrece, sectateur d'Epicure, vécut toujours

(*) *Non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in Philosophiæ sinu abscondunt, & eo concurrunt ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, sentio, cum sobria & sicca sit; sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ad velamentum.* SENECA de Vita Beata, *Cap. XII.*

(†) *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam & tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* AUGUST. Confess. *Lib. VI. Cap. XVI.*

jours d'une manière simple, honnête, & frugale. Le Chancelier de l'Hôpital croioit l'ame mortelle, ou du moins l'assûre-t-on ainsi (*). Ce fut cependant un très honnête-homme, qui vécut parmi beaucoup de scélerats qui pensoient qu'elle étoit immortelle.

Si la croiance de l'immortalité de l'ame étoit absolument essentielle au caractere de l'honnête homme, il faudroit que cette persuasion dépendît de nous, comme l'acquisition de la vertu en dépend. Sans cela, nous ne serions pas les maîtres d'être honnêtes gens ; & il n'y auroit que ceux qui auroient le bonheur d'être convaincus de cette vérité. Or, il ne dépend point de nous d'en être persuadés, & l'on ne peut objecter que les gens, à qui elle n'est point sensible, soient des personnes qui s'aveuglent elles-mêmes, & qui souhaitent que l'ame périsse avec le

(*) *Homo quidem doctus, sed nullius Religionis, aut, ut vere dicam,* Ἄθεος. BELCARIUS, Comment. Rerum Gallic. *Lib. XXVIII. Num. LVII.*

le corps; elles desirent au contraire, qu'elle soit éternelle. Et ces personnes ne sont pas de jeunes débauchés qui cherchent d'étouffer leurs remords; ce sont des Philosophes, qui tâchent au contraire de se convaincre de son immortalité. *Je me plais*, dit Cicéron, *à croire l'ame immortelle; & si elle ne l'est point, je veux toujours tacher de me le persuader* (*). Séneque nous apprend qu'il se satisfaisoit lui-même, en philosophant & méditant sur l'éternité de l'ame, & qu'il adoptoit le sentiment de plusieurs grands hommes, qui prouvoient moins une doctrine aussi satisfaisante, qu'ils ne la promettoient (†).

LES hommes n'agissent pas toujours conformement à leur croiance. Quelques-

(*) *Me vero delectat, idque primum ita esse; deinde etiam, si non sit, mihi tamen persuaderi velim.* CICER. Tusculan. Quæst. *Lib. I.*

(†) *Juvabat me de æternitate animarum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum, gratissimam promitentium magis, quam probantium.* SENECA, Epist. CII.

ques-uns d'entre eux qui ont cru l'ame mortelle, ont été vertueux; & quelques autres qui croient qu'elle étoit immortelle, ont étonné l'Univers par leurs crimes, & foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines. Catilina avoit élevé dans sa maison un Autel à une Aigle, à laquelle il sacrifioit avec beaucoup de respect & de superstition, toutes les fois qu'il se préparoit à commettre quelque crime (*). Néron avoit une grande dévotion à une image d'un petit enfant, à laquelle trois fois par jour il offroit des sacrifices. Bien d'autres scélerats ont été superstitieux, & persuadés de l'immortalité de l'Ame. Louïs XI. croioit aux récompenses & aux châtimens de l'autre Monde; mais il n'en a pas moins été vicieux dans celui-ci. Il accommodoit sa Religion à ses desseins, plûtôt que ses desseins à sa Religion. Brantôme dit que ce Roi, faisant un jour

(*) *Quam venerari ad cædem proficiens solebas, a cujus Altaribus sæpe istam dextram impiam ad necem civium transtulisti.* CICER. Orat. I. in Catilinam.

jour ses prières devant l'Autel de Notre-Dame de Cléri, on lui entendit dire: *Ah! ma bonne Dame, ma petite Maitresse, ma grande Amie, en qui j'ai toujours eu mon reconfort, je te prie de suplier Dieu pour moi, & être mon Avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frere que j'ai fait empoisonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à toi comme à ma bonne Maitresse* (*).

Ce n'est donc point la Religion, qui, chez les gens d'un certain rang, décide uniquement de leur vertu & de leur candeur; c'est le tempérament, l'éducation, & l'amour de la gloire. Spinosa ne croioit certainement pas l'immortalité de l'ame: tous ceux qui l'ont connu, avoüent que c'étoit néanmoins un honnête homme, & toute la Hollande rend justice à la pureté de ses mœurs. Le Juif, qui, par un zèle outré de dévotion, lui donna un coup de couteau en sortant de la Synagogue, étoit

(*) Brantome, Mémoires, Vie de Charles VIII. *Tom. I. pag.* 30.

étoit persuadé de l'immortalité de l'ame, & son crime étoit une suite de sa croiance.

## §. XX.

### QUE L'AME EST IMMORTELLE.

QUOIQUE je vous dise, Madame, que la croiance de l'immortalité de l'ame n'est pas nécessaire au caractère de l'honnête homme, n'allez pas vous figurer que je sois un hérétique; car si l'on peut avoir des vertus, & suivre cette opinion, on ne sauroit en la croiant, non seulement être Chrétien, mais même persuadé parfaitement de l'existence de Dieu. Et loin d'approuver l'aveuglement de ceux qui soutiennent ce sentiment, je pense que dès que l'on veut raisonner conséquemment, & examiner les choses, on voit clairement la nécessité de l'immortalité de l'ame. Elle découle naturellement des preuves invincibles de l'existence de Dieu, & il faut vouloir ne point faire usage de sa raison,

pour croire que la Divinité, toute bonne & toute puiſſante, crée des hommes, leur défend de faire le mal, leur ordonne de faire le bien, & ne les punit point lorſqu'ils deſobéïſſent. L'argument le plus invincible pour l'immortalité de l'ame, c'eſt le bonheur & la proſpérité des méchans dans ce Monde. Leur félicité ſe diſſipe comme un ſonge, & lorſqu'ils ſont prêts à paſſer de cette vie à une autre, ils ſentent alors combien peu ils étoient aſſûrés de la bonté des argumens qu'ils ſe faiſoient à eux-mêmes pour obſcurcir la vérité qui cherchoit à les éclairer.

Un ſavant Philoſophe, après avoir examiné tout ce qu'on peut dire ſur la nature de l'ame, & être convenu de bonne-foi qu'il n'y a aucune preuve Philoſophique évidente de ſon immatérialité & de ſon immortalité, fait cette belle & ſage réflexion. *Puiſque* (*) *les rai-*

(*) *Profecto utcumque rationes immortalitati abſtruendæ allatæ, Mathematicæ evidentiæ, ut ſumus initio teſtati, non ſint; eæ tamen ſunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congeſtis aliis immortalitati im-*

*raisons qu'on apporte pour prouver que l'ame est immortelle, sont pour le moins aussi fortes que celles qu'on leur oppose, & qu'elles sont soutenues par la Révelation, nous ne devons pas balancer à suivre l'opinion qui nous assûre l'immortalité.*

JE crois, Madame, que vous me faites la grace de me regarder comme un homme sincère & incapable de déguiser sa pensée; je puis vous assûrer que je suis fermement persuadé que mon ame est immortelle. Hé quoi! Madame, est-il possible de croire qu'un être, capable d'examiner les questions que nous venons de parcourir, ne fût qu'une misérable liqueur, destinée à vivifier pendant quelques années un vil morceau de Matière? La plus grande preuve de l'immortalité de l'ame se doit chercher dans elle-même. Lorsqu'on examine sa noblesse, sa grandeur, son élevation, on sent mieux son immor-

*impugnandæ præponderent; quæ denique supervenientæ authoritate Fidei, pondus; atque robur ineluctabile obtineant.* Syntagma Philosoph. Epicuri. P. GASSEND. *pag.* 72. *Edit. in 4to.*

mortalité que par tous les argumens des Théologiens. Il est impossible que Dieu ait créé un être aussi noble, pour remplir les seules fonctions qu'il fait ici bas; il est reservé à quelque chose de mieux. Je trouve d'ailleurs qu'il ne convient qu'à des criminels de souhaiter de finir totalement: rien ne flatte plus un galant homme que l'esperance de l'immortalité; c'est la consolation la plus grande d'un véritable Philosophe, & ce doit être celle de tous les gens qui pensent sensément. Je regarde le desir qu'ont les hommes sages d'immortaliser leur nom, comme une preuve bien forte de l'immortalité de l'ame. D'où vient cette ame se porteroit-elle si fort d'elle-même, & comme par un instinct naturel, vers l'immortalité, si elle n'y étoit pas destinée par son essence?

Nous sommes assûrés que l'ame a ses intérêts séparés de ceux du corps, puisque nous voions par l'expérience journalière que ce qui nuit au dernier, amuse & plait au premier. Un homme, par exemple, qui incommode sa santé par une étude trop assidue, contente cependant son esprit. Or, pourquoi

quoi voulons-nous donc que ces deux ſubſtances, ſi différentes entre elles, ne puiſſent ſubſiſter l'une ſans l'autre, puiſque même lorſqu'elles ſont unies, elles donnent des marques viſibles de la poſſibilité de leur deſunion ? Enfin, n'eſt-on pas en droit de dire avec Ciceron, le plus ſavant des Romains, & peut-être le plus beau génie qu'il y eut dans le Monde (*), que *quand on voit ce qu'il y a d'activité dans nos eſprits, de mémoire du paſſé, de prévoiance de l'avenir. Quand on conſidére tant d'Arts, de Sciences, de découvertes où ils ſont parvenus, on doit être pleinement perſuadé qu'une nature qui a en ſoi le fond de tant de grandes choſes, ne ſauroit être mortelle.*

(*) *Quid multa ? Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio, cum tanta celeritas animorum ſit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes, tantæ ſapientiæ, tot inventa, non poſſe eam naturam quæ res eas contineat, eſſe mortalem.* CICER. de Senect. *Cap.* 21.

## §. XXI.

### RE'CAPITULATION.

AVOÜEZ, Madame, que les connoiſſances que nous avons, ſont bien bornées. Non ſeulement nous ne ſavons rien des principaux ſecrets de la Nature, mais nous ſommes même, pour ce qui nous regarde, dans une parfaite ignorance. Nous ne connoiſſons évidemment que les choſes qui nous ſont néceſſaires pour la conduite de notre vie & pour la règle de nos actions. Il ſemble que la Divinité n'ait borné ſi fort notre entendement, que pour nous donner plus lieu de nous défier de nous-mêmes & des autres. Elle nous a accordé la raiſon, & elle y a attaché, non pas le privilège de découvrir les ſecrets des cauſes & des choſes; mais le moïen de diſtinguer le vrai qui nous eſt connu, d'avec le mal que nous connoiſſons: en ſorte que ſi la lumière naturelle ne nous développe pas certains myſtères cachés, elle

elle nous empêche pourtant d'accorder notre croiance à bien des faussetés, pourvû que nous voulions en faire usage, & ne point nous laisser éblouïr par l'autorité de ceux qui nous parlent ? Des gens d'un vaste génie tombent quelquefois eux-mêmes dans le défaut de la préoccupation, & adoptent pour des vérités évidentes des conjectures fausses ou douteuses (*).

Il est encore un autre écueil qu'il faut

(*) *Aristotelis doctrina est summa veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datus nobis a divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri.* Averroës devoit même dire que la divine Providence nous avoit donné Aristote pour nous apprendre ce qu'il n'est pas possible de savoir : car il est vrai que ce Philosophe ne nous apprend pas seulement les choses que l'on peut savoir; mais puisqu'il le faut croire sur sa parole, sa doctrine étant la souveraine vérité, *summa veritas*, il nous apprend même les choses qu'il est impossible de savoir. MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. III. pag.* 180

faut éviter pour ne point s'égarer; c'eſt de ne point recevoir ſans examen bien des faits qu'on appuie de l'autorité de la Révelation. On ne doit les croire aveuglément que dans les matières que la raiſon ne ſauroit juger, ou ſur leſquelles elle ne peut porter des jugemens probables; mais dans celles dont elle peut avoir une connoiſſance certaine, elle doit être abſolue maitreſſe & décider en ſouveraine, parce qu'il eſt certain que toute choſe, contraire & incompatible aux déciſions claires & évidentes de la lumière naturelle, ne peut avoir été révelée par Dieu, qui ſeroit un trompeur, s'il nous ordonnoit une choſe contraire à la règle & aux maximes qu'il nous a données pour connoître la vérité. Si l'on n'établit point ce principe comme certain, il n'eſt rien de ſi extravagant, rien de ſi abſurde, qu'on ne puiſſe dire avoir été révelé, & par conſéquent qu'on ne doive croire aveuglément (*).



(*) Si l'on veut faire paſſer pour Révelation

TOUTES les Religions ont leur prétendue Révelation ; c'eſt en les examinant, & en les trouvant contraires à la lumière naturelle, qu'on les rejette & qu'on les réfute. La raiſon eſt donc la règle des Révelations, puiſqu'elle juge de leur validité ; & l'on ne ſauroit dire qu'on ne doit examiner que les Révelations des fauſſes Religions ; car cet argument ſeroit commun à toutes, & chacun reſteroit éternellement dans l'erreur, puiſqu'il n'examineroit point s'il peut y être.

EN voila aſſez, Madame, à ce que je crois, pour vous perſuader que nous ſavons peu de choſe, & qu'il nous eſt impoſſible d'eſperer jamais ſur certaines matières d'acquérir des connoiſſances bien certaines & bien étendues. Je ne re-

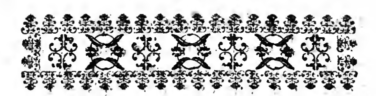
lation une choſe contraire aux principes évidens de la raiſon, & à la connoiſſance manifeſte que l'eſprit a de ſes idées claires & diſtinctes, il faut alors écouter la raiſon ſur cela, comme ſur une matière qui eſt de ſon reſſort. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. XVIII. pag.* 901.

regretterai point le tems que je puis avoir emploié à ces Réflexions, si elles peuvent vous plaire; & puisque vous me paroissez souhaiter que je vous dise un mot de l'Astrologie judiciaire, je vous promets, Madame, que dès que j'aurai un moment de loisir, je satisferai votre envie.

FIN DE LA QUATRIE'ME RE'FLEXION.



RÉFLE-



# RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

# L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

## RÉFLEXION CINQUIÈME,

CONCERNANT

## L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

### §. I.

### INTRODUCTION.

NOus voici, enfin, arrivés, Madame, à la Science, en laquelle vous paroissez avoir le plus de confiance. Oserai-

je

je vous le dire? c'eſt cependant la plus fauſſe & la plus trompeuſe. Les préjugés vous ont empêché juſqu'ici de faire uſage de votre raiſon. Vous avez ajouté une entière croiance aux Contes & aux Fables qu'on vous avoit dits dans votre jeuneſſe; mais j'ôſe me flatter de vous convaincre évidemment de l'erreur où vous êtes, & je vous montrerai ſi clairement le ridicule de l'Aſtrologie judiciaire, que vous aurez pour elle autant de mépris qu'en ont eu les plus grands hommes anciens & modernes. Cette Science trompeuſe a été regardée de tout tems comme le partage de quelques menteurs, qui par un ſale intérêt dupent les autres, & ſe dupent eux-mêmes. Ils enveloppent leurs prédictions de tant d'obſcurité, ils les annoncent dans des termes ſi ambigus, que ſemblables aux anciens Oracles, elles ont toujours deux ou trois ſens différens, & peuvent être expliquées ſuivant les tems & les perſonnes, & ſelon le commentaire qu'il leur plait d'en donner.

Il y avoit autrefois à Alexandrie une

une coutume, par laquelle les Astrologues étoient obligés de païer un certain impôt, qu'on appelloit *le Tribut des Fous*, parce que le produit en étoit assigné sur le gain que les Astrologues & les Diseurs de bonne fortune faisoient à la faveur de la folle crédulité de leurs sectateurs. Que penseriez-vous, Madame, d'un homme qui décideroit de ses affaires par le sort des dez? Vous vous moqueriez sans doute de sa folie. La décision de l'Astrologie est aussi peu certaine que celle des dez. *Quiconque a dessein de piper le monde*, dit un Auteur célèbre, *est assûré de trouver des personnes qui seront bien aises d'être pipées; & les plus ridicules sottises rencontreront toujours des esprits auxquels elles sont proportionnées, après que l'on voit tant de gens infatués de l'Astrologie judiciaire . . . Il y a une constellation dans le ciel, qu'il a plû à quelques personnes de nommer* Balance, *& qui ressemble à une balance comme à un moulin-à-vent. La balance est le signe de la Justice; donc ceux qui naîtront sous cette constellation, seront justes & équitables. . . . Quelque extrava-*

*gans que soient ces raisonnemens, il se trouve des personnes qui les débitent, & d'autres qui s'en laissent persuader* (*).

On étoit autrefois bien plus attaché à l'Astrologie judiciaire, qu'on ne l'est actuellement; peu-à-peu beaucoup de gens sont revenus de cette foiblesse, & l'étude de la bonne & saine Philosophie a beaucoup servi à guérir les esprits de cette maladie. Les grands hommes se sont plaints dans tous les tems de la crédulité des peuples & de la fourberie des Astrologues. *Ce sont des gens*, dit Tacite, *infidèles aux Grands*, *menteurs auprès de ceux qui les croient, qu'on exilera toujours de Rome, & qu'on y laissera toujours vivre, malgré les ordonnances* (†).

La plus grande partie du monde aime à être dupée, & l'on conduit les peuples aisément, lorsqu'on les amuse par

(*) Art de Penser, *premier Discours*, pag. 2.

(†) *Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in Civitate nostra, & vetabitur semper, & retinebitur.* Tacitus Histor. *Lib. I.*

par des chimères & des histoires extravagantes. Le Vulgaire est plus frappé par des idées vagues & gigantesques, que par la simple vérité. Il pardonne tout à ceux qui savent le séduire agréablement, & exciter sa curiosité. Un mensonge perd la réputation d'un honnête homme : il le fait soupçonner de fausseté, lors même qu'il dit la vérité ; mais un Astrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui fasse un crime de ses impostures, bien des gens cherchent à l'excuser. Il suffit qu'il rencontre une fois par un pur hazard sur un fait de conséquence, c'en est assez pour faire croire toutes les impertinences qu'il débitera pendant tout le cours de sa vie. On n'examinera point les mensonges qu'il aura assûrés, on ne parlera que de la prédiction que le hazard aura rendu véritable. Un Astrologue prédit-il la mort d'un Prince, si elle n'arrive point, personne ne s'avise de tourner en ridicule le prétendu Prophéte. Le Prince vient-il à mourir, chacun court en foule apprendre du Devin le sort dont il est menacé. Peu de gens

 s'avi-

s'aviſeront d'examiner avec attention la réalité de la Science de l'Aſtrologue; ils s'empreſſeront au contraire à fournir les moïens de duper plus aiſément leur crédulité. *Combien de fois*, dit Cicéron, *ai-je entendu les Aſtrologues prédire à Pompée, à Craſſus, à Céſar, qu'ils mourroient dans un âge très avancé, au milieu de leur famille, comblés de gloire & d'honneur? Il leur eſt arrivé tout le contraire de ce qu'on leur avoit aſſûré, & je ne puis comprendre comment, après des marques ſi viſibles de la fauſſeté de l'Aſtrologie judiciaire, il peut encore ſe trouver quelqu'un aſſez crédule pour y ajouter foi* (*).

A quoi ſert de vouloir ſavoir ce que nous ne pouvons connoître? Dieu n'a point voulu nous réveler certains ſe-

(*) *Quam multa ego Pompeio, quam multa Craſſo, quam multa huic ipſi Cæſari, à Caldæis dicta memini, neminem eorum, niſi ſenectute, niſi cum claritate, eſſe moriturum: ut mihi permirum videatur quemquam extare qui etiam non credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventu refelli.* CICERO de Divinatione, *Lib. II.*

ſecrets ; n'eſt-il pas ridicule de croire qu'il les a écrits dans les aſtres? Une impertinente curioſité n'a pas peu ſervi à mettre en vogue l'Aſtrologie judiciaire, & à lui donner un grand crédit ; chacun croit avidement ce qui le flatte. Elle promet des richeſſes, des honneurs, des tréſors ; n'eſt-il pas naturel qu'on aime à lui donner la croiance ? Et quant à ceux qu'elle menace de quelques dangers, la crainte, la ſuperſtition, l'envie d'éviter le péril ſuffiſent pour leur faire regarder ces prédictions comme des inſtructions eſſentielles. Il eſt peu de perſonnes, qui, ſatisfaites du préſent, n'aiment point à s'embarraſſer de l'avenir. Cette ſage conduite eſt le partage des Philoſophes, ils ſavent qu'ils ne gagnent rien à ſavoir ce qui doit néceſſairement arriver, & qu'il eſt triſte de ſe tourmenter inutilement (*). Jupiter, dit Horace, enve-

(*) *Ne utile quidem eſt ſcire quid futurum ſit : miſerum eſt enim nihil proficientem angi.* CICERO de Natur. Deor. *Lib. III. Chap. VI.*

veloppe dans une nuit obscure tous les évenemens à venir, & se rit d'un mortel qui porte ses vûes inquiétes plus loin qu'il ne devroit.

## §. II.

### COMBIEN LES PRINCIPES DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE SONT RIDICULES.

LES règles de l'Astrologie judiciaire différent si fort sur un seul & même sujet, qu'il est impossible de pouvoir former sur ces règles un jugement certain. La plûpart même sont si ridicules, qu'on ne sait comment les réfuter sérieusement. Parmi les douze signes du Zodiaque, il y en a trois qu'on nomme le *Belier*, le *Taureau*, le *Capricorne*, & qu'on eût pû tout aussi justement appeller le *Pigeon*, le *Chien*, & le *Chat*. Mais *parce que le* Belier, *le* Taureau, *&* *le* Capricorne *sont des animaux qui ruminent, ceux qui prennent médecine, lorsque la Lune est sous ces constellations, sont en danger de vomir.* Il faut être bien Astrologue pour

pour donner dans de pareilles folies, & bien aveuglé pour se les persuader; car c'est un pur caprice & une fantaisie qui a fait donner aux signes du Zodiaque certains noms plûtôt que d'autres. Et dans le fond ils ne ressemblent non plus à ceux qu'on leur a attribués, qu'un moulin-à-vent à une hirondelle. Les Anciens, pour s'accommoder aux fictions des Poëtes, croioient que la Justice, dégoutée d'un Monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit allée au ciel; & sur cette idée chimérique on a assûré que sous ce signe les femmes seront stériles, ou feront de fausses couches. Eh quoi! Si les anciens Poëtes avoient appellé *Chienne* le signe qu'ils ont appellé *Vierge*, les femmes auroient couru risque d'enrager lorsque la Lune, ou quelque autre planete, nous auroit paru répondre à cette constellation!

Je voudrois bien qu'un Astrologue me fît le plaisir de me dire comment il sait qu'un tel signe ressemble plûtôt à une vierge qu'à un clocher, & comment il a pû trouver d'assez bons télescopes pour discerner cette ressem-

blance, d'une diſtance peut-être de plus de trente millions de lieuës. Juſqu'alors, je ne ſais ſur quoi il aſſûre qu'on vomit aiſément lorſqu'on prend médecine quand la Lune eſt ſous le Bélier. Je ſuis en droit de lui ſoutenir qu'on doit au contraire être ſujet à ſe donner une entorſe ſi l'on vient à danſer alors, parce que le ſigne, qu'il croit reſſembler au Belier, a la figure d'un danſeur de corde. Sur cette ſuppoſition, je ferai, s'il m'en prend envie, des prédictions tout comme lui, où, parmi une infinité de fauſſes, il y en aura par hazard quelques-unes de véritables. Il ne reſtera plus après cela, qu'à ſavoir ſi ma ſcience vaudra mieux que la ſienne, & ſi le danſeur de corde exiſtera véritablement dans le ciel.

Monsieur Bernier a recueilli la même moiſſon de gloire que tous les grands hommes qui ont écrit contre l'Aſtrologie judiciaire; & voici, Madame, un paſſage de cet Auteur, qui ſuffira pour vous démontrer évidemment le ridicule de ces maiſons, ſous les noms deſquelles les Aſtrologues ont diviſé le ciel en douze régions, qui com-

communiquent leurs vertus aux planettes. *D'où est-ce que les maisons*, dit ce Philosophe, *tirent leur vertu? Sera-ce du ciel mobile? Mais pourquoi la même partie du ciel qui est heureuse dans une maison, sera-t-elle incontinent malheureuse dans une autre? Cela lui vient-il du lieu & de l'espace dans lequel elle est? Mais pourquoi de purs espaces auroient-ils tant de vertus, & si différentes entre elles? Et qu'ils ne disent point que ce ne sont pas les maisons, mais que ce sont les planetes, qui dans les maisons produisent divers effets; car puisqu'une planete qui est bonne de sa nature, nuit dans une maison malheureuse, & que celle qui est mauvaise, y multiplie ses forces, on demande d'où lui vient cette malignité qui lui est imprimée par la maison* (*)?

PRENEZ garde, Madame, que voilà toute l'Astrologie judiciaire ruinée de fond en comble par ce passage. Est-il rien de si ridicule que de soutenir que de purs espaces puissent communiquer un

(*) BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. IV. pag.* 457.

un nombre de vertus différentes, & donner ce qu'ils n'ont point? Vous êtes actuellement trop Philosophe pour accorder votre consentement à de pareilles chimères, qui ne sont fondées que sur les idées extravagantes d'un nombre de gens qui n'ont aucune notion de la véritable & saine Philosophie.

## §. III.

### QU'IL EST IMPOSSIBLE QUE L'INFLUENCE DES ASTRES PUISSE DE'TERMINER LE BONHEUR, OU LE MALHEUR DES HOMMES.

CONSIDE'REZ, Madame, que si les règles de l'Astrologie judiciaire étoient certaines, Dieu se seroit lié les mains, & nous les auroit liées à nous-mêmes. Toutes nos actions, nos plus secretes pensées, nos moindres mouvemens seroient gravés dans le ciel en caractères ineffaçables, & il ne nous resteroit plus rien de libre. Nous serions nécessités au mal comme au bien,

bien, puisqu'il faudroit que nous fissions absolument ce qui seroit écrit dans le prétendu régître des astres; ou bien le livre seroit faux, & la science des Devins incertaine. Notre sort dépend des lieux, des personnes, des tems, & de notre volonté, & non pas des conjonctions chimériques, imaginées par des charlatans. Deux hommes naissent sous la même planete: l'un est porteur-d'eau, & l'autre souverain. D'où vient donc cette différence? *Jupiter le vouloit ainsi*, répondra un Astrologue. Mais, qu'est-ce que Jupiter? C'est un corps sans connoissance, & qui ne peut agir que par son influence. D'où vient donc agit-elle dans le même moment, dans le même climat d'une manière si différente? Comment cette influence peut-elle avoir lieu? Comment peut-elle percer la vaste étendue des airs? Un atôme, la moindre portion de Matière arrête, détourne, diminue ces prétendues particules, qu'on veut que ces planetes nous envoient. D'ailleurs, les astres influent-ils toujours, ou n'influent-ils que dans certaines occasions? S'ils n'influent que dans

dans certains momens, & lorſque les particules qui s'en détachent, viennent à nous rencontrer, comment l'Aſtrologue peut-il connoître le tems précis où cela arrive, pour décider de leur effet? Et ſi les influences ſont continuelles, comment peuvent-elles être aſſez promptes pour percer la vaſte étendue des airs, forcer la Matière qui les arrête ou les détourne, & s'accorder avec la vivacité de nos paſſions, d'où naiſſent les principales actions de notre vie? Car ſi les aſtres réglent tous nos ſentimens & toutes nos démarches, il faut que leurs influences agiſſent avec autant de rapidité que notre volonté, puiſque ce ſont eux qui la déterminent; en ſorte que lorſqu'un amant prend le deſſein d'abandonner ſa maitreſſe ſur un coup d'œil qu'elle donne à ſon rival, il faut qu'il y ait un nombre d'influences qui agiſſent auſſi vîte que le coup d'œil de la maitreſſe, & la penſée de l'amant piqué, pour qu'elles puiſſent déterminer l'une à la coquetterie, & l'autre au dépit & au déſeſpoir. Car les Aſtrologues veulent que les moindres cho-

choſes ſoient gouvernées par les aſtres. Les brouilleries & les raccommodemens des amans ſont auſſi de leur diſtrict; c'eſt-là une des meilleures piéces de leur ſac, & qui leur donne le plus de crédit dans le monde. Chaque amant veut connoître ſi ſa maitreſſe eſt fidèle. Le beau ſexe eſt encore plus curieux que le nôtre, & les faiſeurs d'horoſcopes n'ont point d'auſſi bonnes pratiques que les amoureux & leurs Dames. L'Aſtrologie judiciaire eſt auſſi trompeuſe que l'amour, & je me crois obligé en conſcience d'avertir les Belles de ne ſe point fier davantage aux prédictions des Aſtrologues, qu'aux ſermens des Petits-maîtres.



§. IV.

## §. IV,

### QUE LES COMETES NE SONT POINT DES SIGNES QUI PRE'SAGENT DES E'VENEMENS FUTURS.

VOus m'avez promis, Madame, de lire avec attention les *Pensées diverses de Bayle sur les Cometes*, dès que vous aurez achevé le charmant Livre des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* (*), qui vous rend, dites-vous, si aisées les connoissances Astronomiques. Si vous le faites, l'agréable Fontenelle vous fournira des lumières pour gouter utilement le savant & pro-

(*) *Je n'ai point fait de Réflexion particulière sur l'Astronomie, parce qu'il m'eût été impossible de rien dire sur les corps célestes qui pût approcher de la beauté & de la clarté de ces* Entretiens. *Quiconque voudra savoir autant d'Astronomie qu'il convient à un homme du monde d'en savoir, pourra aisément trouver dans cet agréable Livre de quoi se satisfaire.*

profond Bayle ; & rendue Astronome par l'un, l'autre achevera de vous persuader de la ridiculité des influences Astrologiques. Il vous montrera démonstrativement que ces cometes dont on fait tant de bruit, ne sont que des phénomènes ordinaires dans le cours de la Nature, & dont le pouvoir est aussi borné que celui des étoiles & des planetes. Vous serez convaincue, lorsque vous aurez lû ses *Pensées*, qu'il n'est pas plus extraordinaire qu'il arrive des malheurs après l'apparition des cometes, qu'il l'est qu'il en arrive après le coucher ou le lever du Soleil, puisque selon le train ordinaire du Monde, dans quelque année que ce soit, il arrive de grandes calamités sur la terre, ou en un lieu, ou en un autre. *Il est probable*, dit cet illustre Auteur, *qu'à quelque heure du jour que ce soit qu'un bourgeois de Paris regarde par sa fenêtre sur le pont Michel, il voit passer des gens dans la rue. Cependant, les regards de ce bourgeois n'ont aucune influence sur les gens qui passent, & chacun passeroit tout de même, encore que le bourgeois n'eût pas regardé par sa fenêtre. Donc, la come-*

*te*

*te n'a aucune influence sur les évenemens, & chaque chose seroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune comete, puisque ses influences ne peuvent avoir aucune vertu* (*).

Il seroit aisé de prouver qu'il est faux qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi de près les cometes, que dans les autres tems; & pour être persuadé du train ordinaire des choses, on n'a qu'à supputer, par le moïen de l'Histoire, le bien & le mal qu'on a ressentis sur la terre pendant l'espace de quinze ou vingt ans, lors de l'apparition d'une comete. On trouvera que l'un comportant l'autre, la supputation se trouvera égale avec celle qu'on fera de quinze ou vingt autres années, éloignées des tems où l'on aura vû des cometes.

Et quant aux sentimens de quelques Historiens & de quelques Poëtes, grands amateurs de prodiges, je vous ai fait voir dans ma première Réflexion

(*) Bayle, Pensées diverses sur les Cometes, &c. *Tom. I. pag.* 42.

flexion combien on doit y avoir peu d'égard. En effet, si l'on écoutoit tous les contes que débite ridiculement un nombre de génies foibles, & peu éclairés par la bonne Philosophie, il faudroit par là même raison autoriser les superstitions & les fables de toutes les vieilles. On n'ôseroit plus se mettre à table, lorsqu'on se trouveroit treize à la fois, & l'on seroit dans l'attente des plus grands malheurs, dès qu'on auroit renversé une salière, ou cassé un miroir. Mais dans des matières de Philosophie, le sentiment d'un Auteur, tel que Bayle ou Gassendi, est préferable au témoignage de vingt Historiens, qui ne connoissent de la nature des cometes que ce qu'ils en ont lû dans quelques autres Historiens aussi superstitieux qu'eux; aussi voions-nous que les Auteurs les plus estimés sont généralement peu favorables aux prodiges.



## §. V.

### DE LA FOURBERIE ET DES FILOUTERIES DES ASTROLOGUES.

LES Astrologues sont si peu persuadés de la réalité & de la vérité de leur Art, qu'ils se traitent mutuellement de fourbes, & s'accusent d'impostures.

CARDAN, fameux Astrologue, se récrie fort contre une troupe de fripons & de charlatans, qu'il accuse d'avoir gâté & corrompu, par leurs impostures & leurs sottises, l'Astrologie judiciaire. Il soutient qu'on a prêté plusieurs choses à Ptolomée qui ne sont point de lui : mais ce reproche de Cardan est tout-à-fait plaisant & particulier ; car personne n'a inventé tant de nouvelles chimères qui ne se trouvent point dans Ptolomée, que lui (*).

UN

(*) *Cardan fut la victime de sa vanité. Il fit*

UN autre Astrologue, appellé Morin, fort piqué contre Gassendi qui se moquoit de ses prédictions, & qui mettoit en évidence la fourberie de son Art, voulut rétablir sa réputation délabrée aux dépens de Gassendi. Il choisit le tems où ce Philosophe étoit incommodé d'une fluxion très dangereuse sur la poitrine; & croiant qu'il n'en guériroit point, il fut assez impudent pour faire imprimer & répandre dans le Public que Gassendi qui frondoit si fort l'Astrologie judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août de l'année 1650.

L'Astro-

*fit son horoscope, & annonça qu'il mourroit dans un certain tems qu'il fixa; cependant ce tems approchoit beaucoup, & Cardan se portoit toujours bien. Pour conserver sa gloire & celle de l'Astrologie judiciaire, il se laissa mourir de faim. Scaliger, & l'illustre Monsieur de Thou certifient la vérité de ce fait. Le même Cardan dressa avec beaucoup de soin l'horoscope de son fils. Il l'avertit par un long écrit de ce qui lui devoit arriver, & ne lui parla jamais qu'on le pendroit à vingt-quatre ans, pour avoir empoisonné sa femme.*

L'Astrologue crut étonner le Philosophe par cette prédiction; mais celui-ci, non content d'avoir donné des raisons contre l'Astrologie judiciaire, voulut encore y joindre des preuves évidentes de sa fausseté; car il reprit si bien ses forces, qu'il ne se porta jamais mieux que dans le tems que l'Astrologue l'avoit condamné à être immolé à la réparation du tort qu'il avoit fait à son Art. Si Gassendi fût mort par hazard, voiez, Madame, quelle devenoit la réputation de l'Astrologue, & quel triomphe c'eût été pour ceux qui aiment à être abusés par des idées chimériques! Il n'est point extraordinaire que les faiseurs d'horoscopes, les charlatans, & les diseurs de bonne avanture prédisent quelquefois la vérité; à force de mentir, il leur arrive de deviner. *Qui est celui*, dit Ciceron, *qui, s'exerçant tous les jours à tirer, ne donne enfin quelquefois au but* (*)? Un faiseur

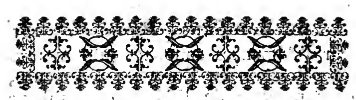
(*) *Quis est enim, qui, totum diem jaculans, non aliquando conlineet.* CICERO de Divinatione, *Lib. II. Cap. LIX.*

ſeur d'Almanacs annonce qu'il mourra un Souverain en Europe. S'il meurt, chacun parle de l'Almanac ; s'il ne meurt point, on n'en dit rien, non plus que de bien d'autres qu'on avoit faits dans divers païs, & qui avoient prédit un menſonge d'une autre eſpèce.

PERMETTEZ, Madame, en achevant cette Réflexion, que je vous exhorte à mépriſer ſouverainement toutes les Sciences que vous trouverez auſſi incertaines & auſſi ridicules que l'Aſtrologie judiciaire.

FIN DE LA CINQUIEME ET DERNIERE RE'FLEXION.





# EXAMEN CRITIQUE DES REMARQUES

DE

Mr. l'Abbé d'OLIVET, de l'Academie Françoise,

SUR

# LA THEOLOGIE DES PHILOSOPHES GRECS.

OU' L'ON REPOND PAR OCCASION A' PLUSIEURS OBJECTIONS DE CET ACADE'MICIEN CONTRE MR. BAYLE.

„ MONSIEUR,

„ VOus voulez que je vous envoie
„ l'Examen Critique que j'ai
„ fait des *Remarques sur la Théologie*
„ des

„ *des Philosophes Grecs*, je ne puis re-
„ fuser de satisfaire votre envie, &
„ voici ce que vous paroissez souhaiter
„ avec assez d'empressement. Ne vous
„ figurez pas qu'en critiquant Mr.
„ l'Abbé d'Olivet, je n'aie point pour
„ lui l'estime que ses talens & ses ra-
„ res qualités méritent qu'on lui ac-
„ corde ; je le considére comme un
„ Savant qui fait honneur à sa patrie,
„ comme un excellent Traducteur. Le
„ seul amour de la vérité m'a fait
„ prendre la résolution de justifier
„ Mr. Bayle, qu'il a maltraité sans
„ aucun ménagement dans plusieurs
„ endroits. Ce n'est ni l'envie de cri-
„ tiquer un Académicien qui s'est fait
„ un nom dans la République des
„ Lettres, ni le desir de briller aux
„ dépens d'un Auteur respectable, qui
„ m'ont mis la plume à la main. Vous
„ vous en appercevrez aisément, Mon-
„ sieur, par la manière dont j'ai com-
„ battu les opinions de Mr. l'Abbé
„ d'Olivet. J'ai tâché, autant qu'il
„ m'étoit possible, qu'il ne m'échap-
„ pât quelque chose de trop vif ; ce-
„ pendant comme dans le feu de la

 „ dispu-

„ dispute on se laisse aisément empor-
„ ter à son imagination, je vous prie,
„ si vous trouvez dans ma Critique
„ quelques termes ou quelques expres-
„ sions qui vous paroissent peu con-
„ venables aux égards que mérite Mr.
„ l'Abbé d'Olivet, de les attribuer à
„ mon inadvertance. Quant à la
„ différence qu'il y a entre mes senti-
„ mens & les siens, c'est à vous de ju-
„ ger lesquels vous paroissent les plus
„ probables. Il s'en faut bien que je
„ me regarde comme infaillible; l'ex-
„ périence m'a convaincu & me con-
„ vainque tous les jours que chacun
„ *abonde en son sens*. Portez donc,
„ sans avoir égard à l'amitié que vous
„ avez pour moi, le jugement qui
„ vous paroîtra convenir à mon Ou-
„ vrage. De quelque façon que vous
„ en jugiez, je n'en serai pas moins
„ avec une considération infinie,

„ Votre très humble &c.

§. I.

## §. I.

### DES OUVRAGES QUI PEUVENT NOUS ETRE UTILES POUR CONNOÎTRE LA THE'OLOGIE DES ANCIENS PHILOSOPHES GRECS.

MONSIEUR l'Abbé d'Olivet prétend qu'il doit, pour expliquer la Théologie des Grecs, s'attacher uniquement *& scrupuleusement à Ciceron* (*), *parce que de tout ce que les Anciens ont pû écrire là-dessus, il n'est venu jusqu'à nous que le Timée de Platon, où l'on ne développe qu'un sentiment particulier. Le peu qui se trouve ailleurs, ne doit être compté que pour des fragmens, qu'on peut même soupçonner d'être*

(*) Remarques sur la Théologie des Philosophes Grecs, *placées au commencement de la Traduction des* Entretiens de Ciceron sur la Nature des Dieux, *par Mr.* l'ABBE' D'OLIVET, *pag.* 53.

*tre tronqués, ou falsifiés; & des fragmens ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un systême qui suppose beaucoup de principes.*

Je ne comprends point comment Mr. l'Abbé d'Olivet a pû avancer autant de paradoxes étonnans qu'il s'en trouve dans ce peu de lignes. Nous n'avons, selon lui, *hors le Timée de Platon où l'on ne développe qu'un sentiment, que des fragmens tronqués, ou falsifiés.* Avant d'examiner quels sont les Ouvrages qu'il traite de fragmens suspects, voions les Livres entiers qui nous restent.

Le Poëme de Lucrece ne nous sert-il pas pour juger des opinions de Démocrite & d'Epicure? N'y developpe-t-on pas aussi amplement que dans le Timée de Platon un *sentiment particulier?* Mr. l'Abbé d'Olivet ne seroit pas fondé à rejetter un Auteur qui doit être plus ancien que Ciceron, puisqu'on prétend que cet Orateur (*) en a revû l'Ou-

(*) *Titus Lucretius Poëta nascitur, qui amatorio poculo in furorem versus, cum aliquot*

l'Ouvrage. Enfin, que cela soit ou non, il conste toujours que nous avons dans Lucrece le systême de Théologie d'Epicure, pour le moins aussi bien éclairci que celui de Platon dans son *Timée*.

LES huit Livres de la Physique d'Aristote & ceux de sa Métaphysique ne peuvent-ils pas nous servir à connoître la Théologie des Grecs? Ce Philosophe y réfute en plusieurs endroits les sentimens des Philosophes qui l'avoient précédé, ou qui avoient été ses contemporains. Il devoit les connoître aussi bien que Ciceron, qui ne vivoit que plusieurs siécles après; du moins Aristo-

*quot libros per intervalla insaniæ conscripsisset, quos postea* CICERO *emendavit, propria se manu interfecit anno ætatis* 44. *Euseb. pag.* 160. Que ce qu'Eusebe nous dit soit vrai ou non, toujours est-il certain que Lucrece étoit mort avant Ciceron, puisque ce dernier, écrivant à son frere, fait l'éloge de l'Ouvrage de ce Poëte. *Lucretii Poëmata, ut scribis, non ita sunt multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.* M. CICERO ad Q. Fratrem, *Lib. II. Epist. II.*

Ariſtote avoit-il ſon propre ſyſtême, ainſi on peut l'apprendre dans ſes Ecrits.

L'OUVRAGE, que Xénophon a compoſé ſous le titre *des Choſes mémorables de Socrate*, ne doit-il pas auſſi être compté parmi les Livres dont on peut retirer de grands éclairciſſemens ſur la Théologie des Anciens? On y voit fort au long le ſentiment de Socrate ſur la nature de l'ame, ſur celle de Dieu, &c. Voilà encore un quatrième ſyſtême amplement détaillé; car quoique Platon ait pris bien des choſes de Socrate, il différoit cependant de lui dans pluſieurs points, puiſque Mr. l'Abbé d'Olivet prétend que Platon n'envoioit pas les ames humaines dans le corps des bêtes; mais ſelon qu'elles étoient bonnes ou mauvaiſes, il vouloit qu'elles paſſaſſent dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins heureuſes. Socrate au contraire, diſoit (*) que les ames des hommes

(*) Je vous dis, par exemple, Cebes, que les ames des hommes intempérans, brutaux,

mes qui avoient été vicieux, entroient dans des corps d'animaux.

VOIONS encore un nombre d'excellens Ouvrages qui peuvent nous apprendre la Théologie des Grecs. Plutarque, qui a fait un traité particulier des opinions des Philosophes, ne doit-il pas être consulté? Est-ce que Porphyre, Plotin, qui défendirent les sentimens des anciens Philosophes contre les Peres de l'Eglise, les ignoroient? Oseroit-on avancer un aussi étrange paradoxe?

LES

taux & lascifs, & qui se sont mis au-dessus des règles de l'honnêteté, entrent dans des corps d'ânes, ou d'autres semblables animaux. Cela ne vous paroît-il pas vraisemblable? *Cebes*. Assûrément Socrate. *Socrate*. Et les ames qui n'ont aimé que l'injustice, la tyrannie & les rapines, vont animer des corps de loups, d'éperviers, de faucons; des ames de cette nature peuvent-elles aller ailleurs? *Cébes*. Non sans doute, Socrate. *Socrate*. Il en est donc de même des autres; elles vont dans des corps de bêtes d'espèce différente, dont elles avoient le naturel. PLATON, dans le Phædon, *cité par le Pere* MOURGUES, *Tom. I. pag.* 495.

Les premiers Docteurs du Christianisme, qui attaquerent la Théologie Païenne avec tant de force & avec tant d'avantage, combattoient-ils contre des chimères & contre des monstres qu'ils se forgeoient ? Ces génies, aussi vastes que profonds, auroient-ils ignoré les opinions qu'ils attaquoient ? Ces grands hommes nous ont laissé plusieurs Ouvrages très considérables, où les différens systêmes Théologiques des Grecs sont parfaitement éclaircis & réfutés. Combien d'excellentes choses ne trouve-t-on point à leur sujet dans les Apologies de St. Justin Martyr, dans l'Exhortation aux Grecs du même Pere, dans plusieurs traités de Tertullien, dans l'Oraison de St. Athanase contre les Gentils, dans la Cité de Dieu de St. Augustin, dans les Stromates de Clément Alexandrin, & dans les Oeuvres de plusieurs autres, tels qu'Athénagore, Hermias, Arnobe, Lactance & Eusebe, où presque tous les différens systêmes Théologiques des Grecs sont rapportés & réfutés. Les Philosophes Cyniques occupent le 20. Chap. du XIV. Liv. de cet Ouvrage; ceux, qui,

qui, comme les Stoïciens, ont admis l'ame du monde, le 12. du IV. Liv. ceux qui avoient apporté quelque modification à ce systême, & qui vouloient que les seuls animaux raisonnables fussent des parties de la Divinité, le 9. du IV. Liv. ceux qui vouloient qu'il y eût des Dieux différens qui présidassent aux différentes parties du Monde, le 10. du même Livre. On voit dans le 2. du VIII. Livre comment Platon avoit pû acquerir les connoissances qui avoient rendu ses opinions moins éloignées du Christianisme que celles des autres Philosophes. Les changemens & les corrections que Porphyre avoit voulu faire au systême de Platon, sont dans le 30. Chap. du X. Liv.

Je me borne à ce petit nombre d'exemples de l'utilité de la Cité de Dieu, pour la connoissance de la Théologie des anciens Grecs. Cet Ouvrage de St. Augustin seroit sans doute le plus essentiel que nous eussions, si le tems n'avoit respecté les Discours que Théodoret a faits contre les Philosophes Grecs. L'Ouvrage de ce Pere est assez considérable pour former un petit

*in folio*, dans lequel il n'est aucun systême de Théologie Païenne qui ne soit amplement rapporté & réfuté avec toute l'éloquence & tout le jugement possible. J'ai dans le moment que j'écris ceci, Théodoret devant les yeux, & je ne crains point d'avancer que son second Discours sur le *premier Principe*, son troisième *sur les Anges*, *sur les Dieux & sur les Démons*, son quatrième *sur la Matière & sur le Monde*, renferment plus de choses essentielles pour juger de la Théologie des Grecs, qu'il n'y en a dans tout l'Ouvrage de Ciceron sur la Nature des Dieux.

Mr. l'Abbé d'Olivet dira peut-être que Ciceron aiant vécu avant tous les Auteurs dont je parle, son autorité doit être préferable à la leur. Je réponds à cela que quand il seroit vrai que l'on dût préferer Ciceron à tous ces sages Ecrivains, il ne s'ensuivroit point de là qu'il fallût ne les pas consulter, & les regarder comme de nulle valeur. Parce qu'un bon Auteur a traité une matière, il est absurde de prétendre qu'on ne doit faire aucune attention à plusieurs autres qui en ont aussi

aussi parlé d'une façon très claire, très ample & très sensée. Que diroit-on d'un homme, qui, voulant éclaircir un point de l'Histoire Romaine, se contenteroit de consulter Tite-Live, & ne daigneroit pas examiner ce que Plutarque & les autres Historiens en auroient dit? On blâmeroit sans doute la prévention de cet homme: mais je vais plus loin, & je soutiens que l'ancienneté de Ciceron ne doit point lui acquerir aucune préference; le tems qu'il y a eu entre lui & les autres Auteurs, n'est point assez considérable.

LORSQUE les Peres de l'Eglise ont écrit contre les systêmes de Théologie des Philosophes Grecs, les disciples de ces mêmes Philosophes formoient encore un corps de secte. Le Paganisme existant avoit en eux de zélés défenseurs. Les partisans de Platon, d'Aristote, d'Epicure, de Zénon, étoient les plus grands adversaires du Christianisme; connoissoient-ils moins les opinions de leur maître que Ciceron? Et les Peres qui les attaquoient, ne les avoient-ils pû apprendre? Sans doute ils avoient eu les mêmes moïens

de s'instruire que Ciceron, les écoles publiques leur avoient été ouvertes comme à lui, le voïage d'Athenes & de la Gréce ne leur avoit point été interdit, & trois cens ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de Ciceron, n'empêchoient pas qu'on ne pût connoître les opinions des Philosophes, dont les Ecrits existoient encore dans leur entier, & dont les disciples formoient une secte nombreuse. Il y a deux cens ans environ que Calvin est mort, ne seroit-il pas absurde de prétendre que Mr. de Bossuet & le Ministre Claude connoissoient beaucoup moins les sentimens de ce Théologien, que le Cardinal de Richelieu & le Ministre Martet, parce que ces premiers Auteurs vivoient plusieurs années après les derniers ? car il ne s'agit point ici de gens qui ont été contemporains. Platon étoit mort plus de trois siécles avant Ciceron, qui est précisément dans le cas du Ministre Claude, n'aiant pas vû davantage Epicure, Platon, Aristote, &c. que le Docteur Réformé Calvin, Beze, Zwingle, &c.

L'OPINION que je soutiens contre Mr.

Mr. l'Abbé d'Olivet, est si claire & si évidente, qu'il semble que je n'aurois pas dû m'y arrêter aussi long-tems. Deux raisons essentielles m'ont obligé à donner autant d'étendue à mes preuves. La première, c'est que voulant composer un Ouvrage qui pût être de quelque utilité à ceux qui souhaitent connoître l'ancienne Théologie des Philosophes Grecs, j'ai cru devoir indiquer les principales sources dans lesquelles ils pourroient puiser les éclaircissemens qui leur seroient nécessaires. La seconde, c'est qu'il étoit nécessaire que je constatasse la validité des Auteurs dont je dois opposer quelquefois les sentimens à ceux de Ciceron, & qu'il convenoit que je montrasse évidemment que les autorités sur lesquelles je m'appuiois, étoient prises dans des Livres complets, respectables, & non point dans des morceaux tronqués ou falsifiés.

Je viens actuellement à des Ouvrages moins considérables que ceux dont j'ai fait mention. Comme ils sont d'une grande utilité pour connoître la Théologie des Grecs, j'examinerai si

on doit les considérer comme des *fragmens altérés, qui ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un systême.* Le Livre de *l'Ame du Monde & de la Nature* de Timée de Locre, est regardé par les Savans comme un *Livre d'or* (*), qui contient la plus pure doctrine des Philosophes anciens. Platon, qui, s'étant approprié le fond de ce Livre, a voulu en composer un autre beaucoup plus étendu, a resté, au jugement de plusieurs habiles gens, au-dessous de son Original (†); il a mêlé aux belles idées qu'il y avoit puisées, les chimères & les visions grotesques des

(*) *Vere aureus libellus, & purioris priscorum Philosophorum doctrinæ pulcherrimum μνημόσυνον, superioris vero disputationis a Platone copiose de Natura perscriptæ verum autographum.* TH. GALE, in argument. Lib. Timæi Locr. *pag.* 1.

(†) *Hoc tamen notandum Platonem ad Doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum scholis putida quadam diligentia, illuc congessisse, quæ commodius & modestius hic notantur a Timæo: veluti sunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus sane nimius est Plato.* Id. ibid.

des Egyptiens. L'Ouvrage de Timée de Locre eſt le plus excellent morceau du Pythagoriciſme (*) qui ſoit parvenu juſqu'à nous ; on y voit parfaitement tous les principes de ce ſyſtême. Par quelle raiſon plait-il donc à Mr. l'Abbé d'Olivet de le regarder comme un fragment, qu'on peut ſoupçonner d'être tronqué ou falſifié? Eſt-ce parce qu'il n'eſt point d'une groſſeur fort conſidérable? Combien n'y a-t-il pas d'excellens Ouvrages anciens & modernes, qui ſont auſſi courts? Le meilleur Livre de Philoſophie qu'on ait jamais écrit, eſt le plus petit de tous ; c'eſt le traité que Mr. de Maupertuis a écrit ſur l'attraction. L'authenticité du traité de Timée de Locre eſt prouvée par l'atteſtation de tous les ſiécles ; peu d'années après qu'il fut compoſé, Platon en fit l'éloge (†). Les premiers Peres

(*) *Fuit autem Timæus Locrus Pythagoreus Philoſophus, purioris Philoſophiæ, ut apparet, peritiſſimus: ut non immerito eum quaſi Archetypum in Phyſicis rebus explicandis ſibi propoſuerit Plato.* Id. ibid.

(†) Τίμαιός τε γὰρ ὅδε εὐνομωτάτης ὢν πόλεως, τῆς

Peres de l'Eglise, dans la réfutation qu'ils firent des Ecrits des Philosophes, citerent très souvent (*) le traité de Timée

τῆς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρίδος, οὐσίᾳ καὶ γένει οὐδενὸς ὕστερος ὢν τῶν ἐκεῖ τὰς μεγίστας μὲν ἀρχάς τε καὶ τιμὰς ἐν τῇ πόλει μετακεχείρισται φιλοσοφίας δ' αὖ, κατ' ἐμὴν δόξαν, ἐπ' ἄκρον ἁπάσης ἐλήλυθε. *Nam & Timæus hic cum esset e Locris civitate in Italia, optimis legibus fundata, neque quoquam civium aut divitiis, aut genere inferior, summos in ea civitate & honores & magistratus gessit, & ut ego arbitror, ad summum in omni Philosophia fastigium pervenit.* PLATO in Timæo. *pag.* 4. Il est bon de remarquer ici que quelques Auteurs veulent que Timée ait été contemporain de Platon; les autres font mourir Timée peu de tems avant la naissauce de Platon. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que ces deux Philosophes ont vécu à peu près dans le même tems.

(*) Τίμαιος ὁ Λοκρὸς ἐν τῷ φυσικῷ συγγράμματι κατὰ λέξιν ὧδέ μοι μαρτυρήσει. Μία ἀρχὰ πάντων ἐστὶν ἀγένητος. εἰ γὰρ ἐγένητο, οὐκ ἂν ἦν ἔτι ἀρχά ἀλλ' ἐκείνα ἐξ ἇς ἁ ἀρχὰ ἐγένετο. *Timæus Locrus in Libro de Natura his verbis mihi feret testimonium: unum principium omnium est infectum. Si enim esset factum, non esset utique amplius principium; sed illud ex quo factum est principium, vel ex quo tanquam prin-*

Timée de Locre. Jamblique en fait mention (*), & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il parle précisément de sa brièveté; preuve bien certaine qu'il a toujours été tel que nous l'avons aujourd'hui. Descendons encore plus avant vers ces derniers tems, nous verrons que le Livre en question étoit parfaitement connu de Suidas

*principio factum est.* CLEM. ALEXANDRINUS Stromatum, *Lib. V. pag.* 508.

(*) Τίμαιός τ' οὖν ὁ Λοκρὸς, ἐν τῷ περὶ φύσεως κόσμου καὶ ψυχᾶς, (ἀφ' οὗπερ ἐφοδιασθέντα Πλάτωνα τὸν διὰ τοῦτο φερώνυμον Τίμαιον συντάξαι λέγουσιν, ὧν ἐστι καὶ ὁ τοὺς Σιλλοὺς ποιήσας Τίμων λέγων οὕτως,

Πολλῶν δ' ἀργυρίων ὀλίγην ἠλλάξατο βίβλον
Ἔνθεν ἀφορμηθεὶς Τιμαιογραφεῖν ἐπεχείρει.)

*Quare Timæus Locrus in Libro de Natura Mundi atque Anima, ex quo instructum Platonem Timæum cognominem composuisse ferunt nonnulli, inter quos etiam est Timon Syllographus, ita scribens:*

*Magno nummorum numero parvum emit Librum,*
*Unde materiam nactus, aggressus est Timæum scribere.*

JAMBL. in Nicomachi Arithmet. *pag.* 102.

das (*). Enfin, tous les Commentateurs de Platon (†), anciens & modernes, en ont parlé; que faut-il donc de plus pour prouver que l'Ouvrage de Timée de Locre ne peut être sans injuſtice regardé comme un fragment tronqué & falſifié, qui n'eſt d'aucune utilité

(*) Τιμαιος Λοκρὸς, Φιλόσοφος Πυθαγόρειος, μαθηματικὰ, περὶ φύσεως, περὶ τοῦ Πυθαγόρου βίου.

*Timæus Locrus Philoſophus Pythagoreus, Mathematica de Natura, de Vita Pythagoræ.* SUIDAS in Lexic.

(†) Καὶ γὰρ καὶ αὐτὸ τοῦ Πυθαγορικοῦ Τιμαίου γράμμα περὶ φύσεως τὸν Πυθαγορικὸν τρόπον διατάττεται. ἔνθεν ἀφορμηθεὶς ὁ Πλάτων Τιμαιογραφεῖν ἐπιχειρεῖ, κατὰ τὸν Σιλλογράφον. ὃ καὶ προὐπήξαμεν, τῶν ὑπομνημάτων, ἵν' ἔχοιμεν γινώσκειν τίνα μὲν ὁ Πλάτωνος Τίμαιος λέγει ταυτὰ ἐκείνῳ, τίνα δὲ προσέθηκε, τίνα δὲ καὶ διάφωνα.

*Etenim Liber Timæi Pythagorei de Natura Pythagorico more diſponitur, unde materiam nactus Plato, Timæum ſcribere aggreſſus eſt, ſecundum Syllographum, quem Librum etiam Commentariis noſtris præfiximus, ut noſcere poſſimus quænam Platonis Timæus tradit illi conſentanea, quænam addidit, quænam etiam diſſentanea.* PROCULUS DIADOCHUS in Commentario in Timæum Platonis.

utilité pour l'intelligence de la Théologie des anciens Philoſophes Grecs?

Je joindrai à Timée de Locre Occellus Lucanus, autre célèbre Pythagoricien, dont nous avons encore un traité ſur la *Nature & l'Univers*, qui eſt fort eſtimé; il eſt ſur-tout d'une grande utilité pour la connoiſſance de l'ancienne Théologie des Grecs. Je pourrois encore conſtater plus aiſément l'authenticité de cet Ouvrage que de celui de Timée de Locre; mais je me contenterai de remarquer qu'il a pour lui, ainſi que l'autre, l'atteſtation continuée & renouvellée de tous les ſiécles. Philon, habile Juif (*), a remar-

(*) Ἔνιοι δ' οὐκ Ἀριστοτέλη τῆς δόξης εὑρετὴν λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Πυθαγορείων τινάς. ἐγὼ δὲ καὶ Ὠκέλλου συγγράμματι, Λευκανοῦ γένος, ἐπιγεγραμμένῳ περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, ἐνέτυχον, ἐν ᾧ ἀγέννητόν τε καὶ ἄφθαρτον, ουκ ἀπεφαίνετο μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' ἀποδείξεως κατεσκεύαζεν τὸν κόσμον εἶναι.

*Cæterum ſunt qui tradant opinionis hujus non Ariſtotelem primum auctorem, ſed Pythagoreos quoſdam fuiſſe. At mihi Ocelli, genere Lucani, inſcriptum de Univerſi Natura Commentarium oblatum eſt, in quo quidem*

M 5 *Mun-*

marqué avec raiſon que ceux qui croioient qu'Ariſtote avoit été le premier Philoſophe qui avoit ſoutenu l'éternité antérieure & poſtérieure du Monde, ſe trompoient, puiſqu' Occellus Lucanus avoit dit dans ſon traité que l'Univers n'avoit jamais eu de commencement, & qu'il n'auroit jamais de fin. *Je crois*, ajoute ce Juif, que *le Dogme de l'éternité du Monde a été puiſé dans la doctrine de quelques anciens Pythagoriciens.* Cette ſeule remarque de Philon prouve, & l'utilité qu'on peut retirer du Livre d'Occellus Lucanus, & ſon ancienneté; car il dit expreſſément l'avoir lû. Hobé en parle de même: les plus ſavans Modernes lui ont donné de grandes loüanges, & Pic de la Mirande (*) à ce ſujet

*Mundum eſſe ingenitum & nunquam interiturum non ſolum protulit, verum etiam exquiſitiſſimis rationibus comprobavit.* PHILO JUDÆUS in Libro de Mundo non interituro *pag.* 607.

(*) *Cur & Ocellus idem Lucanus in Libro de Mundo, teſtimonio etiam ipſe Platonis, eminentiſſimus.* JOANNES PICUS MIRAN-

jet pense bien différemment de Mr. l'Abbé d'Olivet.

Le Commentaire que Saluste, Philosophe Cynique, nous a laissé *sur les Dieux & sur le Monde*, a été mis assez mal à propos au rang des fragmens, puisqu'il paroît qu'il est aujourd'hui en entier, & tel qu'il a été composé, s'il faut en croire (*), Suidas & Photius (†).

Nous avons encore un autre Commentaire sur la Nature des Dieux par un Philosophe Grec, appellé Cornutus, ou selon quelques autres, Pharnutus. Porphyre nous apprend (‡) qu'il adoptoit volontiers les explications qu'il faisoit des allégories des Poëtes. Théodoret (§) fait mention de l'Ouvrage Théo-

RANDULUS, &c. *Lib. I.* contra Astrologos. *pag.* 79.

(*) PHOTIUS, in Bibliotheca. *Cod.* CCXLII.

(†) SUIDAS, Lexicon.

(‡) Ὅθεν ἐπιθυμία μὲν &c. PORPHIR. *Lib. de* Ant o Nympharum. *pag.* 262.

(§) Κορνοῦτος ὁ φιλόσοφος τὴν Ἑλληνικὴν Θεολογίαν ξυντέθεικε. *Cornutus Philosophus Græcanicam*

Théologique de ce Grec, Suidas en parle avec éloge; d'où vient donc le regarder comme un fragment inutile, & peut-être falsifié ? Je passe au Pere Hardoüin de faire main-basse sur tous les Ouvrages qui nous restent des Philosophes anciens: un homme qui veut que l'Enéïde de Virgile ait été composée dans le commencement du quatorzième siécle par un Moine Benedictin; qui donne à tous les Poëmes des anciens Romains (*) de pareils Auteurs; qui prétend que les Ouvrages des Peres de l'Eglise, & particuliérement ceux de St.

*cam Theologiam composuit.* THEODORET. *in* secund. Sermone de Princip. *pag.* 28.

(*) *Proh! quod adminiculis fulta æneis est, ut sincera ac genüina Virgilii lucubratio fuisse credatur decem testimoniis innumeris Ovidii, Juvenalis, Statii, Silii Italici, Martialis, Propertii, Quintiliani, Asconii, Pediani, Taciti in Dialogo de Oratoribus, aliorumque, ut eos qui Ecclesiastici dicuntur Scriptores, omittamus, qui plurimi certe sunt, sed æque supposititii, proxime sequentis ævi, & fabricæ.* HARDOUINI Opera varia &c. Pseudo Virgilius, *sive* Observationes in Æneidem, *pag.* 282.

St. Auguſtin, ont été faits par une Société d'Athées & de Déiſtes (*) qui vouloient détruire le Chriſtianiſme ; un homme enfin qui a fait un *in folio* d'une bonne groſſeur pour prouver (†) qu'Arnaud Paſcal (‡), le Pere Thomaſſin

(*) *Incredibile ac ſimile portenti eſt, quantam falſorum ſcriptorum ſegetem de rebus, tum ſacris, tum profanis, execranda & deteſtabilis una quædam, ut cæteras ſileam, ante annos fere quingentos officina effuderit.* HARDOUINI Chronologiæ ex nummis antiquis reſtitutæ Proluſio, de nummis Hadrian. *pag.* 68.

(†) *Rarius apud* Arnoldum, *tametſi fuit is* Janſenianæ *factionis ſuo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, ente vel veritate intelligibili entium occurrit conceptis verbis, ſive quoniam cautior ille & conſideratior fuit; ſive demum quod ſatis & ſatius eſſe duxit ac multo conſultius, in Gallicum ſermonem transferre Latina quædam Opuſcula, in quibus ea impietas diſerte adſtruitur.* HARDOUINI Opera varia, &c. Athei detecti, *pag.* 160.

(‡) *Sequitur qui celebritate famæ nihilo inferior prioribus fuit*, Blaſius Paſcal, *ex Avernia Claromontanus, cujus ex ſcriptis unum eſt ſolummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus poſtulet. Titulus eſt :* Penſées de Mr.

massin (*), . . . . . . . (†) Ambroise Victor (‡), Descartes, étoient des Athées

Mr. de Pascal sur la Religion, & sur plusieurs autres sujets . . . . *in multis locis: . . . . pro Deo habet veritatem intelligibilem.* Idem *ibid. pag.* 198.

(*) *Si quis velit omnia quæ sunt ab eo* (Thomassino) *impie de eo argumenta scripta repreſentare, tria ipsa quæ edidit Theologicorum Dogmatum Volumina, sunt exscribenda.* Idem *ibid. pag.* 21.

(†) *Offert se nobis in secundo loco, qui, occulto suo nomine, metu fortassis publicæ animadversionis,* Ambrosium Victorem *se voluit nuncupari,* P. Andreas Martin, *e Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille* Philosophiam, *ut appellat* Christianam, *falsa profecto appellatione, si sumus nos Christiani.* Idem, *ibid. pag.* 6.

(‡) *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Ecclesiæ fidem si fieri posset convellendam adhiberet, novæ Theologiæ hoc est* Jansenianæ, *coævam adjecit, & adjutricem eorumdemque consiliorum sociam ac participem, novam Philosophiam,* Cartesianam *ab auctore* Renato Cartesio *appellatam quos innumeros habet hoc ævo sequaces & asseclas: miseros sane si se non intelligunt ἀδιοντα defendere; miseriores si intelligunt.* Idem *ibid. pag.* 198. Le Pere Hardouin a joint

Athées parfaits, & plus dangereux que Spinoſa, peut bien ne point épargner les Ouvrages de quelques Philoſophes anciens, ſans qu'on en ſoit ſurpris, ou ſcandaliſé. Lorſqu'on eſt une fois convaincu qu'un Auteur eſt entiérement fou, on s'attend à tout de lui. Mr. l'Abbé d'Olivet, quelque ami qu'il paroiſſe avoir été du Pere Hardoüin, eſt trop ſenſé pour avoir donné quelque attention à ſon ſyſtême, ſiflé aujourd'hui ſi hautement dans la République des Lettres, que quoiqu'il s'y trouve toujours aſſez d'Avanturiers, prêts à ſoutenir les cauſes les plus déſeſperées, perſonne d'eux n'a ôſé ſe charger de le défendre. Je ne comprends donc point ce qui l'a engagé à croire

joint à tous ces prétendus Athées, NICOLE, JANSENIUS QUENEL, ANTOINE LE GRAND. Ce Jéſuite n'étoit-il pas véritablement digne d'avoir une place diſtinguée aux Petites-maiſons? Je renvoie mes Lecteurs à ce que j'ai dit ſur le ſyſtême de ce fanatique viſionaire dans mes *Lettres Cabaliſtiques*, & dans les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*.

croire qu'on ne devoit examiner la Théologie des Philosophes Grecs sur la Nature des Dieux, que par ce qu'en dit Ciceron. Est-ce que je me tromperois, & que Mr. l'Abbé d'Olivet auroit malheureusement donné dans les visions chimériques de son ami ? Ce qu'il dit des Ouvrages d'Aristote, & que j'examinerai dans la suite, est bien capable de faire naître des soupçons ; mais non encore une fois, je ne puis me figurer qu'un homme aussi sage que Mr. l'Abbé d'Olivet, ait pû donner dans un pareil égarement. Quoi qu'il en soit, il me permettra de tenir une autre conduite que la sienne, en tâchant de développer les différens systêmes des Anciens. Je les parcourrai le plus succintement qu'il me sera possible ; & pour suivre de plus près Mr. l'Abbé d'Olivet, je leur conserverai le même ordre qu'il leur a donné.



§. II.

## §. II.

### DU SYSTEME DE THALES.

UN *Critique* (*), dit Mr. l'Abbé d'Olivet en parlant de Mr. Bayle, *voudroit inferer que Ciceron, lorſqu'il a dit que Thalès fit préſider un principe intelligent à la formation de l'Univers, s'étoit trompé, ou que ſi telle avoit été l'opinion de Thalès, Ciceron étoit par conſéquent tombé dans une contradiction viſible, puiſque fort peu de lignes après, il dit qu'Anaxagore fut le premier des Philoſophes qui donna l'arrangement de la Matière à une Intelligence.* Voions dans Mr. Bayle même ce qu'il dit au ſujet de Thalès; écoutons-le parler, nous examinerons enſuite la Critique de Mr. l'Abbé d'Olivet, & nous verrons après ce que Mr. Bayle auroit pû y répondre. „ Je ſerois trop long (†), „ dit ce dernier, ſi je voulois rapporter „ tous

(*) D'OLIVET, Théolog. des Philoſoph. Grecs &c. *pag.* 59.

(†) BAYLE, Dictionaire Hiſt. & Critiq. Art. ANAXAGORAS, *Remarq. D. pag.* 211. *Col.* 1.

„ tous les témoignages qui établissent
„ l'une ou l'autre de ces deux vérités,
„ ou même toutes les deux; I. qu'A-
„ naxagoras admettoit une Intelligence,
„ qui avoit mû la Matière & formé le
„ Monde par le triage des *homogénéités*;
„ II. qu'il fut le premier Philosophe
„ qui avança ce systême. Conten-
„ tons-nous donc d'indiquer Platon,
„ Tertullien, Clément d'Alexandrie,
„ Eusebe, Themistius, St. Augustin,
„ Théodoret, Proclus, Simplicius.
„ Je n'en userai pas ainsi à l'égard de
„ Ciceron; je raporterai ses paroles,
„ parce qu'elles fournissent une matiè-
„ re d'examen. *Inde Anaxagoras*,
„ dit il, *qui accepit ab Anaximene*
„ *disciplinam, primus omnium rerum*
„ *descriptionem & modum, mentis infi-*
„ *nitæ vi ac ratione designari ac confici*
„ *voluit. In quo non vidit, neque mo-*
„ *tum sensui junctum & continentem in*
„ *infinito ullum esse posse, neque sensum*
„ *omnino quo non ipsa natura pulsa sen-*
„ *tiret. Deinde si mentem istam quasi*
„ *animal aliquod esse voluit, erit aliquid*
„ *interius ex quo illud animal nominatur.*
„ *Quid autem interius mente? Cingitur*

„ *igitur*

„ *igitur corpore externo. Quod quoniam*
„ *non placet, aperta simplexque mens nulla*
„ *re adjuncta quæ sentire possit, fugere*
„ *intelligentiæ nostræ vim & notionem*
„ *videtur.* Il est un peu surprenant
„ que Ciceron donne cette primauté
„ au Philosophe Anaxagoras, puisqu'il
„ venoit de dire que Thalès avoit re-
„ connu un Entendement, ou un
„ Dieu, qui de l'eau avoit formé tou-
„ tes choses. *Thales Milesius, qui pri-*
„ *mus de talibus rebus quæsivit, aquam*
„ *dixit esse initium rerum, Deum au-*
„ *tem, eam Mentem, quæ ex aqua*
„ *cuncta fingeret.* Est-il possible que
„ Ciceron mette si tôt en oubli ses
„ propres paroles? Peut-on s'imaginer
„ qu'il ait voulu dire que Thalès ne
„ donnoit à Dieu que l'action de con-
„ vertir l'eau en d'autres corps; mais
„ qu'Anaxagoras faisoit Dieu l'auteur
„ de l'ordre & de la belle symmetrie
„ du Monde? Je ne vois dans tout
„ cela rien de vraisemblable, & j'ai-
„ merois mieux soupçonner que ce
„ passage est *corrompu*; la confusion &
„ l'obscurité qui se rencontrent dans
„ les paroles qui le suivent, peuvent

„ confirmer beaucoup ma conjecture.
„ Quoi qu'il en soit, je ne voudrois pas
„ qu'on mît en balance ce témoignage
„ de Ciceron avec celui de tant de célè-
„ bres Ecrivains de l'Antiquité, qui af-
„ firment unanimement qu'Anaxagoras
„ est le premier qui joignit à la cause
„ matérielle la cause efficiente, c'est-à-
„ dire, qui reconnut un Entendement,
„ auteur de l'œconomie de l'architec-
„ ture de l'Univers. St. Augustin fait
„ si peu de cas de ce témoignage de
„ Ciceron, que dans le lieu même où
„ il rapporte le sentiment des Philoso-
„ phes de la secte d'Ionie, conforme-
„ ment à Ciceron à l'égard du reste,
„ il le contredit formellement à l'é-
„ gard de Thalès. *Iste autem Thales,*
„ *ut successores etiam propagaret rerum*
„ *naturam scrutatus, suasque disputa-*
„ *tiones literis mandans eminuit* . . . .
„ *aquam* . . . . *putavit rerum esse*
„ *principium, & hinc omnia elementa*
„ *Mundi ipsumque Mundum, & quæ in eo*
„ *gignuntur existere. Nihil autem huic*
„ *operi, quod Mundo considerato, tam ad-*
„ *mirabile aspicimus, ex divina Mente*
„ *præposuit.* Notez que Ciceron mê-
„ me

„ me dans un autre Livre exclut Tha-
„ lès de la primauté, & la donne sim-
„ plement & absolument au Philoso-
„ phe Anaxagoras.

„ LE Jésuite Lescalopier tâche de
„ guérir la contradiction, en suppo-
„ sant qu'Anaxagoras fut le premier
„ qui publia cette doctrine, ses prédé-
„ cesseurs les Philosophes s'étant con-
„ tentés de la débiter dans leurs audi-
„ toires. Ce dénoüement n'est guè-
„ res bon; car puisqu'on a sû les
„ dogmes des prédécesseurs d'Anaxa-
„ goras, & en quoi les uns diffé-
„ roient des autres, puis, dis-je,
„ qu'on a sû cela encore qu'Anaxago-
„ ras fut le premier qui eût publié des
„ Livres, n'auroit-on pas sû égale-
„ ment ce qu'ils eussent enseigné tou-
„ chant la cause efficiente de ce Mon-
„ de? Quant aux objections contre la
„ doctrine de ce Philosophe, contenues
„ ci-dessus dans le passage de Ciceron,
„ je vous renvoie à St. Augustin qui
„ les réfute solidement ".

MR. l'Abbé d'Olivet, voulant réfu-
ter Mr. Bayle, & prouver que Thalès
avoit reconnu un Entendement qui de

l'eau avoit formé toutes choses, dit d'abord (*) : *Voions donc premiérement si l'on doit soupçonner Ciceron de se tromper, lorsqu'il dit que Thalès reconnoissoit un principe intelligent. Je pourrois répondre d'abord que son autorité devroit elle seule tenir contre le silence des autres Ecrivains. Quand nous avons un bon argument positif sur un fait semblable, on n'est plus reçu à emploier le négatif.*

Il est faux que l'autorité de Ciceron forme dans cette occasion un argument positif; il l'est encore plus que les autres Ecrivains aient gardé le silence: car un grand nombre d'autres au contraire, antérieurs & postérieurs à Ciceron, ont dit expressément qu'Anaxagoras avoit été le premier qui avoit admis une Intelligence, qui, aiant mû la Matière, avoit formé le Monde. Assûrer qu'un homme a été le premier à soutenir une opinion, n'est-ce pas dire en même tems qu'elle ne l'avoit point

(*) D'OLIVET Théolog. des Philosoph. Grecs. *pag.* 59.

point été par ceux qui l'avoient précédé? Mais plusieurs ont été encore plus loin, & on dit en termes nets, clairs & fort expressifs que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du Monde. Théodoret s'explique à ce sujet d'une manière décisive; il reproche aux Grecs qu'*avant Anaxagoras, tous les Philosophes n'avoient employé que la seule Matière pour la formation de l'Univers, & qu'ils n'avoient pû s'élever au-dessus des choses matérielles qui tomboient sous leurs sens.* Notez que dans l'endroit où Théodoret s'explique ainsi, il fait mention du sentiment des autres Philosophes qui ont fait présider une Intelligence à la formation de l'Univers, & qu'il ne dit pas un seul mot de Thalès; mais comment en eût-il parlé, puisqu'il l'excluoit, pour ainsi dire, nommément en disant qu'Anaxagoras avoit été le premier qui eût admis une Intelligence dans l'arrangement de la Matière. Mr. Bayle a rapporté ce passage de Théodoret : il l'a trop abrégé; je le citerai d'une manière plus

ample (*), parce qu'il est essentiel dans la question dont il s'agit. Au lieu de trois lignes, j'en copierai dix ou douze; ceux qui entendent le Grec ou le Latin, jetteront les yeux au bas de la page.

St. Augustin est encore plus précis que Théodoret, s'il est possible de l'être, Il eût fallu consulter ce Pere de l'Eglise pour éclaircir la contradiction qui se trouve dans Ciceron; contradic-tion

(*) Ἐπεὶ καὶ Ἀναξαγόρας ὁ Ἡγησιβούλου ὁ Κλαζομένιος, τῶν πρὸ αὐτοῦ [γεγενημένων] φιλοσόφων, οὐδὲν περιττότερον τῶν ὁρωμένων νενοηκότων, πρῶτος νοῦν ἔφησεν ἐπιστάναι τῷ κόσμῳ, καὶ τοῦτον εἰς τάξιν ἐκ τῆς ἀταξίας ἀγαγεῖν τὰ στοιχεῖα· καὶ Πυθαγόρας δὲ ὁ Μνησάρχου, ἀρχὴν τῶν πάντων ἔφησε τὴν μονάδα.

*Quandoquidem & Anaxagoras Hegesibuli filius Clazomenius, primus inquit Mentem Mundo insedisse, unamque hanc elementa de confusione in ordinem disposuisse; cum superiores Philosophi nihil ultra Materiam, præterque ea quæ oculis videntur, excogitassent. Pythagoras autem Mnesarchi filius, principium rerum omnium Monada, hoc est unitatem, esse dixit.* THEODORET. ad Græcos infidel. Serm. II. de Princip. *pag.* 24. *Edit. Colon.*

tion manifeste, qui montre évidemment que l'endroit où elle est, a été altéré & falsifié par les Copistes, ainsi que je le prouverai bientôt, & par l'autorité de Ciceron lui-même, & par un espèce d'aveu forcé de Mr. l'Abbé d'Olivet. Ecoutons auparavant St. Augustin prononcer la condamnation de Thalès: Nous avons vû en abrégé ce qu'il en dit dans le morceau que j'ai rapporté de Mr. Bayle; mais il est bon de l'entendre d'une manière plus étendue. Si Mr. Bayle eût prévû les chicanes qu'on pourroit lui faire un jour, il eût moins abrégé les passages qu'il citoit; je ferai actuellement ce qu'il eut dû faire, d'autant mieux, que l'endroit de St. Augustin suffit pour donner une exacte connoissance du systême de Théologie de la secte Italique & Ionique, c'est-à-dire des deux plus anciennes de la Gréce. „ Parmi les monumens de la Langue „ Grecque qu'on regarde, *dit ce Pere* (*), „ com-

(*) *Quantum enim adtinet ad Litteras Græcas, quæ Lingua inter ceteras gentium cla-*

„ comme la plus belle de toutes les
„ Lan-

*clarior habetur, duo Philosophorum genera traduntur; unum Italicum, ex ea parte Italiæ quæ quondam magna Græcia nuncupata est; alterum Ionicum, in eis terris, ubi & nunc Græcia nominatur. Italicum genus auctorem habuit Pythagoram Samium, a quo etiam ferunt ipsum Philosophiæ nomen exortum. Nam cum antea Sapientes appellarentur, qui modo quodam laudabilis vitæ aliis præstare videbantur; iste interrogatus quid profiteretur, Philosophum se esse respondit, id est, studiosum vel amatorem sapientiæ, quoniam Sapientem profiteri, arrogantissimum videbatur. Ionici vero generis princeps fuit Thales Milesius, unus illorum septem qui appellati sunt sapientes. Sed illi sex vitæ genere distinguebantur, & quibusdam præceptis, ad bene vivendum accommodatis; iste autem Thales ut successores etiam propagaret, rerum naturam scrutatus, suasque disputationes litteris mandans eminuit; maximeque admirabiles exstitit, quod Astrologiæ numeris comprehensis defectus solis & lunæ etiam prædicere potuit. Aquam tamen putavit rerum esse principium, & hinc omnia elementa Mundi ipsumque Mundum & quæ in eo gignuntur, existere; nihil autem huic operi, quod Mundo considerato tam admirabile adspicimus, ex divina Mente præposuit. Huic successit Anaximan-*

„ Langues, il y a deux sectes de Phi-
„ lo-

*naximander ejus auditor, mutavitque de rerum natura opinionem. Non enim ex una re, sicut Thales ex humore, sed ex suis propriis principiis quasque res nasci putavit. Quæ rerum principia singularum esse credidit infinita, & innumerabiles Mundos gignere, & quæcumque in eis oriuntur; eosque Mundos modo dissolvi, modò iterum gigni existimavit, quanta quisque ætate sua manere potuerit, nec ipse aliquid divinæ Menti in his rerum operibus tribuens. Iste Anaximenem discipulum & successorem reliquit: qui omnes rerum caussas infinito aëri dedit, nec Deos negavit, aut tacuit: non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre ortos credidit. Anaxagoras vero ejus auditor harum rerum omnium, quas videmus, effectorem divinum animum sensit; & dixit ex infinita Materia quæ constaret similibus inter se particulis, rerum omnium genera pro modulis & speciebus propriis singula fieri, sed animo faciente divino. Diogenes quoque Anaximenis alter auditor aërem quidem dixit rerum esse Materiam, de qua omnia fierent, sed eum esse compotem divinæ rationis, sine qua nihil ex eo fieri posset. Anaxagoræ successit auditor ejus Archelaus: etiam ipse de particulis inter se similibus, quibus singula quæque fierent, ita omnia constare putavit, ut in esse etiam Mentem*

„ losophes; l'une, qu'on nomme Itali-
„ que, de cette partie d'Italie qu'on
„ appelloit autrefois la grande Gréce,
„ & l'autre Ionique, du païs qu'on
„ appelle encore aujourd'hui la Gréce.
„ La secte Italique a eu pour Auteur
„ Pythagore, de qui l'on dit que vient
„ le nom même de Philosophe. Car
„ au lieu que ceux qui faisoient profes-
„ sion d'une vertu plus exacte que les
„ autres, s'appelloient *Sages*, celui-ci,
„ enquis de ce qu'il étoit, répondit
„ qu'il étoit Philosophe, c'est-à-dire,
„ amateur de la Sagesse,* croiant qu'il
„ y avoit de l'arrogance à en faire
„ profession. Thalès de Milet, l'un
„ des sept Sages de la Grece, fut chef
„ de la secte Ionique. Les six autres
„ se rendirent recommendables par le
„ ré-

*tem diceret, quæ corpora æterna, id est, illas particulas conjungendo & dissipando ageret omnia. Socrates hujus discipulus fuisse perhibetur, magister Platonis, propter quem breviter cuncta ista recolui.* St. August. de Civit. Dei. *Lib. VIII. Tom. VII. Cap. II. pag.* 191. *Edit. Bened. Sti. Mauri. Paris.* 1685.

„ réglement extérieur de leur vie, & „ par quelques préceptes de Morale ; mais Thalès s'adonna particuliérement à l'étude de la Physique, „ dans le dessein d'augmenter le nombre de ses disciples, & de fonder „ une école qui pût subsister après lui. „ Il écrivit ses opinions, & composa „ plusieurs Ouvrages ; mais ce qui le „ fit plus admirer, c'est que par le „ moien de l'Astrologie il prédisoit „ les éclipses du Soleil & de la Lune. „ Il crut néanmoins que l'eau étoit le „ principe de toutes choses, des Elemens du monde, du Monde même, „ & de tout ce qu'il produit, & ne „ donna la conduite de l'Univers à aucune Nature intelligente. Anaximandre, l'un de ses disciples, lui „ succéda ; mais il ne le suivit pas en „ tout : car il ne crut pas, comme „ lui, que l'eau fût le principe de toutes choses, mais son opinion fut que „ chaque chose avoit son principe particulier ; qu'ainsi les principes des „ choses étoient infinis, & engendroient une infinité de Mondes qui „ mouroient & renaissoient successive-

„ ment,

„ ment, après avoir achevé le tems
„ de leur durée. Il ne donnoit point
„ de part à Dieu dans l'Univers. Il
„ eut pour disciple & pour succes-
„ seur Anaximene, qui établissoit un
„ air infini, qu'il vouloit être la cause
„ de toutes choses. Il ne nioit pas
„ qu'il n'y eût des Dieux; mais il les
„ croioit engendrés de l'air. Anaxago-
„ ras, disciple de celui-ci, crut qu'un
„ Esprit divin & immortel étoit la
„ cause de tout ce que nous voions. Il
„ disoit que toutes choses étoient fai-
„ tes, chacune selon son espèce, d'une
„ Matière infinie, composée de peti-
„ tes parties toutes semblables; mais
„ que l'esprit de Dieu étoit l'agent
„ qui les faisoit. Diogene, autre
„ disciple d'Anaximene, croioit qu'à
„ la vérité l'air étoit la Matière de
„ toutes choses, mais qu'il étoit doüé
„ d'une intelligence divine, sans la-
„ quelle il ne pouvoit rien produire.
„ Archelaüs, marchant sur les traces
„ de son maître Anaxagore, disoit
„ aussi que toutes choses étoient telle-
„ ment formées de ces petites parties
„ semblables, qu'il y avoit une Intel-
„ li-

„ ligence qui joignoit ensemble &
„ agençoit ces corps éternels, c'est-à-
„ dire, ces petites parties, pour en
„ composer tout ce que nous voions.
„ Socrate fut son disciple, & maître
„ de Platon ".

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus précis sur la question dont il s'agit; car St. Augustin décide formellement que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du Monde : Quelle apparence y a-t-il que ce Pere, écrivant contre des Philosophes Païens qui étoient en état de le réfuter, & qui même l'en menaçoient, eût avancé avec autant d'assûrance un fait qui auroit été si aisé à démentir? Par quelle raison Théodoret eût-il voulu courir le même risque? Mais voici encore un Ecrivain plus ancien que Théodoret & St. Augustin, dont Mr. Bayle n'a fait aucune mention, qui reproche aux Philosophes Grecs la même chose; c'est St. Justin, Philosophe & Martyr. *Thalès*, dit-il (*), *qui fut le*

(*) Θαλῆς γὰρ ὁ Μιλήσιος ὁ πρῶτος παρ' αὐτοῖς τῆς

*le premier qui enseigna publiquement la Phi-*

τῆς φιλοσοφίας ἄρξας, τὴν πρόφασιν παρ' αὐτοῦ λαβὼν, τὰς πρώτας αὐτοῦ περὶ ἀρχῶν ἀθετήσει δόξας. αὐτοῦ γὰρ Ἀριστοτέλους Θεὸν καὶ ὕλην ἀρχὰς εἶναι τῶν πάντων εἰρηκότος, ὁ πρεσβύτατος τῶν καθ' αὐτοὺς ἁπάντων Θαλῆς ἀρχὴν τῶν ὄντων ὕδωρ εἶναι λέγει· ἐξ ὕδατος γὰρ φησὶ τὰ πάντα εἶναι, καὶ εἰς ὕδωρ ἀναλύεσθαι τὰ πάντα· στοχάζεται δὲ, πρῶτον μὲν, ἀπὸ τοῦ πάντων τῶν ζώων τὴν γονὴν ἀρχὴν οὖσαν, ὑγρὰν εἶναι· δεύτερον δὲ ὅτι πάντα τὰ φυτὰ ὑγρῷ τρέφεται καὶ καρποφορεῖ, ἀμοιροῦντα δὲ τοῦ ὑγροῦ, ξηραίνεται. εἶθ' ὥσπερ μὴ ἀρκούμενος οἷς στοχάζεται, καὶ τὸν Ὅμηρον ὡς ἀξιοπιστον μαρτύρεται οὕτως λέγοντα,

Ὠκεανὸς, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται.

*Thales namque Milesius, qui primus apud illos philosophari cœpit occasione & obtentu ab ipso Homero sumpto primarias ejus de principiis abolebit opiniones. Cum enim Aristoteles primordia rerum omnium Deum & Materiam esse dicat, antiquissimus Philosophorum omnium Thales ipse, originem rerum aquam esse censet. Nam ex aqua, ait constare omnia, atque in aquam dissolvi omnia: duplici conjecturâ ductus: prima quod genitura animantium omnium principium, & causa humida est: secunda quod plantæ omnes humore & foventur & fructificant; humore autem destitutæ exarescunt. Ex inde, quasi conjecturæ istæ satis non essent, Ho-*

*Philosophie chez les Grecs, puisa dans Homere son opinion sur les premiers principes,*

*Homerum insuper ut idoneum testem citat; ita dicentem.*

> *Oceanum rerum, genuit qui cuncta parentem.*

STI. JUSTINI MARTYR. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

Il est bon de remarquer ici que Plutarque dit la même chose que St. Justin sur les conjectures de Thalès, & en ajoute une troisième. Je me servirai de la Traduction D'AMIOT. *Thalès s'en retourna tout vieil en la ville de Millet, où il maintint que toutes choses étoient composées d'eau, & qu'elles se resolvoient aussi toutes en eau. Ce qu'il conjecturoit par une telle raison, c'est que premiérement la semence est le principe de tous animaux, laquelle semence est humide, ainsi est-il vrai-semblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secondement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, & fructifient par humeur, & quand elles en ont faute, elles se desseichent. Tiercement, que le feu du soleil même & des astres se nourrit & entretient des vapeurs procédantes des eaux, & par conséquent aussi tout le monde.* C'est pourquoi

 Ho-

*cipes, & au lieu qu'Aristote dans la suite prétendit que la cause première de tous les êtres étoit Dieu & la Matière, ce Thalès, le plus ancien des Philosophes, établit au contraire l'eau pour le principe universel & la cause unique de l'Univers. Il dit que c'étoit d'elle que tous les êtres tiroient leur origine, & que tous les différens corps, aiant été faits par l'eau, se résolvent aussi en eau. Deux conjectures obligerent Thalès à soutenir cette opinion: la première, c'est que la génération de tous les animaux vient d'une cause humide; la seconde, c'est que toutes les plantes sont entretenues & augmentées par l'humidité, & que lorsqu'elles en manquent, elles séchent & perissent. Pour fortifier ces conjectures, Thalès les appuïa du sentiment d'Homere, qui dit que l'Océan est le pere universel de toutes les différentes substances.*

APRE'S

*Homere, supposant que toutes choses sont engendrées d'eau.*

L'Océan est pere de toutes choses.

PLUTARQUE, des Opinions des Philos. *Liv. I. Chap. III.*

APRÈS un si grand nombre d'autorités si précises & si fortes, comment est-ce que Mr. l'Abbé d'Olivet a pû dire que celle de Ciceron devoit elle seule tenir contre le *silence des Ecrivains*? Jamais il n'y a eu un Auteur aussi formellement contredit que Ciceron dans cette occasion, & jamais on a moins été en droit de nier qu'il ne l'ait été de tout tems, & même, pour ainsi dire, plusieurs siécles avant d'avoir écrit, puisque Platon, ainsi que l'a fort bien remarqué Mr. Bayle, avoit écrit en termes formels qu'Anaxagoras fut le premier qui fit entrer une Intelligence dans la formation de l'Univers, qu'il n'avoit rien dit d'approchant de Thalès.

VOIONS à présent une autre objection de Mr. l'Abbé d'Olivet. *Une réponse*, dit-il (*), *à laquelle je n'en vois point, c'est qu'il est faux que tous les autres Ecrivains se taisent là-dessus.*

ARISTOTE *nous dit que des Philosophes*

(*) D'OLIVET Théologie des Philosophes Grecs &c. *pag.* 59

*sophes tenoient qu'il y a une Intelligence répandue dans tout l'Univers, & que c'étoit peut-être ce qui avoit persuadé à Thalès que tout étoit plein de Dieux. Plutarque nous dit que Dieu est l'*ame *du Monde, suivant Thalès. On voit dans l'Historien des Philosophes que Thalès croioit le Monde* animé; *qu'il disoit que Dieu est ce qu'il y a de plus ancien, parce qu'il est improduit; & que le Monde est ce qu'il y a de plus beau, parce que c'est l'ouvrage de Dieu.*

Mr. l'Abbé d'Olivet me paroît trop prévenu en faveur de ses objections, auxquelles il croit qu'on ne sauroit repondre. S'il s'étoit donné la peine de consulter le passage d'Aristote qu'il indique, & qu'il ne cite point parce que peut être avoit-il ses raisons pour cela, il auroit vû qu'il ne s'agit non plus d'une *Intelligence qui ait présidé à la formation du Monde*, que du grand Iman de la Mecque. Aristote, parlant des Philosophes qui admettoient une ame répandue dans le Monde qui le vivifioit, dit (*) que c'est peut-être cette opi-

(*) Καὶ ἐν τῷ ὅλῳ δέ τινες αὐτὴν (ψυχὴν) μι-

opinion qui a fait dire à Thalès que tout l'Univers étoit plein de Dieux. Le systême des Anciens sur l'ame du Monde est précisément le même que celui de Spinosa. Je demande à Mr. l'Abbé d'Olivet s'il croit que ce Juif pensoit à une Intelligence qui eût présidé à la formation de l'Univers, & qui en conserve actuellement l'ordre & l'harmonie ? Les Philosophes qui ont admis autrefois l'ame du Monde, & ceux qui aujourd'hui admettent la substance générale & unique de Spinosa qui produit toutes les différentes modifications, ont regardé cette ame, & regardent cette substance comme un être qui agit sans connoissance, qui donne la vie à toutes les différentes modifications, qui les forme & les reçoit sans aucune connoissance; c'est ce que je montrerai bientôt. Mais quand

μεμίχθαι φασίν. ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς ᾠήθη πάντα πλήρη θεῶν εἶναι. *Sunt & qui in toto Universo permistam ipsam (animam) inquiunt esse. Quocirca forsitan & Thales omnia plena Deorum esse putavit.* ARISTOT. de anima, *Lib. I. Cap. V.*

quand il feroit vrai, comme il ne l'eft pas, qu'Ariftote eût dit qu'il y avoit eu des Philofophes avant Thalès, qui prétendoient qu'*une Intelligence étoit répandue dans l'Univers*, s'enfuivroit-il de là que ce même Ariftote eût dit qu'ils la *faifoient préfider à la formation de l'Univers*, ni que même cela dût découler de leur principe? Ariftote lui-même admettoit une Intelligence; il faifoit cependant le Monde éternel.

Il refte à répondre à ce que dit Mr. l'Abbé d'Olivet, fondé, à ce qu'il croit, fur l'autorité de Plutarque & de Diogene Laërce. Mr. Bayle avoit prévenu ces deux objections, & je m'étonne qu'on ait voulu les emploier, après la manière dont elles avoient été réfutées. „ Si on allegue (*), dit ce „ grand Critique, les paroles de Dio- „ gene Laërce, je réponds que Plu- „ tarque ne s'en fert point lorfqu'il „ cite

(*) Bayle Diction. Hiftor. & Critiq. Art. *Thales*. Remarq. B. & C.

„ cite la même réponse de Thalès. Il „ ne suppose point que ce Philosophe „ ait allegué la raison qu'on a vûe ci-„ dessus : Pourquoi le Monde est la „ plus belle de toutes les choses, il „ dit que Thalès, aiant à résoudre cet-„ te question, *Quel est le plus beau de* „ *tous les êtres*, répondit, *le Monde*; „ *car tout ce qui est dans l'ordre est une* „ *partie du Monde*. Τί κάλλιστον; κόσμος „ πᾶν γὰρ τὸ κατὰ τάξιν, τούτου μέρος ἐστί. „ *Quid pulcherrimum? Mundus; omnes* „ *enim ejus partes ordine aptæ sunt*. Et „ pour ce qui est de la réponse à la „ demande si Dieu connoît les actions „ mauvaises de l'homme, il y a des gens „ qui l'attribuent, non pas à Thalès, „ mais à Pittacus. Voiez Théon, au „ Chapitre V. de ses *Progymnasmata*, „ à la page 69. & 77. de l'Edition de „ Leyde 1626. . . . . . Si l'on repli-„ que que Plutarque & Diogene Laër-„ ce s'accordent sur un autre point, „ qui est que Thalès, donnant la rai-„ son pourquoi Dieu est la plus an-„ cienne de toutes les choses, allegua „ que Dieu n'a point été fait, ou que „ Dieu n'a point de commencement,

 „ je

„ je dirai que ce n'est pas une preuve
„ positive qu'il ait attribué à Dieu la
„ génération du Monde. N'y a-t-il
„ pas eu des Philosophes, qui, en
„ avoüant d'un côté qu'il y a des
„ Dieux, nioient de l'autre que les
„ Dieux eussent fait le Monde? . . . .
„ Il ne faut pas chercher les vrais sen-
„ timens Philosophiques du Phy-
„ sicien Thalès dans les discours
„ de conversation de Thalès, l'un des
„ sept Sages de la Grece. Il pouvoit
„ dire sous cette dernière qualité beau-
„ coup de choses qu'il ne disoit pas
„ dans son Auditoire de Philosophie.
„ Il ne parloit que de l'eau quand il
„ expliquoit en Physicien la généra-
„ tion du Monde; il n'ajoutoit pas
„ l'action de Dieu à celle de l'eau.
„ Mais quand il se regardoit comme
„ un Sage, dont les discours senten-
„ tieux devoient servir à la correction
„ des mœurs, & se répandoient parmi
„ les peuples, il se croioit obligé de
„ se conformer aux sentimens Théolo-
„ giques. Notez que les Dogmes des
„ Philosophes Païens étoient mal liés,
„ & si peu justes, que de l'hypothese
„ de

„ de l'existence de Dieu il ne suivoit „ pas qu'il eût part à la production & „ à l'administration du Monde, & „ que de l'hypothese de sa Providen„ce il ne suivoit pas qu'il eût dé„brouillé le Cahos, ou formé cet U„nivers. Il leur étoit permis de dire „ que les Dieux gouvernoient le Mon„de, quoique produits & tirés du „ sein du Cahos comme les corps. „ Dès qu'on croit que l'ame de l'hom„me est formée des parties les plus „ subtiles du sang, on peut dire que „ Jupiter, Venus & Mercure ont été „ produits des parties les moins gros„sières du Cahos ".

J'AJOUTERAI ici aux raisons convainquantes de Mr. Bayle que Ciceron dit précisément la même chose que lui au sujet des sentences qu'on rapporte des Philosophes. Selon (*) lui, on ne

(*) *Non igitur ex singulis vocibus Philosophi spectandi sunt, sed ex perpetuitate atque constantia.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. V. Cap. X.*

Un peu auparavant le même Ciceron avoit dit: *Atqui his capiuntur* imperiti, &

ne doit pas *juger de leurs sentimens par quelques* paroles décousues; *mais par l'enchaînement de leurs principes & par le total de leurs systêmes.*

QUANT à ceux qui ont admis des Dieux, & qui ne les ont pas fait présider à la formation du Monde, on peut placer parmi eux Epicure. Les Epicuriens admettoient des Dieux ; mais loin de leur attribuer l'arrangement de la Matière, ils disoient qu'ils avoient été formés eux-mêmes par les atômes, lorsque ces particules déliées, en s'accrochant les unes aux autres, avoient produit l'Univers. Il me seroit aisé de prouver que plusieurs autres Sectes qui admettoient des Dieux, les faisoient naître lors de l'arrangement de la Matière dans l'état où elle est aujourd'hui; car pour la création de cette même Matière, tirée du néant par une Intelligence, jamais aucun Philosophe ancien n'en a eu la moindre idée, soit qu'elle leur parût véritablement impos-

*& propter hujusmodi sententias istorum hominum est multitudo. Acute autem disputantis illud est, non quid quisque dicat, sed quid cuique dicendum sit, videre.* Id. *ibid.*

possible, ainsi qu'ils le disoient, soutenant (*) que de rien on ne pouvoit faire quelque chose, même par le pouvoir divin, soit que le Diable, si nous devons en croire un Professeur Allemand (†), leur eût malignement persuadé

(*) *Principium hinc cujus nobis exordia sumet*
*Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.*
*Quippe ita formido mortales continet omnes,*
*Quod multa in terris fieri cæloque tuentur*
*Quorum operum causas nulla ratione videre*
*Possunt, ac fieri divino Numine rentur.*

T. LUCRET. Cor. *Lib* I. *vers.* 150. *& seq.*

(†) *Gentilibus omnibus persuasum fuit Deo Materiam increatam ab æterno coexstitisse. Tetigi hoc in Schediis Hist.* §. 37. *Tit.* O. *& causas duas exposui quibus a Satana mendacium hoc persuaderi sibi fuerint passi, unam quod ne adeo quidem crederent ex puro nihilo quicquam fieri posse, alteram quod existimarent, nisi Materia detur, quæ sit independens, principium mali, fore ut Deus habeatur autor malorum. Differt. XII. Stoicis Materia principium mali. ad* Thes. XII. *auctore* M. JAÇ. THOMASIO, *pag.* 162.

ſuadé cette opinion. J'ai cependant peine à croire, malgré l'aſſertion magiſtrale de ce Savant, que le malin Eſprit ait eu une influence ſi directe ſur le premier principe de la Théologie des Grecs; j'aimerois mieux en accuſer la foibleſſe de l'entendement humain, qui ne peut de lui-même & ſans le ſecours de la Révelation, s'élever juſqu'à la découverte de certaines vérités abſtraites.

Je ne dois pas oublier avant d'aller plus loin, de relever le reproche que fait Mr. l'Abbé d'Olivet à Mr. Bayle de *donner un ſens forcé* (*) *aux paſſages qu'il cite, & de ſe faire un plaiſir ſecret d'augmenter le nombre des Philoſophes matérialiſtes, en plaçant Thalès parmi ceux qui donnent la formation de l'Univers à la Matière toute pure, ſans le concours d'une cauſe intelligente.* Quant au reproche de *donner un ſens forcé aux paſſages*, je croirois perdre inutilement le tems, ſi je m'arrêtois davantage à juſtifier

(*) D'Olivet, Théologie des Philoſophes Grecs, &c, *pag.* 69.

tifier Mr. Bayle; & pour ce qui eſt du plaiſir qu'on veut qu'il ſe ſoit fait d'augmenter le nombre des Philoſophes matérialiſtes, je demande pourquoi Mr. l'Abbé d'Olivet ne dit pas la même choſe de St. Auguſtin, de Théodoret, de St. Juſtin. Hé quoi ! le même zèle qui fera injurier Mr. Bayle, ſe diſſipera dès qu'il s'agira des Auteurs morts il y a treize ou quatorze cens ans! C'eſt à eux au contraire à qui il s'en faut prendre; ſi Mr. Bayle a erré, ils l'ont jetté dans l'erreur. Mr. l'Abbé d'Olivet ignoreroit-il qu'on ne doit jamais juger ſur des apparences trompeuſes, des ſentimens d'un galant homme, encore moins prendre le prétexte de ces apparences pour décrier ſa probité? Mais ce n'eſt point encore ici le lieu de me recrier ſur la façon peu ménagée dont Mr. l'Abbé d'Olivet a ſouvent parlé de Mr. Bayle; j'aurai des occaſions bien plus eſſentielles que celle-ci, & j'en ſuis en vérité beaucoup plus mortifié pour Mr. l'Abbé d'Olivet, que pour ſon adverſaire.

Je vais actuellement m'acquitter de ma parole, & montrer, ainſi que je l'ai pro-

promis, qu'il est évident par le témoignage de Ciceron & par l'aveu de Mr. l'Abbé d'Olivet que le passage du Livre de la Nature des Dieux, qui a fait naître la difficulté qu'a remarquée si judicieusement Mr. Bayle, a été manifestement altéré & corrompu. Voici comment s'explique Ciceron dans les Questions Académiques, où il redit précisément la même chose des systêmes des Philosophes Grecs, que ce qu'il en a écrit dans le Livre de la Nature des Dieux (*). *Thalès, le pere des Philosophes, un des sept Sages de la Gréce, soutient que tous les êtres a-*

*voient*

(*) *Princeps Thales, unus e septem, cui sex reliquos concessisse primas ferunt, ex aqua dixit constare. At hoc Anaximandri populari & sodali suo non persuasit; is enim infinitatem naturæ dixit esse e qua omnia gignerentur. Post ejus auditor Anaximenes infinitum aëra, sed ea quæ ex eo orirentur definita: gigni autem terram, aquam, & ignem, tum ex his omnia Anaxagoras materiam infinitam, sed ex ea particulas similes inter se minutas, eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina.* CICER. Academ. Quæst. *Lib. IV. Cap. XXVII.*

*voient été produits par l'eau. Anaximandre son disciple ne suivit pas cette opinion ; mais il prétendit que l'infini étoit la source de toutes les différentes substances. Anaximenès qui vint ensuite, admit pour premier principe l'air, qu'il disoit être infini, quoique les diverses productions qui en émanoient, fussent finies ; il vouloit que l'air seul eût produit l'eau, la terre & le feu, & ces derniers Elemens tous les corps. Anaxagoras prétendit que la Matière étoit infinie, & composée de petites parties homogènes qui d'abord avoient été dans une grande confusion, & ensuite mises en ordre par une Intelligence divine.* Voilà tous les systêmes de Théologie sur la formation de l'Univers. Ciceron ne dit pas un seul mot en parlant de Thalès, qui marque que ce Philosophe ait admis une Intelligence dans la formation de l'Univers. Il parle des corrections que son disciple Anaximandre, (qu'on convient n'avoir admis aucune Intelligence) prétendit faire à son systême. Peut-on se figurer que si Thalès eût réellement fait présider une cause divine lors de l'arrangement de la Matière, Ciceron n'eût

n'eût point remarqué qu'Anaximandre avoit rejetté cette cause, ainsi qu'il avoit fait le principe universel de l'eau. En vérité lorsqu'on confronte ce passage avec celui du Livre de la *Nature des Dieux*, il est impossible de ne sentir que ce dernier a été corrompu. Et comment ne l'auroit il point été, puisqu'on ne sauroit comprendre ce que veulent dire deux lignes qui le suivent, & qui ne doivent cependant faire qu'un seul & unique sens avec celles qui ont fait naître la difficulté dont il s'agit ? Ecoutons Mr. l'Abbé d'Olivet, il ne sauroit se recuser lui-même comme un témoin suspect. *Il ne reste plus*, dit-il, *qu'à développer la dernière phrase de Ciceron qui contient la réfutation de Thalès*, *elle paroît* un peu tronquée; *on devine cependant la pensée de Velleius*, &c. Je crains bien que Mr. l'Abbé d'Olivet ne soit aussi mauvais devin dans cette occasion que dans celle où il juge des *plaisirs secrets* de Mr. Bayle. Enfin, quoi qu'il en soit, il convient que le passage en question paroît un peu *tronqué*. Mr. le Président Bouhier s'ex-

s'explique plus nettement, & convient que tous les Interprêtes se sont apperçus que ce passage étoit *corrompu, & qu'il y manquoit plusieurs mots.* Et quoi! le zèle de Commentateur est-il si fort, & a-t-il tant de puissance sur les meilleurs esprits qu'il les aveugle au point de vouloir opposer un passage *tronqué & falsifié* à l'autorité de cinq ou six Auteurs anciens, & de trois Peres de l'Eglise, qui ont été, au jugement de l'Univers entier, les plus grands génies de la primitive Eglise, & qui ont combattu avec le plus de force les Philosophes Païens leurs contemporains? Lorsque je considére l'entreprise de Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne m'étonne plus qu'il ait établi comme une loi fondamentale (*): *Qu'un Traducteur doit être selon les règles un Chevalier toujours prêt à rompre des Lances pour défendre la gloire de son Original.* Malheureusement pour Messieurs les Chevaliers Traducteurs, il leur arrive quelquefois

(*) D'OLIVET, Remarques sur la Théologie des Philosoph. Grecs. *pag.* 106.

quefois de trouver des adverſaires d'aſſez mauvaiſe humeur, pour ne pas vouloir confeſſer que les défauts de leur Original ſont des beautés, ſur-tout lorſque ces défauts ſont des contradictions manifeſtes, cauſées par l'erreur des Copiſtes, & qu'elles ſont prouvées par l'autorité des Ecrivains les plus célèbres.

Je ſens qu'il eſt fâcheux à Mr. l'Abbé d'Olivet d'avoir fait inutilement toutes les belles diſtinctions par leſquelles il prétend établir que (*) *Thalès vouloit parler d'une Intelligence, qui, ne faiſant qu'un avec la Matière, dirigeoit ſes opérations, comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme. Mais Anaxagore l'entendoit d'une Intelligence abſolument diſtincte & ſéparée de la Matière, comme on le verra ci-deſſous. Ainſi, celui-là trouvoit dans un même Tout la cauſe matérielle & la cauſe efficiente; au lieu que celui-ci les diviſoit réellement. Ce ſont deux opinions toutes différentes,*

(*) Id. *ibid. pag.* 61.

*rentes, dont la première, aiant été d'abord enseignée par Thalès, & la seconde par Anaxagore, Ciceron a eu raison de les reconnoître pour Auteurs, celui-ci d'un systême, celui-là d'un autre.* Toutes ces conjectures sont spirituelles, mais manifestement fausses. Si elles avoient pû être regardées comme véritables, les Auteurs anciens n'auroient pas manqué de les proposer; ils ont dit précisément le contraire. C'est ici où il faut appliquer la maxime de Mr. l'Abbé d'Olivet, *Quand on a un argument positif, on n'est plus reçu à apporter le négatif.*

## §. III.

### Du Systeme d'Anaximandre.

ANAXIMANDRE (*), fils de Praxides, étoit Milésien, ainsi que

(*) ΑΝΑΞΙΜΑΝΔΡΟΣ Πραξιάδου, Μιλήσιος. οὗτος ἔφασκεν ἀρχὴν καὶ στοιχεῖον τὸ ἄπειρον. οὐ διορίζων ἀέρα, ἢ ὕδωρ, ἢ ἄλλο τι. καὶ τὰ μὲν μέρη μεταβάλλειν, τὸ δὲ πᾶν ἀμετάβλητον εἶναι. *Anaximandro Milesio Praxiades pater fuit. Hujus*



*est*

que Thalès ſon maître & ſon ami. Nous avons vû qu'il n'en adopta point les opinions, & qu'il ſoutint que tout venoit de l'infini. Ciceron nous apprend (*) qu'il croioit que *les Dieux recevoient l'être; qu'ils naiſſoient & mouroient de loin à loin; que c'étoient des Mondes innombrables.* Ciceron remarque enſuite qu'il eſt ridicule d'admettre un Dieu qui n'eſt point éternel; il a raiſon, & l'on ne ſauroit avancer une abſurdité plus ſenſible. Sans m'arrêter inutilement à la relever, je me contenterai de remarquer qu'Anaximandre n'emploioit par conſéquent aucune Intelligence divine dans la formation de l'U-

*eſt illud*, Principium & elementum immenſum hoc, & infinitum eſſe, non tamen definiens aëra, aut aquam, aut aliud quippiam; partes quidem ejus immutari, totum vero immutabile eſſe. DIOGEN. LAERT. de Vit. Philoſ. *Lib. II. Segm.* I.

(*) *Anaximandri autem opinio eſt, nativos eſſe Deos, longis intervallis orientes occidenteſque, eoſque innumerabiles eſſe Mundos; ſed nos Deum, niſi ſempiternum intelligere qui poſſumus?* CICER. de Nat. Deorum. *Lib. I. Cap. X.*

l'Univers, cela n'eſt conteſté de perſonne ; cependant il admettoit des Dieux. Et pourquoi ſon maître Thalès n'aura-t-il pû faire la même choſe, parler magnifiquement de la Divinité, & la rendre inutile au développement de l'Univers? La croiance du diſciple eſt plus qu'une forte préſomption pour celle du maître.

UN paſſage de Plutarque (*) fort petit, car il ne contient que ces mots, *Anaximandre croioit que les Aſtres ſont des Dieux céleſtes*, a ſervi fort heureuſement à Mr. l'Abbé d'Olivet pour expliquer ce que c'étoit que ces Mondes innombrables que Ciceron nous apprend être les Dieux d'Anaximandre. *Plutarque*, dit-il (†), *nous facilite l'intelligence de cette opinion, en nous apprenant que les Dieux d'Anaximandre, c'étoient les aſtres.* I. *Si ce Philoſophe n'at-*

(*) PLUTARQUE, des Opinions des Philoſophes, *Liv. I. Chap. VII.* de la Traduct. d'Amiot.

(†) D'OLIVET, Remarques ſur la Théolog. des Philoſ. Grecs. *pag.* 63.

*n'attribue pas l'innaſcibilité à ſes Dieux, c'eſt qu'il ne regardoit, & ne pouvoit regarder les aſtres que comme des ouvrages de la Nature.* 2. *S'il croit que ſes Dieux* naiſſent & meurent de loin à loin, *c'eſt que l'Aſtronomie encore imparfaite découvroit alors de nouveaux aſtres, non pas ſouvent, mais de loin à loin; & que peut-être auſſi en perdoit-elle de vûe quelques autres qui avoient été découverts anciennement.* 3. *S'il dit enfin* que ce ſont des Mondes, & des Mondes innombrables, *il parle comme la plûpart des autres Philoſophes, qui ont cru que tous les aſtres étoient autant de Mondes peuplés d'animaux.*

J'AUROIS bien voulu conſulter les Commentaires du Jéſuite Leſcalopier pour m'éclaircir ſi Mr. l'Abbé d'Olivet n'y auroit pas puiſé une partie des idées qu'il a eues ſur les Dieux d'Anaximandre; mais je n'ai pû me ſatisfaire. Ce qui m'avoit fait naître cette curioſité, c'eſt un reproche que les partiſans de ce Jéſuite ont fait au Savant Académicien. *Le morceau*, diſent-ils (*), *que*

(*) Journaliſtes de Trevoux, *dans les Mé-*

*que nous a donné Mr. l'Abbé d'Olivet ſur la Théologie des Philoſophes Grecs, eſt très curieux, & écrit avec autant de diſcernement que de clarté & de politeſſe; mais on doit cette juſtice au Pere Leſcalopier de dire que quand on ne feroit que coudre enſemble tout ce que ce Pere a dit des ſentimens des Anciens ſur la Divinité, on en feroit un volume conſidérable.* Les mêmes Auteurs avoient dit un peu plus haut, en parlant des Critiques de Mr. l'Abbé d'Olivet ſur les Commentaires de ce Pere, *On ſait aſſez qu'il n'y a guères d'Auteurs qu'on traite plus mal que ceux qu'on a le plus pillés.* On entend aſſez ce que ſignifie cette dernière phraſe, & Mr. l'Abbé d'Olivet y eſt accuſé de maltraiter les Auteurs, des lumières deſquels il ne dédaigne pas de ſe ſervir. Je n'aurois fait aucune attention à ce reproche, parce que je connois la mauvaiſe foi & l'impudence des Ecrivains de qui il vient; je ſuis même très éloigné d'y ajouter aucune croiance,

*Mémoires de Novembre* 1721. Article XCIII.

croiance, n'aiant pû avoir l'Ouvrage du Pere Lescalopier. Mais cependant une chose m'a empêché de le rejetter comme une calomnie manifeste, c'est que j'ai des preuves que je donnerai au Public toutes les fois & quantes que Mr. l'Abbé d'Olivet le souhaitera, que quoiqu'il ait puisé plusieurs excellentes choses dans les Ouvrages de Mr. Bayle, il l'a cependant injurié d'une manière choquante & impolie; & ce qu'il y a de pis, dans le tems même qu'il trouvoit ses idées assez bonnes pour s'en servir, les emploiant quelquefois toutes simples & telles qu'il les prenoit, & quelquefois les ornant & les parant par un stile Académique. Cela les déguise d'abord; mais en les rapprochant de l'Original, on les reconnoît aisément. Quant aux citations qui se trouvent dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, les trois quarts se retrouvent dans les Articles que Mr. Bayle a faits sur plusieurs Philosophes dans son Dictionnaire; chacun peut vérifier ce que je dis. En vérité quelque estime que j'aie pour Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne puis m'empêcher de remarquer en passant, que

que d'emprunter le bien d'un homme, de s'en servir, de le mettre à profit & de l'injurier, cela n'est guères Chrétien, *Aliquando bonus dormitat Homerus*, les plus grands hommes s'oublient quelquefois. Si Mr. l'Abbé d'Olivet étoit Janseniste, il me permettroit de lui dire que nous voions dans lui *l'exemple d'un Juste, à qui la Grace a manqué.*

## §. IV.

### SUR LE SYSTEME D'ANAXIMENE'S.

ANAXIMENE'S, fils d'Euristrate, étoit Milésien (*), ainsi que Thalès & Anaximandre. Il fut disci-

(*) Ἀναξιμένης Εὐρυστράτου Μιλήσιος, ἤκουσεν Ἀναξιμάνδρου· ἔνιοι δὲ καὶ Παρμενίδου φασὶν ἀκοῦσαι αὐτόν. οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. *Anaximenes, Eurystrati filius, Milesius, Anaximandri auditor fuit. Quidam & Parmenidem audivisse asserunt. Hic initium dixit aëra, & infinitum.* DIOGEN. LAERT. de Vit. Philosop. *Lib. II. Segm.* 3.

difciple de ce dernier, quelques-uns croient qu'il le fut auffi de Parmenide. Il difoit que l'air & l'infini étoient les principes de tous les êtres. Je parle actuellement comme Diogene Laërce, nous verrons bientôt fi ce qu'il dit n'a point été contredit. Je remarquerai auparavant que ces deux principes produifoient & abforboient tour à tour toutes les différentes fubftances. Ce fyftême, confidéré dans ce point de vûe, auroit beaucoup de reffemblance avec celui de Spinofa, mais on la trouve bien plus parfaite fi l'on cherche les fentimens d'Anaxagore dans plufieurs autres auteurs qui en ont parlé; car par la façon dont s'explique Diogene Laërce, il femble qu'Anaxagore crut indubitablement deux principes, *l'air* & *l'infinité de la Nature*; cependant Ariftote & tous ceux qui l'ont commenté, placent Anaximenès parmi les Philofophes qui n'ont admis qu'un feul & unique principe. Plutarque dit la même chofe; il blâme même formellement Anaximenès de n'avoir établi qu'un feul principe. *Il eft impoffible*,

*ble*, dit-il (*), *qu'il n'y ait qu'un ſeul principe de toutes choſes qui eſt la Matière, ains faut quand & quand ſuppoſer la cauſe efficiente: ne plus ni moins que ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'argent pour faire un vaſe, s'il n'y a enſemble la cauſe efficiente qui eſt l'ouvrier, autant en faut-il dire du cuivre, du bois, & de toute autre matière.* Ciceron dit comme une choſe certaine qu'Anaximenès avoit cru que (†) *l'air étoit infini, qu'il produiſoit tous les différens êtres, mais non pas dans une quantité infinie; que c'étoit de l'air que la terre, le feu, l'eau avoient été formés, & qu'ils avoient formé à leur tour tous les autres corps.*

Mr. l'Abbé d'Olivet n'a fait aucune mention de l'oppoſition où ſe trouve Diogene Laërce avec tous ces Auteurs: peut-être eſt-ce parce que le Jéſuite Leſca-

(*) PLUTARQUE, des Opinions des Philoſophes, *Liv.... Chap. III.* de la Traduct. d'Amiot.

(†) *Anaximenes, infinitum aëra, ſed ea quæ ex eo orirentur definita, gigni autem terram, aquam, ignem, tum ex his omnia.* CICER. Quæſt. Academ. IV. *Cap.* 37.

Lescalopier, ni Mr. Bayle n'en ont point parlé ; elle a pourtant été remarquée par Isaac Casaubon (*). Il n'y a guères moïen de justifier la méprise de Diogene Laërce, qu'en la rejettant sur les Copistes ; ceux qui entendent le Grec, verront d'abord combien il est aisé qu'il se soit glissé dans cette phrase une faute qui cause l'opposition qui se rencontre entre Diogene Laërce & ces autres Auteurs : οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. Enfin quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain qu'Anaximenès n'établit que l'air, qu'il disoit être infini, pour le seul & unique principe de toutes les choses ; il donnoit le nom de Dieu à cet air infini.

Ci-

(*) *Duo ergo videtur Anaximenes agnovisse principia, aërem, & infinitatem Naturæ, quam solam Anaximander esse dixit, e qua omnia gignerentur. Atqui ex Aristotelis Interpretibus in primum* τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως, *Intelligimus, Anaximenem inter eos fuisse qui unicum ponerent rerum omnium principium : quin Cicero quoque & Plutarchus idem scribunt.* ISAAC. CAUSAB. in Not. ad Diogen. Laert. *Lib. II. Segm.* 3. *Not.* 2.

CICERON s'explique à ce sujet d'une manière bien obscure; il est impossible de comprendre ce qu'il veut dire, sur-tout lorsque l'on compare cet endroit de son Livre sur la Nature des Dieux avec celui dont j'ai fait mention ci-dessus, qui est d'une grande clarté. *Anaximenès*, dit-il, *prétend que l'air est Dieu, qu'il est produit, qu'il est immense & infini, qu'il est toujours en mouvement.* Comment est-ce qu'Anaximenès auroit pû dire tant de choses qui se détruisent visiblement les unes & les autres? Si l'air est infini, s'il est la cause de tous les êtres, la source d'où ils découlent, par qui a-t-il pû être engendré? S'il l'a été par un autre principe, il n'est donc plus le premier, l'éternel, le nécessaire. S'il ne l'a point été, il n'est donc point produit, il est éternel. D'ailleurs, une chose immense & infinie ne sauroit être produite, parce que le principe qui doit la produire, ou est fini, ou infini; s'il est fini, il est impossible qu'elle infinie, émane d'une cause finie. C'est bien-là le lieu d'appliquer l'axiome *Nemo dat quod non habet*; & si le principe est infini,

infini, il ne peut produire un ſecond infini. Il eſt abſurde & inſenſé de ſuppoſer le contraire, la multiplicité de deux infinis matériels étant de toutes les ſuppoſitions la plus contraire au bon ſens.

TOUTES les explications par lesquelles Mr. l'Abbé d'Olivet prétend terminer l'oppoſition où Ciceron ſe trouve avec lui-même, & éclaircir l'obſcurité qui regne dans tout ce paſſage du Liv. de la Nature des Dieux, ne ſont que des imaginations & des conjectures ſans fondement, étalées à pure perte. Voions d'abord ce qu'il dit pour juſtifier Ciceron; & pour n'oublier aucune de ſes raiſons, rapportons-les ſans les abréger (*)? *Comment Anaximenès a-t-il pû dire que l'air étant Dieu, ne laiſſe pas d'être produit? A peu près dans le même ſens qu'Anaximandre le diſoit des aſtres; & parce qu'il vouloit que l'aïr fût la première émanation de la ſubſtance éternelle. Je m'explique.*

Tous

(*) D'OLIVET, Remarques ſur la Théologie des Philoſop. Grecs, &c. *pag.* 68.

*Tous les Anciens croioient l'éternité de la Matière. Mais la plûpart ne la considéroient avant la formation du Monde, que comme une masse informe & sans ordre*, rudis indigestaque moles. *C'est ce qu'ils appelloient* Chaos. *Les uns lui croioient un mouvement naturel & spontané, par lequel, à force de se mouvoir, elle attrapa enfin un arrangement, qui peu à peu dèvint ce que nous voions. D'autres, ne lui croiant point cette faculté motrice, lui associoient une Intelligence, qui lui imprima du mouvement, & la mit en ordre. Voilà, si je ne me trompe, les deux principales sources, d'où la Physique des Anciens découloit, sans qu'il soit nécessaire ici de remarquer en combien de ruisseaux elles furent partagées.*

*Anaximene donc, raisonnant sur le second état de la Matière, quand elle passa du chaos à une forme réglée, crut que d'abord elle devint air; que par consequent l'air, qui comprenoit alors tout ce qu'il y avoit de Matière, étoit infini; & que l'air modifié produisit la terre, l'eau, & le feu, d'où se formerent tous les êtres particuliers. Telle fut, si j'ose ainsi*

*ainsi dire, la généalogie de son hypothèse. Par où l'on voit comment il a pû dire que l'air étoit produit, & cependant le croire infini, & l'appeller Dieu, préférablement aux trois autres Elemens, qu'il croioit limités & finis, l'air étant la résolution totale, & immédiate de la substance improduite, au lieu que les trois autres Elemens n'étoient que des modifications de l'air. Je fonde cette explication sur un passage des Questions Académiques.*

Je conviens d'abord avec Mr. l'Abbé d'Olivet que tous les Anciens ont cru l'éternité de la Matière, que les uns pensoient qu'elle avoit un mouvement naturel & spontané, par lequel, à force de se mouvoir, elle étoit parvenue peu à peu dans l'état où nous la voions, & que les autres, ne croiant point qu'elle eût dans elle-même cette force motrice, lui associoient une Intelligence qui lui avoit imprimé le mouvement & l'avoit mise dans l'ordre où elle est. Mais je nie, & nie avec raison qu'Anaximenès pensât que l'air avoit été produit par une autre matière, ni qu'il crût rien qui eût aucun

cun rapport avec la masse informe & indigeste, qui lors du développement du Chaos forma les quatre Elemens. Dans quel Livre, dans quel Auteur ancien ou moderne, Mr. l'Abbé d'Olivet a-t-il rien lû d'approchant ? Il lui plait de faire gratuitement & sans la moindre preuve une pareille supposition. Tous les Auteurs disent en termes exprès qu'il n'admit d'autre premier principe que l'air, qu'il supposoit infini & la cause de tous les êtres. Or, s'il avoit cru que cet air avoit été fait d'une matière antérieure, ç'auroit été cette matière qui eût dû être considerée comme le véritable & premier principe. Le bon sens fait voir qu'Anaximenès regardoit l'air comme Epicure & Démocrite les atômes; c'est-à-dire, comme des particules extrêmement déliées & fluides, qui, s'étant accrochées ensemble, avoient formé toutes les autres choses, mais qui ne devoient leur origine qu'à elles-mêmes, qui avoient été de tout tems. Toutes les explications de Mr. l'Abbé d'Olivet deviennent donc inutiles, & il est toujours impossible de comprendre comment Anaximenès a

pû dire que l'air étoit le premier principe de tous les êtres, qu'il étoit Dieu & cependant produit.

Le passage des Questions Académiques, par lequel Mr. l'Abbé d'Olivet prétend éclaircir celui du Liv. de la Nature des Dieux, ne fait au contraire que le rendre plus inintelligible; car Ciceron, parlant fort clairement dans le premier, dit simplement qu'*Anaximenès disciple d'Anaximandre établit l'air pour le principe de tous les êtres, & que c'étoit lui qui avoit formé l'eau, la terre, & le feu.* Il n'est non plus question dans tout cela de *l'air qui se forma d'une première Matière lors du développement du Chaos*, & de toutes les autres suppositions gratuites de Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'à Rome de canoniser St. Paris, & à Amsterdam de reconnoître le Pape. Comment donc veut-on s'en servir pour prouver que Ciceron ne s'est point trompé, ou que les Copistes n'ont point tronqué ces Ouvrages lorsqu'ils lui ont fait dire qu'*Anaximenès a établi pour principes de tous les êtres un principe qui avoit été produit, & que ce principe étoit Dieu?* Mr. Bayle a par-

parfaitement compris que ce paſſage étoit inſoutenable, & il l'a réfuté par un autre de St. Auguſtin qui éclaircit parfaitement le ſyſtême d'Anaximenès.
„ Il y a eu, dit-il (*), de grands Phi-
„ loſophes qui ont ſuppoſé la généra-
„ tion des Dieux, & qui leur ont
„ donné pour cauſe un Etre qui n'é-
„ toit point Dieu. *Anaximenes omnes*
„ *rerum cauſas infinito aëri dedit, nec*
„ *Deos negavit aut tacuit: non tamen ab*
„ *ipſis aërem factum, ſed ipſos ex aëre*
„ *ortos credidit.* Par ces paroles de
„ St. Auguſtin on peut mieux enten-
„ dre le dogme d'Anaximenès, que
„ par celles-ci de Ciceron. *Anaxime-*
„ *nes aëra Deum ſtatuit, eumque gigni,*
„ *eſſeque immenſum & infinitum, & ſemper*
„ *in motu.* Il n'y a nulle apparence
„ que Ciceron ait bien rapporté le ſenti-
„ ment de ce Philoſophe; car puiſqu'A-
„ naximenès donnoit à l'air la nature de
„ principe de toutes choſes, l'immen-
„ ſité & l'infinité, il faut croire qu'il
„ le

(*) BAYLE, Dictionnaire Hiſtor. & Critiq. Art. *Jupiter.* Remarq. 9.

„ le ſuppoſoit éternel & improduit, & „ que s'il l'appelloit Dieu ſous cette „ notion, il ne croioit point la généra- „ ration de Dieu à cet égard-là. Lors „ donc qu'il diſoit que l'air infini „ avoit été la cauſe de tous les êtres, „ & que les Dieux-mêmes en avoient „ été produits, il ne lui attribuoit „ point le nom & la nature de Dieu, „ au même ſens qu'il l'attribuoit aux „ Dieux qui devoient à l'air leur ori- „ gine & leur exiſtence. Voici „ peut-être ſa penſée. Il vouloit bien, „ pour éviter toute diſpute de mots, „ appeller Dieu l'air immenſe & infi- „ ni, qu'il regardoit comme le prin- „ cipe de toutes choſes ; mais il ne „ prétendoit pas que Saturne, Rhea, „ Jupiter, Junon, Neptune, Miner- „ ve, & les autres Dieux que l'on „ adoroit dans le Paganiſme, fuſſent „ cet air-là, ou l'euſſent produit. Il „ prétendoit au contraire que cet air „ étoit leur principe, non moins que „ celui des autres êtres qui compoſent „ l'Univers. Il donnoit à ce principe „ un mouvement perpétuel, & de là „ l'on peut conclure qu'il le prenoit

„ pour

„ pour une cause immanente, qui pro-
„ duisoit en elle-même une infinité
„ d'effets sans fin & sans cesse, & il
„ comptoit entre ces effets, non seule-
„ ment les astres & les météores, les
„ plantes, les pierres & les metaux;
„ mais aussi les Dieux & les hommes.
„ Un tel dogme étoit au fond le Spi-
„ nosisme; car suivant cela, le Dieu,
„ ou l'Etre éternel & nécessaire d'A-
„ naximenès, étoit la substance unique
„ dont le ciel & la terre, les animaux,
„ &c. n'étoient que des modifica-
„ tions ".

Qui croiroit que la façon savante & ingénieuse dont Mr. Bayle, appuié de l'autorité de St. Augustin, développe le systême d'Anaximenès, eût ému la bile de Mr. l'Abbé d'Olivet? Cependant rien n'est plus véritable, & comme il suit la maxime qu'il a établie, qu'un Commentateur doit être toujours prêt à *rompre une Lance* en faveur de son Original, il prend le sien pour second dans le combat. *J'oppose*, dit-il (*), *l'au-*

(*) D'Olivet, Remarques sur la Théologie des Philosop. Grecs, &c. *pag.* 67.

*l'autorité de Ciceron à celle d'un Savant, contre qui je dois ici me ſentir un zèle de Traducteur. Car il ôſe avancer qu'il* n'y a nulle apparence que Ciceron ait bien rapporté le ſentiment *d'Anaximenès; & cela ſur des paroles de St. Auguſtin, tirées de la Cité de Dieu.*

*Je lui réponds, ſans examiner le fond de ſa penſée, qu'en pareille matière l'autorité de St. Auguſtin peut-être n'eſt pas ſuffiſante pour accuſer Ciceron de s'être trompé.*

Il n'eſt pas étonnant que Mr. l'Abbé d'Olivet trouve étrange que dans un cas où il s'agit de décider de la Théologie des Grecs, on oppoſe St. Auguſtin à Ciceron, puiſqu'il a d'abord établi qu'on ne devoit examiner l'opinion des anciens Philoſophes que par ce qu'en rapportoit Ciceron. Comme je crois avoir prouvé que les Peres de l'Egliſe qui ont écrit contre ces mêmes Philoſophes, doivent être ſoigneuſement conſultés, je me contenterai de joindre ici à l'autorité de St. Auguſtin celle de Lactance, dont Mr. Bayle n'a fait aucun uſage, ſoit par oubli, ſoit qu'il crût n'en avoir

pas

pas besoin. *Cléanthes*, dit-il (*), *& Aximenès ont écrit que l'air étoit le Dieu suprême; leur opinion ressemble parfaitement à celle de Virgile lorsqu'il parle en ces termes : L'air, le pere puissant de tous les êtres, descend en pluïe féconde dans le sein de la terre son épouse, & se mêlant dans tous les corps, les nourrit & les vivifie.* Voilà qui s'accorde parfaitement avec ce que suppose Mr. Bayle. Anaximenès appelloit l'air le Dieu suprême, l'Etre souverain, l'Auteur de toutes les différentes substances : *Æthera dicebat esse summum Deum.* Ainsi lorsqu'il disoit, comme le remarque le savant Critique, que

(*) *Cleanthes & Anaximenes æthera dicunt esse summum Deum. Opinioni Poeta noster adsensit :*

*Tum pater omnipotens fecundis imbribus æther.*
*Conjugis in græmium lætæ descendit; & omnes*
*Magnus alit magno permistus corpore fetus.*

LACTANT. FIRMIAN. *Lib. I.* de falsa Religione, *Cap. VI. pag.* 19. *Edit. Lipsiæ.* 1698.

que l'air infini avoit été la cause de tous les êtres, & que les Dieux mêmes en avoient été produits, il entendoit les Dieux subalternes, comme Jupiter, Junon, & les autres Divinités du Paganisme, & non point l'Etre nécessaire, le principe éternel, l'air enfin, auquel il donnoit le nom de Dieu suprême, *summus Deus.*

COMPARONS actuellement le passage de St. Augustin avec celui de Lactance, & nous verrons d'un coup d'œil le rapport qu'ils ont l'un avec l'autre. *Anaximenès établissoit un air infini, qu'il vouloit être la cause de tous les êtres : il ne nioit pas qu'il y eût des Dieux, mais il les croioit engendrés de l'air* ; c'est-à-dire, selon Lactance, du *Dieu suprême.* Je ne vois rien d'aussi clair que ce que dit St. Augustin, rien de plus obscur, de plus inintelligible & de plus absurde que le passage de Ciceron ; & cependant Mr. l'Abbé d'Olivet, croiant devoir se sentir un zèle de Traducteur, répond à Mr. Bayle, sans examiner sa pensée, qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin n'est pas suffisante pour accuser Ciceron de s'être

s'être trompé. Il faut en vérité que le zèle de Traducteur soit bien violent; car il s'étend même jusqu'à ne pas vouloir examiner si les Copistes de son Original ne se sont pas équivoqués. Peut-être Ciceron ne s'est point trompé; mais on lui a prêté quelque expression, on a sauté quelques mots qui rendent ce qu'il dit ridicule. Hé! Pourquoi cela n'a-t-il pû arriver, puisque quatre ou cinq lignes avant ce passage, il s'y trouve des erreurs grossières des Copistes? J'ai déjà remarqué que Mr. le Président Bouhier s'en est plaint, ainsi que les autres Interprêtes: mais voici quelque chose de plus, c'est que ce même Magistrat, qui fait tant d'honneur à sa Patrie & aux Belles-Lettres, a encore prouvé démonstrativement que ce qui suivoit immédiatement après le passage que Mr. Bayle a voulu rétablir par un autre de St. Augustin, étoit tronqué & falsifié. *Tout le passage*, dit l'illustre Magistrat, *en l'état qu'il est, n'est pas intelligible.* Ensuite il le rétablit dans l'état où il doit être; & par l'autorité

de qui? Par celle de St. Auguſtin (*). *Ce ſavant Pere*, dit-il, *non ſeulement a rapporté le Texte de Ciceron tel qu'il doit être; mais il a pris la peine d'expliquer une matière très obſcure, & que ſans lui il n'eût pas été aiſé d'entendre. On peut voir ſon Commentaire. Il eſt ſurprenant que ni le Pere Leſcalopier qui l'a cité le premier, ni Mr. Davies, n'en aient pas fait uſage pour rétablir ce paſſage de Ciceron dans ſon ancienne pureté.*

D'ou vient eſt-ce que Mr. l'Abbé d'Olivet ne ſe ſent point un zèle de Traducteur contre Mr. le Préſident Bouhier? Pourquoi ne lui repond-t-il pas qu'en pareille matière l'autorité de St. Auguſtin n'eſt pas ſuffiſante pour accuſer Ciceron de s'être trompé? Peut-être eſt-ce à cauſe des remarques excellentes que ce grand homme a bien voulu faire imprimer dans la Traduction, que lui Mr. l'Abbé d'Olivet a donnée

(*) *Note* 1. *ſur le XI. Chap. du* 1. *Liv.* des Entretiens ſur la Nature des Dieux, *Tom. I. pag.* 358.

née au Public, des trois Livres de la Nature de Dieux. Si c'eſt-là le motif de ſon ſilence, je l'approuve, & jamais on n'a été mieux récompenſé d'avoir ſupprimé une mauvaiſe Critique. Les ſavantes Notes de l'illuſtre Préſident ne laiſſent pas que de donner un nouveau luſtre à l'Ouvrage qu'elles accompagnent. Au reſte, par l'éloge que je donne aux Remarques, je ne prétends point diminuer en rien le prix de la Traduction; & *je déclare ici une fois pour toutes que je fais une grande différence entre Mr. l'Abbé d'Olivet le plus éloquent & le plus fidèle des Traducteurs, & Mr. l'Abbé d'Olivet Critique injurieux de Mr. Bayle, dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.*



§. V.

## §. V.

## SUR LE SYSTEME D'ANAXAGORAS.

JE ne m'arrêterai pas long-tems ſur le ſyſtême d'Anaxagoras ; j'en ai déjà parlé aſſez dans les Sections de Thalès & d'Anaximenès, où j'ai ſouvent eu lieu de remarquer qu'il eſt le premier qui ait reconnu combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la Matière ſe fût donnée à elle-même le mouvement, & ſe fût miſe ſans le ſecours d'une Intelligence, dans l'ordre où nous la voions aujourd'hui. L'Ouvrage qu'il avoit compoſé ſur la formation de l'Univers, commençoit par ces mots (*) : *Toutes choſes étoient confondues*

(*) Καὶ πρῶτος τῇ ὕλῃ νοῦν ἐπέστησεν, ἀρξάμενος οὕτω τοῦ συγγράμματος, ὅ ἐστιν ἡδέως καὶ μεγαλοφρόνως ἡρμηνευμένον. Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε. παρ' ὃ καὶ νοῦς ἐπεκλήθη. καὶ φησι περὶ αὐτοῦ Τίμων ἐν τοῖς Σίλλοις οὕτῳ. *Primus hic Materiæ, quam* Hyle *appellant, mentem adjecit, in principio operis*

*dues les unes avec les autres ; un Esprit fit cesser leur confusion.* C'est Diogene Laërce qui nous a conservé les propres paroles d'Anaxagoras. Aristote, Ciceron, Plutarque nous apprenent également que ce Philosophe, s'élevant de beaucoup au-dessus de ceux qui l'avoient précédé, fit intervenir un Esprit lors du développement du Chaos. Il est inutile de repeter ici que jamais aucun Philosophe ancien n'a connu la création de la Matière ; ainsi l'Intelligence d'Anaxagoras mit simplement en ordre celle qui avoit été coéternelle avec elle.

Mr. l'Abbé d'Olivet semble croire que puisqu'Anaxagoras a admis un Esprit dans la formation de l'Univers, il a connu la *spiritualité*, & n'a point admis un Dieu corporel, ainsi qu'ont fait presque tous les autres Philosophes. Plu-

*ris sui suavi ac magnifica oratione sic scribens : Omnia simul erant, deinde accessit mens, eaque composuit, quamobrem & mens sive animus dicitur. Simon hoc ipsum de Anaxagora fatetur, in Sillis.* DIOGEN. LAERT. *Lib. II. Segm.* 60.

Plusieurs endroits de l'Ouvrage (*) de Mr. l'Abbé d'Olivet marquent qu'il est persuadé que la spiritualité a été connue de certains Anciens, telle qu'elle l'est aujourd'hui par nos Métaphysiciens, en quoi il se trompe étrangement; car par le mot d'*Esprit*, les Philosophes & les Romains ont également entendu une Matière subtile, ignée, extrêmement déliée, qui étoit intelligente à la vérité, mais qui avoit une étendue réelle & des parties différentes. Ainsi, lorsque Mr. l'Abbé d'Olivet dit, en parlant d'Anaxagoras (†), *déjà les notions se débrouillent. . . . on a l'idée de la spiritualité, on reconnoît un Esprit infini, dont la puis-*

(*) D'autres comprirent que l'Intelligence ne pouvoit être matérielle & qu'il falloit absolument la distinguer de tout ce qui étoit corps. . . . Sentiment. . . . . . qui renferme l'idée de la spiritualité. . . . . Ciceron convient ailleurs qu'on peut se former l'idée d'un être purement spirituel, mais qu'on ne sauroit même se représenter Dieu autrement. *Théologie des Philosoph. Grecs. pag.* 133.

(†) Là même, *pag.* 72.

*puissance agit sur le corps*, *dont la sagesse leur donne un ordre convenable*, il se trompe considérablement. Il ne donne pas dans une moindre erreur lorsqu'il assûre que le Timée de Platon, où les sentimens de Pythagore sont expliqués, contient l'idée d'une substance *toute spirituelle*. Platon, ainsi que Pythagore, n'ont jamais eu aucune notion d'une substance *toute spirituelle*; ils ont admis une Intelligence éternelle (infinie si l'on veut), cependant composée d'une Matière subtile.

PUISQUE Mr. l'Abbé d'Olivet avoit entrepris d'éclaircir la Théologie des Philosophes Grecs par rapport aux idées qu'ils ont eues de la Divinité, il eût bien dû prouver ce qu'il avançoit avec tant de confiance. Ignoroit-il que son sentiment est rejetté par tous ceux qui connoissent les opinions des Anciens? & comment veut-il que l'on croie sur sa simple autorité que les Philosophes Grecs avoient une idée d'une substance *toute spirituelle*, lorsqu'il est plus clair que le jour que tous les premiers Peres de l'Eglise ont fait Dieu corporel, que leur doctrine a été per-

perpétuée chez les Grecs jusques dans ces derniers siécles, & qu'elle n'a été quittée par les Romains que vers le tems de St. Augustin; encore ce Saint a-t-il dit bien souvent à ce sujet des choses très confuses, & qui se détruisent les unes & les autres?

Je ferai ici autant qu'il me sera possible, ce qu'auroit dû faire Mr. l'Abbé d'Olivet; j'examinerai quelle est cette spiritualité qu'il dit avoir été connue des Anciens, & je prouverai, à ce que j'espere, démonstrativement. 1. Que jamais les Philosophes Grecs n'ont eu l'idée de ce que nous appellons aujourd'hui une substance *toute spirituelle*. 2. Que tous les Peres de l'Eglise jusqu'au Concile de Nicée, & même plusieurs années après, ont eu des notions très éloignées de celles que nous avons aujourd'hui de la spiritualité. 3. Que l'opinion qui donne à Dieu une étendue, n'a été totalement condamnée que par les Cartésiens, & qu'elle est encore aujourd'hui suivie dans l'Eglise Grecque, où elle passe pour la doctrine constante des premiers Peres de cette Eglise.

§. VI.

## §. VI.

### PAR LE MOT D'ESPRIT, TOUS LES PHILOSOPHES ENTENDOIENT ÉGALEMENT UNE MATIÉRE SUBTILE. EXPLICATION DU SYSTEME DE PLATON. SIGNIFICATION DU MOT ΑΣΩΜΑΤΟΝ.

POUR juger sainement dans quel sens on doit prendre le terme d'*Esprit* dans les Ouvrages des Anciens, & pour décider de sa véritable signification, il faut d'abord faire attention dans quelle occasion ils s'en sont servis, & à quel usage ils l'ont emploié. Ils en usoient si peu pour exprimer l'idée que nous avons d'un Etre purement *intellectuel*, que ceux qui n'ont reconnu aucune Divinité, ou du moins qui n'en admettoient que pour tromper le peuple & n'avoir rien à craindre des Magistrats, s'en servoient très souvent. Le mot d'*Esprit* se trouve très souvent

dans Lucrece (*) pour celui d'*Ame*. Celui d'*Intelligence* est emploié au même usage : Virgile (†) s'en sert pour signifier l'ame du Monde, ou la Matière subtile & intelligente, qui, répandue dans toutes ses parties, le gouverne & le vivifie ; ce systême étoit en partie celui des anciens Pythagoriciens. Les Stoïciens, qui n'étoient proprement que des Cyniques réformés, l'avoient perfectionné ; ils donnoient le nom de Dieu à cette ame, ils la

(*) *Pascit amore avidos inhians in te Dea visus ;*
*Eque tuo pendet resupini spiritus ore.* Lucret. *Lib. I. vers.* 38.
*Nunc animum atque animum dico conjuncta teneri*
*Inter se, atque unam naturam conficere ex se.* Id. *Lib.* III. *vers.* 137.
*Præterea gigni pariter cum corpore, & una*
*Crescere sentimus, pariter senescere mentem.* Id. *Lib. III. vers.* 445.

(†) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
*Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.* Virg. Æneid. *Lib. VI. pag.* 725.

la regardoient comme intelligente, l'appelloient *Esprit intellectuel.* Cependant avoient-ils une idée d'une *substance toute spirituelle?* Pas davantage que Spinosa, ou du moins guères plus. Mr. l'Abbé d'Olivet permettra que j'autorise ici ce que je dis du sentiment d'un savant Jésuite, qu'on peut regarder justement comme un des plus habiles hommes de l'Europe, & qui a le mieux connu la Philosophie des Anciens. *Ils croioient avoir beaucoup fait* (*), dit-il en parlant d'eux, *d'avoir choisi le corps le plus subtil (le feu) pour en composer l'Intelligence ou l'Esprit du Monde, comme on le peut voir dans Plutarque: il faut entendre leur langage; car dans le nôtre ce qui est Esprit n'est pas corps, & dans le leur au contraire on prouvoit qu'une chose étoit corps, parce qu'elle étoit Esprit. . . . Je suis obligé de faire cette observation, sans laquelle ceux qui liroient avec des yeux mo-*

(*) Plan Théologique du Pythagorisme, &c. *par le Pere* MOURGUES, &c. *Tom. I. pag.* 27.

*modernes cette définition du Dieu des Stoïciens dans Plutarque : Dieu est un Esprit intellectuel & igné, qui, n'aïant point de forme, peut se changer en telle chose qu'il veut, & ressembler à tous les Etres, croiroient que ces termes d'*Esprit intellectuel *déterminent la signification du terme suivant à un feu purement métaphorique.*

Ceux qui voudroient ne pas s'en tenir à l'opinion d'un Savant moderne, ne refuseront peut-être pas de se soumettre à l'autorité d'un ancien Auteur, qui devoit bien connoître le sentiment des Philosophes, puisqu'il a fait un excellent Traité de leur opinion, qui, quoiqu' extrêmement précis, ne laisse pas d'être fort clair. C'est Plutarque dont je veux parler. Il dit en termes exprès que l'*Esprit* (*) n'est qu'une *Matière subtile*, & il parle comme disant une chose connue & avoüée de tous les Philosophes. *Notre ame*, dit-il, *qui*

(*) Plutarque, des Opinions des Philosophes. *Liv. I. Chap.* 3. *de la Traduction* d'Amiot.

*qui est air, nous tient en vie; aussi l'Esprit & l'air contient en être tout ce Monde; car Esprit & l'air sont deux noms qui signifient la même chose.* Je ne pense pas qu'on puisse rien demander de plus fort & de plus clair en même tems. Dira-t-on que Plutarque ne connoissoit point la valeur des termes Grecs, & que les Modernes qui vivent aujourd'hui, en ont une plus grande connoissance que lui? On peut bien avancer une pareille absurdité; mais trouvera-t-elle quelque croiance, je ne dis pas auprès des Savans, mais même auprès des gens qui n'ont qu'une legère teinture des Belles-Lettres & de la Philosophie?

PLATON a été de tous les Philosophes anciens celui qui paroît le plus avoir eu l'idée de la *véritable spiritualité:* lorsqu'on examine avec un peu d'attention la suite & l'enchaînement de son opinion, on voit clairement que par le terme d'*Esprit* il n'entendoit qu'une matière *ignée*, *subtile* & *intelligente*. Sans cela, comment eût-il pû dire (*) que Dieu

(*) Voy. la Philosophie du Bon-Sens, Réflexion III. §. VIII.

Dieu avoit pouſſé hors de ſon ſein une *matière dont il avoit formé l'Univers ?* Eſt-ce que dans le ſein d'un eſprit on peut placer de la matière ? Y a-t-il de l'étendue dans une ſubſtance *toute ſpirituelle ?* Platon avoit emprunté cette idée de Timée de Locre (*), qui dit que

(*) Δηλεόμενος ὦν ἄριςον γένναμα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γεννατὸν, οὔ ποκα φθαρησόμενον ὑπ' ἄλλω αἰτίω, ἔξω τῶ αὐτὸν συντεταγμένω θεῶ, εἴ ποκα δήλετο αὐτὸν διαλύεν. ἀλλ' οὐ γὰρ τἀγαθῶ ἐςιν ὁρμᾶν ἐπὶ φθορὰν γεννάματος καλλίςω. διαμένει ἄρα, τοιόσδε ὢν, ἄφθαρτος καὶ ἀνώλεθρος καὶ μακάριος. κράτιςος δ' ἐςὶ γεννατῶν ἐπεὶ ὑπὸ τῶ κρατίςω αἰτίω ἐγένετο, ἀφορῶντος ὀυκ εἰς χειρόκματα παρα δείγματα, ἀλλ' ἐς τὰν ἰδέαν καὶ ἐς τὰν νοατὰν οὐσίαν. *Quum igitur Deus vellet pulcherrimum fœtum producere, hunc effecit Deum genitum, nunquam corrumpendum ab alia cauſa, præterquam a Deo qui ipſum compoſuit, ſi quando voluerit ipſum diſſolvere. At non eſt boni genitoris, ad ſui fœtus, & pulcherrimi quidem illius, perniciem impelli. Permanet igitur Mundus conſtanter talis qualis eſt creatus a Deo, ab omni corruptione liber & interitu, beatus, optimus rerum omnium genitarum: quandoquidem ab optima cauſa extitit, proponente ſibi non exemplaria quædam manuum opificio edita, ſed illam ideam intelligibilemque*

que *Dieu*, *voulant tirer hors de ſon ſein un fils très beau*, *produiſit le Monde qui ſera éternel*, *parce qu'il n'eſt pas d'un bon pere de donner la mort à ſon enfant*. Il eſt bon de remarquer ici que Platon, ainſi que Timée de Locre ſon guide & ſon modèle, aiant également admis la coéternité de la Matière (*) avec Dieu, il falloit que de tout tems la Matière eût ſubſiſté dans la ſubſtance *ſpirituelle* & y *eût été enveloppée*. N'eſt-ce pas là donner l'idée d'une Matière ſubtile, d'un principe délié, qui conſerve dans lui le germe matériel de l'Univers?

On doit conclure de certains endroits du Livre de Timée de Locre que la Matière (†) avoit une force motrice par

*que eſſentiam*. TIMÆI LOCRI de Anima Mundi. *pag*. 546. in Opuſcul. Græc. &c.

(*) Ἄμορφον δὲ καθ' αὑτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομέναν δὲ πᾶσαν μορφάν. τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω φύσιος. *Hanc vero Materiam aiebat eſſe ſempiternam*, *nec vero mobilem*: *&* *ab omni forma &* *figura per ſe immunem &* *liberam*, *quaſlibet tamen formas recipientem*. Id. *ibid*. *pag*. 544.

(†) Πρὶν ὦν ὠρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἤστην ἰδέα τε

 καὶ

par son essence, qu'elle se mouvoit & prenoit différentes formes avant que Dieu lui eût donné celle qu'elle a. Ce furent ces formes vagues & indéterminées qui firent naître à Dieu l'*idée* de lui en donner une belle & déterminée. Voilà quelle a été cette *idée*, à laquelle Platon dans les suites a donné le nom de *Verbe*, d'*Entendement*, ou de *Raison*. Dans ses discours confus & obscurs

καὶ ὕλα, καὶ ὁ θεὸς δαμιουργὸς τῶ βελτίονος. ἐπεὶ δὲ τὸ πρεσβύτερον κάῤῥιον ἐςὶ τῶ νεωτέρω, καὶ τὸ τεταγμένον πρὸ τῶ ἀτάκτω, ἀγαθὸς ὢν ὁ θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν δεχομέναν τὰν ἰδέαν καὶ ἀλλοιουμέναν, παντοίως μὲν, ἀτάκτως δὲ, ἐδεῖτ ἐς τάξιν αὐτὰν ἄγεν, καὶ ἐξ ἀορίστων μεταβολᾶν, ἐς ὡρισμέναν καταστᾶσαι· ἵν' ὁμόλογοι ταὶ διακρίσεις τῶν σωμάτων γίγνοιντο, καὶ μὴ κατ' αὐτόματον τροπὰς δέχοιτο. *Antequam igitur Cœlum extaret, ratione erant Forma & Materia, & quidem Deus ille erat melioris opifex. Quandoquidem igitur antiquius juniore præstantius est, & id quod ordinatum est inordinato, Deus quum nimirum bonus sit, & videret Materiam recipere formam, & alterari varie quidem, sed tamen inordinate: vidit quoque opus esse ut eam ipse in ordinem reduceret, & ex indefinitis mutationibus ad certam definitamque constitueret.* Id. *ibid. pag.* 543.

curs il en fit un second Dieu qui étoit émané du premier, il déïfia aussi le Monde. Ainsi au *Dieu suprême*, c'est-à-dire *à la Matière ignée & intelligente*, qui de tout tems avoit conservé dans son sein le germe matériel de l'Univers, il associa deux Divinités subalternes qui avoient été réellement produites; mais qui cependant étoient de la même nature que le Dieu suprême, l'une étant une émanation de son intelligence, & l'autre étant sortie & aiant été poussée hors de son sein.

Les premiers Chrétiens, voulant emploïer tout ce qui pouvoit leur servir pour détruire le Paganisme, crurent pouvoir retirer un grand avantage du systême de Platon; ils s'efforcerent de trouver la Trinité dans les trois Dieux de ce Philosophe, ils donnerent la torture à tous ses Ecrits pour les ajuster aux saintes vérités de notre Religion. C'est-là en partie la cause des contradictions manifestes qu'on trouve dans les Ouvrages des premiers Peres Platoniciens, les uns interprétant un passage du Timée, ou de quelque autre Ouvrage de Platon

 d'une

d'une manière; les autres au contraire l'expliquant tout différemment. Un zèle aussi aveugle produisit des maux infinis, & Tertullien (*) se plaint que tous les héretiques puisoient leurs erreurs dans les Livres de Platon. Il avoit bien raison, & ce Philosophe a autant nui au véritable Christianisme dans les premiers siécles, qu'Aristote dans ces derniers, le précepteur d'Alexandre aiant eu pendant plus de trois cens ans *voix ponderative* (†) dans tous les Conciles.

Je remarquerai ici en passant, une chose assez singulière, à laquelle sans doute Mr. l'Abbé d'Olivet ne s'attendoit point lorsqu'il publia pour la première fois ses remarques sur la Théologie

(*) *Doleo bona fide Platonem omnium Hæreticorum condimentorium factum.* TERTUL. de Anima, *Cap.* 23.

(†) *In che haveva una gran parte Aristotele coll'haver distincto essattamente tutti generi di cause, a cui se egli non se fosse adoperato, noi mancaremo di molti articoli di fede.* FRA-PAOLO, del Concilio Tridentino. *Hist. Lib. II. pag.* 234.

gie des Grecs. Il nous apprend qu'étant effraïé des difficultés qu'il y avoit à débrouiller le systême confus de Platon, il pria Mr. l'Abbé Fraguier (*) de vouloir bien se charger de ce soin, qui se rendit à sa prière & lui communiqua un précis des opinions de Platon. Malheureusement Mr. l'Abbé d'Olivet l'aiant fait imprimer dans son Ouvrage, apparemment sans le montrer à son ami le Pere Hardoüin, ce Jésuite en fit une critique qui a été imprimée dans ses Oeuvres diverses, dans laquelle il prétend prouver que Platon a été un Athée, que tout ce qu'il a dit pourroit l'être par un Spinosiste, & que Mr. l'Abbé Fraguier n'a rien compris au véritable sentiment de ce Philosophe Grec. Voilà un conflict de jurisdiction, que Mr. l'Abbé d'Olivet terminera quand il le jugera à propos. Quant à moi, qui connois quels sont les gens que le Pere Hardoüin veut convaincre d'être Athées, je regarde ce qu'il a écrit

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, &c. *pag.* 108.

écrit contre Platon comme une marque certaine que ce Philosophe a eu des idées plus sages & moins imparfaites sur la Divinité, que tous les autres Savans qui l'ont précédé.

Je trouve dans Tertullien un nombre de preuves convainquantes que Platon n'a jamais connu la *véritable spiritualité :* cet ancien Théologien nous apprend comment il faut interprêter le mot d'*Esprit* dans les Ouvrages de ce Philosophe ; je ferai ici quelques remarques qui mettront hors de doute la question dont il s'agit.

Tertullien, de même que les autres Peres de l'Eglise de son tems, appelloit Dieu un *Esprit immatériel*, *intellectuel*, & cependant ils le faisoient *corporel*, ainsi que nous le verrons bientôt. Ils devoient donc connoître dans quelle signification le mot de *spirituel* devoit se prendre, & savoir qu'il ne désignoit point une substance sans étendue, sans partie, qui n'occupe aucun lieu, enfin telle que nous pensons aujourd'hui qu'est la *véritable spiritualité* ; mais qu'il marquoit une *Matière ignée*, *subtile & intelligente.* Cela étant

étant incontestable, voions un reproche que Tertullien fait à Platon ; il l'accuse *d'avoir accordé tant de divinité à l'ame, qu'il l'a rendue égale à Dieu. Il prétend*, dit-il (*), *qu'elle est innée, ce qui ne convient qu'à la Divinité, qui seule par sa nature joüit de l'éternité antérieure & postérieure ; il veut qu'elle soit immortelle, incorruptible, immatérielle, ainsi qu'il croit que Dieu l'est. Il dit qu'elle est invisible, ineffable, uniforme,*

(*) *Primo quidem oblivionis capacem animam non credam, quia tantam illi concessit divinitatem, ut Deo adæquetur. Innatam eam facit, quod & solum armare potuissem ad testimonium planæ Divinitatis : adjecit immortalem, incorporalem, incorruptibilem, quia hoc & Deum credidit, invisibilem, ineffigiabilem, uniformem, principalem, rationalem, intellectualem. Quid amplius proscriberet animam, si eam Deum nuncuparet? Nos autem qui nihil Deo appendimus hoc ipso, animam longe infra Deum expendimus quod natam eam agnoscimus, ac per hoc dilutioris Divinitatis, exilioris felicitatis ut statum non ut spiritum ; & si immortalem ut hoc sit Divinitatis, tamen passibilem ut hoc sit nativitatis.* TERTULLIAN. de Anima. Cap. 24.

*me, raisonnable, intellectuelle. Que donneroit-il donc de plus à l'ame, s'il la croioit Dieu? Quant à nous, qui n'égalons rien à la Divinité, nous croions que l'ame a un commencement; & si elle devient immortelle, elle est cependant capable de souffrir.* Qui doute que si Tertullien, qui croioit & qui soutenoit hautement que *Dieu étoit corps* (*), *quoiqu'il fût Esprit, tout Esprit étant corps, & aiant une forme & une figure qui lui est propre*, qui doute, dis-je, que si Tertullien eût cru que Platon admettoit l'ame comme une substance impassible & sans étendue, enfin spirituelle, ainsi que nous la croions aujourd'hui, il ne se fût expliqué autrement, & qu'il eût reproché à Platon de donner à l'ame & à Dieu une nature différente de celle qu'ils ont réellement? Qui doute qu'il ne se fût recrié sur ce que Dieu lui-même étant un corps, il osoit dire que l'ame n'en étoit point un?

(*) *Quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus? Spiritus etiam corpus sui generis in sua effigie.* TERTUL. advers. Prax. *Cap.* 7.

un ? Il auroit également condamné l'idée que Platon avoit de la nature de la Divinité & de celle de l'ame ; mais au contraire il ne s'attache qu'à prouver qu'il a eu tort de vouloir égaler l'essence de l'ame humaine à l'essence de Dieu.

L'AUTORITE' d'un ancien Auteur Grec, qu'on ne sauroit dire avoir ignoré la véritable signification du mot *ἀσώματον*, c'est-à-dire *incorporel*, & qui nous en a donné lui-même l'explication, est encore plus décisive que celle de Tertullien. Origene, car c'est ce savant homme dont je veux parler, explique ce mot par les termes de (*) *Matière subtile* & d'*air extrêmement leger*.

(*) *At ostendemus in sequentibus animam licet incorporalem statuere videatur, talem tamen respectu crassiorum corporum ab eo prædicari revera corpore præditam decerni; quemadmodum vel ex priore capite Librorum* de Princip. *perspicuum est, ubi vocis hujus ἀσώματον exponens accipi docet pro eo quod non est simile huic nostro crassiori & visibili corpori, sed quod est naturaliter subtile, & velut aura, tenue.* Originis in Sacras Scripturas Commentaria, &c. PET. DANIEL. HUETIUS,

*ger.* Il remarque dans le même endroit que l'expreſſion *ἀσώματον*, *incorporel*, ne ſe trouve en aucun endroit (*) dans les Livres ſaints. Nous verrons bientôt plus amplement la croiance de ce Docteur des premiers ſiécles ſur la ſpiritualité de Dieu ; il ſuffit maintenant de ſavoir ce que les plus habiles Grecs ont dit eux-mêmes du ſens dans lequel il falloit prendre leur mot d'*incorporel.*

CETTE difficulté éclaircie, on voit comment il faut interpréter la penſée de Ciceron, & prendre chez lui le mot *ἀσώματον* dont il ſe ſert, lorſqu'il dit que Platon *aiant fait Dieu incorporel, il a parlé d'un être qui ne peut exiſter.* Ce n'eſt pas que Ciceron, ou Velleïus qu'il fait parler, penſaſſent que Platon avoit voulu admettre une Divinité ſans étendue, impaſſible, abſolument incorporelle, enfin ſpirituelle, ainſi

TIUS, &c. Notis & obſervationibus illuſtravit, *Tom. I. Quæſt.* IV. de Deo, *pag.* 29.

(*) *Appellatio ἀσώματον apud noſtros Scriptores eſt inuſitata & incognita.* ORIGEN. in Poëm. *ad Lib. de Princ.*

ainſi que nous la croions aujourd'hui : mais il trouvoit étrange qu'il n'eût point donné un corps & une forme déterminée à l'*Eſprit*, c'eſt-à-dire à l'*Intelligence*, *composée d'une matière ſubtile* qu'il admettoit pour le Dieu ſuprême; car toutes les Sectes qui reconnoiſſoient des Dieux, leur donnoient des corps. Les Stoïciens, qui s'expliquoient de la manière la plus noble ſur l'eſſence ſubtile de leur Dieu, l'enfermoient pourtant dans le Monde qui lui ſervoit de corps; c'eſt cette privation d'un corps groſſier & matériel qui fait dire à Velleïus que ſi le Dieu de Platon eſt incorporel, il doit n'avoir aucun ſentiment, & n'être ſuſceptible ni de prudence, ni de volupté. Tous les Philoſophes anciens, excepté les Platoniciens, ne penſoient point qu'un Eſprit hors du corps pût reſſentir ni plaiſir ni douleur; ainſi il étoit naturel que Velleïus regardât le Dieu de Platon incorporel, c'eſt-à-dire, uniquement composé de la matière ſubtile qui faiſoit l'eſſence des Eſprits, comme un Dieu incapable de plaiſir, de prudence, enfin de ſenſation. Je ne ſaurois mieux

 éclair-

éclaircir ce que je dis, qu'en plaçant ici le passage original de Ciceron; ceux qui ne savent pas le Latin, me pardonneront, s'il leur plait, d'en mettre pour cette seule & unique fois dans le texte de mon Ouvrage. *Jam de* (*) *Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo, patrem hujus Mundi nominari neget posse: in Legum autem Libris, quid sit omnino Deus, anquiri oportere non censeat. Quod vero sine corpore ullo Deum vult esse, ut Græci dicunt* ἀσώματον, *id quale esse possit, intelligi non potest: careat enim sensu necesse est, careat etiam prudentia, careat voluptate: quæ omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem & in Timæo dicit, & in Legibus, & Mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus: quæ & per se sunt falsa perspicue, & inter sese vehementer repugnantia.*

(*) CICER. De Natura Deorum, *Lib. I. Cap. XII.*

§. VII.

## §. VII.

### LES PREMIERS PERES DE L'EGLISE N'ONT POINT CONNU LA PARFAITE SPIRITUALITÉ.

PUISQUE je me suis engagé de montrer que les premiers Peres de l'Eglise n'ont pas eu des idées plus parfaites de la spiritualité de Dieu que les Platoniciens, & qu'ils l'ont regardé comme étant composé d'une matière subtile, d'un feu leger, d'une lumière éclatante, je vais tâcher de m'acquitter de ma parole. Nous avons vû l'explication qu'Origene a donnée de ἀσώματον qui est l'incorporel des Grecs, cela suffiroit pour prouver l'idée qu'il avoit des substances spirituelles; j'examinerai cependant d'une manière un peu plus étendue quel étoit son sentiment sur l'essence des substances spirituelles. Il nous dit lui-même que (*) *tout Esprit, selon*

(*) Πᾶν πνεῦμα, εἰ ἁπλούστερον ἐκλαμβάνομεν, τὸ

*selon la notion propre & simple de ce terme, est un corps.* Par cette définition il doit nécessairement avoir cru que Dieu, les Anges, & les ames étoient corporels; aussi l'a-t-il cru de même, & le savant Mr. Huet rapporte tous les reproches qu'Origene (*) a reçus à ce sujet. Il tâche de le justifier contre une partie; mais enfin il convient qu'il est certain que cet ancien Docteur a avoüé qu'il ne paroissoit point dans l'Ecriture (†) quelle étoit l'es-

τὸ πνεῦμα σῶμα τύγχανον. ORIGEN. in Joan. T. XIV. *pag.* 215.

(*) *Deo corpus ab Origene adscriptum fuisse nonnulla persuadere possunt. Primum argumentatio illa, quam e Lib. III.* περὶ ἀρχῶν adducit Hieronymus Epist.LIX. ad Avit.Cap. III. *qua animam corpore carituram demonstrare studet Adamantius, quia Sancti Deo similes futuri sunt, juxta illud Christi:* Ut quo modo ego & tu unum sumus, sic & isti in nobis unum sint. HUET. Origenian. *Lib. II. Quæst. I. Art.* 5. *pag.* 28.

(†) *Quæ cum ita sint, hæc tamen scribit Origenes in Proem. Libror.* περὶ ἀρχῶν : Deus quoque quomodo intelligi debeat, inquirendum est, corporeus, an secundum aliquem ha-

l'essence de la Divinité. Le même Mr. Huet convient encore qu'il a cru que les Anges (*) & les ames étoient composés d'une matière subtile, qu'il appelloit spirituelle, eu égard à celle qui compose les corps. Il s'ensuit donc nécessairement qu'il a aussi admis une

habitum deformatus, an alterius naturæ quam corpora sunt, quod utique in prædicatione nostra manifeste non designatur. Id. *ibid. pag.* 30.

(*) *In his secum licet pugnare videatur Origenes, facile tamen discordantes loci conciliantur: nam Angelos ita corporeos esse vult, ut spiritales nihilominus esse velit, quod Spiritus nihil sint aliud quam summæ exiguitatis corpora, cujusmodi sunt Angelica; asserit quippo loco supra allato* materialem substantiam hujus Mundi spiritalis corporis indumentis vel Angelos Dei, vel filios Resurrectionis exornare, *ut hominum quoque corpora post Resurrectionem spiritalia fore declarat* Paulus I. Cor. 15. 44. *Angelos porro, cum propter eximiam corporum subtilitatem spiritales dixerit, incorporeos quoque quodammodo, & καταχρηστικῶς dici posse censuit, habita præsertim corporum nostrorum ratione quæ crassa sunt.* Id. *Quæst. V.* de Angel. *Art.* 5.

une essence subtile dans la Divinité; car il dit en termes exprès (*) que la nature des ames est la même que celle de Dieu. Or, si l'ame humaine est corporelle, Dieu doit donc l'être. Le savant Mr. Huet a rapporté avec soin quelques endroits des Ouvrages d'Origene, qui paroissent opposés à ceux qui le condamnent; mais les termes dont

(*) *Deus igitur, cui anima similis est, juxta Origenem reapse corporalis est, sed graviorum tantum ratione corporum incorporeus.* Hieronymus *præterea* Cap. III. *memoratæ* ad Avitum Epistolæ, *ait Origenem ad extremum Libri* III. περὶ ἀρχῶν *hæc intulisse*: Et erit Deus omnia in omnibus, ut universa natura corporea redigatur in eam substantiam quæ omnibus melior est, in divinam scilicet, qua nulla est melior. *Et sub finem ejusdem Epistolæ refert Origenem* Lib. IV. περὶ ἀρχῶν conjungere omnes rationabiles naturas, id est Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum, Angelos, Potestates, Dominationes, cæterasque Virtutes, ipsum quoque hominem secundum animæ dignitatem unius esse substantiæ. *Id ipsum ex ejus doctrina consequi probat Theophilus Alexandrinus* I. *Pasch.* Id. *Quæst. I. de Deo, Art.* 5.

dont se sert Origene, sont si précis, & la façon dont parle le savant Prélat est si foible, qu'on connoît aisément que la seule qualité de Commentateur lui met les armes à la main pour défendre son Original, & qu'il est presque convaincu que St. Jérôme & les autres Critiques ont eu raison de soutenir qu'Origene n'avoit pas été plus éclairé sur la spiritualité de Dieu que sur celle des ames & des Anges.

TERTULLIEN s'est expliqué encore plus clairement qu'Origene sur la corporalité de Dieu, qu'il appelle cependant *spirituel* dans le sens dont on se servoit de ce mot chez les Anciens. *Qui peut nier*, dit-il (*), *que Dieu ne soit corps, bien qu'il soit Esprit; tout Esprit est corps, & a une forme & une figure qui lui est propre.* On ne sauroit, si l'on ne veut s'aveugler soi-même, s'empêcher de voir par la confiance avec laquelle Tertullien parle de son sentiment

(*) J'ai rapporté ce passage de Tertullien au Chapitre précédent, *pag.* 270.

ment qu'il suppose comme incontestable, que ce devoit être celui de toute l'Eglise Latine. Si cela n'avoit point été, si les autres Docteurs, si les Evêques avoient connu la *parfaite spiritualité* de Dieu, qui doute qu'ils n'eussent regardé Tertullien comme un hérétique? Je demande si l'on n'excommunieroit pas aujourd'hui dans toutes les Communions Chrétiennes un homme, qui soutiendroit hautement que *Dieu est corporel?* Je demande encore si l'on ne regarderoit pas comme un fou, un Auteur qui écriroit avec un grand air de confiance, *qui est-ce qui peut nier que Dieu ne soit corps*, & qui voudroit prouver cette erreur par la raison reçue de tout le monde, ou plûtôt par l'axiome approuvé que *tout Esprit est corps?* Si l'opinion de Tertullien n'étoit pas celle de tous ses contemporains, il faut dire que ce savant homme étoit un extravagant.

IL n'y a qu'un moïen pour montrer que la croiance de Tertullien n'étoit point celle de l'Eglise Latine, c'est de prouver qu'elle a condamné les sentimens de ce Docteur; mais bien loin d'agir

d'agir de même, nous avons des témoins, & des témoins irréprochables qui nous apprennent qu'elle a fait tout le contraire. *Tertullien*, dit St. Augustin (*), *soutint, comme il paroît par ses Ecrits, non seulement que l'ame étoit un corps; mais il voulut aussi que Dieu fût corporel. On ne croit point cependant que cette opinion ait pû le faire regarder comme hérétique.* Quelque décisif que soit ce passage, en voici un autre du même Pere qui l'est encore plus (†). *Ce n'est pas pour avoir fait Dieu corporel, que Tertullien est devenu hérétique; mais*

(*) *Tertullianus ergo, sicut ejus Scripta indicant, dicit immortalem quidem, sed eum corpus esse contendit; neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit, licet non effigiatum, nec tamen hinc hæreticus creditur factus.* AUGUST. *Lib.* de Heref.

(†) *Non ergo ideo Tertullianus factus hæreticus, sed quia transiens ad Cataphrygas, quos ante destruxerat, cœpit etiam secundas nuptias* contra Apostolicam Doctrinam, *tamquam stupra damnare, & postmodum etiam ab ipsis divisus, sua conventicula propagavit.* Id. *ibid.*

*mais parce qu'il donna dans l'erreur des Cataphryges qu'il avoit fort bien réfutée autrefois. Il soutint contre la Doctrine Apostolique que les secondes nôces étoient des concubinages, & qu'elles devoient être défendues.* Peut-on se figurer que si la croiance de l'Eglise Latine sur la nature de la Divinité n'eût pas été la même que celle de Tertullien, on ne l'eût pas déclaré héretique; lui qu'on mit hors du Corps, & qu'on ôta de la Communion pour avoir soutenu que les secondes nôces n'étoient point licites & innocentes. Hé quoi! seroit-il moins contraire aujourd'hui à *la Doctrine Apostolique* de prétendre qu'on ne doit point se marier deux fois, que de soutenir que *Dieu est corporel*, & que *tout Esprit est corps?* Si l'on avoit cru autrefois ce que nous croions actuellement, par quelle raison n'auroit-on pas fait ce que nous ferions à l'égard d'un homme qui soutiendroit hautement l'opinion de Tertullien? Etoit-on plus réservé dans les premiers siécles qu'on ne l'est dans ces derniers, à déclarer les gens héretiques? Point du tout, la seule opinion qui interdisoit les secon-

des

des nôces, leur faisoit donner ce titre. N'est-il pas donc plus clair que le jour que si on ne le donnoit point à ceux qui soutenoient que *Dieu étoit corporel parce que tout Esprit étoit corps*, ils devoient suivre un sentiment approuvé, & qui n'avoit rien de contraire à *la Doctrine Apostolique?*

Un bon Moine s'est avisé de vouloir prouver que Tertullien, aiant cru véritablement l'ame corporelle, avoit cependant reconnu la *parfaite spiritualité de Dieu*. Il veut (*) que cet ancien Doc-

(*) *Substantivum & corporale idem esse apud Septimium*, quis enim, *inquit*, negabit Deum corpus esse, *etsi Deus Spiritus est*, *sed aliud est spirituale apud Auctorem, & aliud incorporale: sicut enim incorporale est, quod inane, vacuum & vanum est; ita corporale est quidquid substantivum est, id est reale, sibi constans & per se subsistens; adeo ut Spiritus possit esse corpus, spirituale possit esse corporale.* Sed & invisibilia *habent* apud Deum & suum corpus & suam formam, *id est solidam & realem essentiam*, quanto magis quòd ex *substantia missum* est, sine substantia non erit, *id est sine corporea, seu solida & subsistente natura?*

Docteur regarde les termes de *substance* &

*ra? Liquet igitur per corpus intelligendum esse ipsum substantivum, & quia alterius generis est divina substantia, adeo ut respectu creatæ substantiæ, quæ mutationibus substat & accidentibus, recte dixerit* Lib. VII. de Trinitate Cap. V. *Deum abusive dixi substantiam: sic & apud Auctorem* Deus spiritus est corpus sui generis, *id est substantia sui ordinis, tam ab aliis distincta quam super alias sublimata: quocirca non debuit urgeri de nomine Septimius, mens enim sana, & in ambiguo nomine inculpata.* AUGUST. Epist. CLVII. de Orig. Animarum. *Ubi cum dixisset animas* Tertullianus *esse incorporeas, addit:* Neque hoc somniasse Tertullianum mirandum est, qui etiam ipsum Creatorem Deum non esse corpus opinatur, nec solum corpus, sed & Spiritum. Idem Lib. II. de Anim. & ejus Orig. Cap. V. *At vero* Lib. X. de Genes. *ad Litt. C.* 26. Ad hoc, *inquit*, nunquam cogeretur, si aliquid cogitare posset quod sit, corpus non sit. *Satis apte si modo vis non fiat in verbis: revera enim Septimius per corpus nihil aliud intellexit quam quod reale est, solidum & substantivum, ut si quis nomine offenditur* sententiam teneat & linguam corrigat. TERTULLIANUS redivivus scoliis & observationibus illustratus, &c. *Auctore* P. GEORGIO AMBIANATE,

& de *corps* comme synonimes; ainsi lorsqu'il dit, *Qui peut nier que Dieu ne soit corps*, c'est-à-dire, *qui peut nier que Dieu ne soit une substance?* Quant aux mots de *spirituel* & d'*incorporel*, ils ont chez Tertullien, selon le même Moine, un sens très opposé. L'*incorporel* signifie le néant, le vuide, la privation de toute substance; le *spirituel* au contraire désigne une substance qui n'est point matérielle. Ainsi, lorsque Tertullien dit que *tout Esprit est corps*, c'est-à-dire que *tout Esprit est une substance*.

C'EST par ces distinctions ridicules que ce Commentateur prétend réfuter les reproches que St. Augustin a faits à Tertullien d'avoir cru que Dieu étoit corporel, & justifier les endroits des Ouvrages de ce Docteur, qui portent les marques évidentes de cette erreur. Il est assez singulier que ce bon Moine se soit figuré que Tertullien ne con-

TE, Minorita Capucino, *Parisiis apud suos Professore Theologo, observationis in Librum adversus* Praxeam. *Cap. Septimium. Tom. I. pag.* 215. *col.* 2.

connoissoit pas la valeur des termes Latins, & qu'il exprimoit le mot de *substance* par celui de *corps*, & celui de *néant* par celui d'*incorporel*. Est-ce que tous les Auteurs Grecs & Latins qui avoient précédé ce Docteur, n'avoient pas fixé dans leurs Ecrits la véritable signification de ces termes? Je croirois assez volontiers que Mr. Huet avoit en vûe ce Moine, lorsqu'il s'est moqué de ceux, qui, en supposant que Tertullien emploioit le mot de *corps* pour celui de *substance*, vouloient prouver (*) qu'il n'avoit point cru Dieu

(*) *Deum corporalem esse absque dubitatione decrevit Tertullianus, cum alibitum* adverſ. Praxeam Cap. VII. *Quis enim negabit, inquit, Deum corpus esse, etsi Spiritus est? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie, sed & invisibilia illa quæcunque sunt, habent apud Deum & suum corpus, & suam formam per quæ soli Deo visibilia sunt, quanto magis quod ex ipsius substantia missum est, sine substantia non erit? Quæ quamvis manifesta sint, in contrariam tamen sententiam flectere conantur quidam, per corpus substantiam intelligi volentes, quasi vero tam Latini sermonis imperitus fuerit & vocabu-*

Dieu corporel. *Il est hors de doute, dit-il, que ce Docteur a donné dans cette erreur, & quoiqu'il s'explique bien clairement sur cet article, il y a cependant des gens qui ôsent entreprendre de le justifier, comme si Tertullien n'avoit pas sû assez bien le Latin, & en avoit si fort ignoré les mots, que voulant exprimer une chose qui existe par elle-même, il n'eût pû l'appeller que du nom de corps.* La peine étonnante & infructueuse que s'est donnée ce Moine pour justifier Tertullien, me rappelle les soins qu'ont pris certains Platoniciens modernes dans le dessein de prouver que Platon avoit cru la création de la Matière. Le savant Fabricius a dit, en parlant d'eux, *qu'ils avoient entrepris de blanchir un More.*

ST.

*cabulorum inops Tertullianus, ut rem per se extantem notare volens, non aliter appellare potuerit quam corpus. Idem de Deo senserunt Valentinus, Seleucus & Hermias Galatæ, Andius, & ejus asseclæ Andiani (quos alii subinde Vadianos perperam appellarunt) & Ægyptii Antropomorphitæ, de quibus infra diseremus.* HUET. Origen. *Quæst. I.* de Deo, *Tom. I. pag.* 30.

St. Justin n'a pas eu des idées plus pures de la parfaite spiritualité qu'Origene & Tertullien; il a dit en termes exprès que les Anges (*) étoient corporels, que le crime de ceux qui avoient

(*) Θεὸς τὸν πάντα κόσμον ποιήσας, καὶ τὰ ἐπίγεια ἀνθρώποις ὑποτάξας, καὶ τὰ οὐράνια στοιχεῖα εἰς αὔξησιν καρπῶν, καὶ ὡρῶν μεταβολαῖς κοσμήσας, καὶ θεῖον τοῦτον νόμον τάξας, ἃ καὶ αὐτὰ δι' ἀνθρώπους φαίνεται πεποιηκὼς, τὴν μὲν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανὸν πρόνοιαν ἀγγέλοις παραδοὺς, οἱ δ' ἄγγελοι παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες καὶ πρὸς ἔτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν.

*Deus qui Mundum universum fecit, & terrena hominibus & celestia elementa subjecit, quæ & ipsa hominum gratia cum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum atque eorum quæ sub cœlo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit: Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa amoribus victi, tum filios procrearunt eos qui Dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus in servitutem suam redegerunt.* Sti. Justin. Philosop. & Mart. Oper. Apolog. I. *pag.* 34. *Edit. Colon.* 1680.

avoient péché, étoit de s'être laissés séduire par l'amour des femmes, & de les avoir connues charnellement. Certainement je ne crois pas que personne s'avise de vouloir spiritualiser les Anges de St. Justin, il leur fait faire des preuves trop fortes de leur corporalité. Quant à la nature des Dieux, ce Pere ne l'a pas mieux connue que celle des autres êtres spirituels. *Toute substance* (*), dit-il, *qui ne peut être soumise*

(*) Καὶ καθόλου εἰπεῖν, πᾶν ἐνούσιον τοὐπὸ τινὸς μὴ δυνάμενον κρατεῖσθαι, σῶμά ἐστι τῷ κρατοῦντι αὐτό. καὶ τὸ θεῖον φαμεν εἶναι ἈΣΩΜΑΤΟΝ, οὐχ ὅτι ἐστιν ἈΣΩΜΑΤΟΝ. . . . . . . ἀλλ' ὥσπερ εἰώθαμεν ἐν τοῖς παρ' ὑμῖν τιμιωτέροις ὑλικοῖς ἀεὶ γεραίρειν τὸ θεῖον, οὕτως καὶ ἐν τοῖς ὀνόμασιν. οὐχ ὡς τοῦ Θεοῦ τοῦ τῶν δεομένου, ἀλλ' ἡμῶν τὴν περὶ αὐτοῦ ἔννοιαν αὐτοῖς ἐνδεικνυμένων. . . . . ὡσαύτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπὸ τινὸς, τοῦ κρατεῖσθαι τιμιώτερόν ἐστι, διὰ τοῦτο καλοῦμεν αὐτὸν ἈΣΩΜΑΤΟΝ.

*Quidquid est substantiale, quod ab aliquo prehendi non potest, corpus ei est, quod id prehendit, & Divinitatem dicimus esse incorpoream, non quod incorporea. . . . sed quemadmodum soliti sumus in rebus materialibus, quæ apud nos sunt, pro stabilioribus Deitatem cohonestare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, sed ut per*

*se à une autre à cause de sa legéreté, a cependant un corps qui constitue son essence. Si nous appellons Dieu incorporel, ce n'est pas qu'il le soit; mais c'est parce que nous sommes accoutumés d'approprier certains noms à certaines choses, à désigner le plus respectueusement qu'il nous est possible, les attributs de la Divinité. . . . ainsi, parce que l'essence de Dieu ne peut être apperçue & ne nous est point sensible, nous l'appellons incorporel.* Si par hazard quelqu'un, pour excuser l'erreur de St. Justin, disoit que ce Pere,

*per eam nostram de ipso mentem declaremus. . . . consimiliter vero quia non prehendi honorificentius est, idcirco eum* vocamus incorporeum. STI. JUSTINI, Philosoph. & Martyr. Oper. Quæst. Græcanicarum ad Christianos de Incorporeo & de Deo, &c. *Lib. pag.* 203. *& seq.*

Si quelqu'un prétendoit que cet Ouvrage n'est point de St. Justin, il lui est permis d'imiter le Pere Hardoüin, & de suspecter, s'il veut, tous les autres de ce Pere; mais il en résultera que même les Auteurs qui sont venus long-tems après St. Justin, & qui ont emprunté son nom, n'ont eu aucune véritable idée de la spiritualité.

Pere, en ſoutenant que Dieu n'étoit point *incorporel*, le faiſoit d'une eſſence encore plus parfaite que l'*incorporel*, je répondrai que cette eſſence ne pouvoit jamais être la *vraie ſpiritualité*, puiſqu'elle excluoit nommément l'*incorporalité*, & que tout ce qui n'eſt point *incorporel* n'a aucune affinité, ni aucun rapport avec la *vraie ſpiritualité*.

L'EXPLICATION la plus favorable qu'on puiſſe donner au ſentiment de St. Juſtin, c'eſt que ce Saint aiant de l'*incorporalité* l'idée qu'en ont eue tous les Anciens, c'eſt-à-dire d'une matière extrêmement ſubtile, en ſoutenant que Dieu n'étoit point *incorporel*, il a prétendu que ſa nature étoit encore plus élevée que celle des Anges & des ames humaines, c'eſt-à-dire qu'il étoit compoſé d'une matière plus ignée & plus déliée. St. Juſtin parloit ſelon la croiance de ſon tems, comme nous parlons ſelon celle du nôtre. Quoique nous ſoutenions que notre ame eſt ſpirituelle, & que les Anges ſont incorporels, nous mettons cependant une grande différence entre l'eſſence de

ces ſubſtances incorporelles, & celle de la ſpiritualité de Dieu ; mais nous nous gardons bien de dire que Dieu n'eſt pas *incorporel.*

TATIEN, Philoſophe Chrétien, dont les Ouvrages ſont imprimés à la ſuite de ceux de St. Juſtin, & qui ſelon pluſieurs Auteurs, vivoit approchant dans le même tems que ce Pere, parle dans ces termes de la ſpiritualité des Anges & des Démons (*): *Ils ont des corps qui ne ſont point de chair, mais d'une matière ſpirituelle, dont la nature eſt la même que celle du feu & de l'air. Ces corps ſpirituels ne peuvent être apperçus que par ceux à qui Dieu en accorde le pouvoir, & qui ſont éclairés par ſon*

(*) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἐ κέκτηνται, πνευματικὴ δὲ ἐςὶν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις ὡς πυρὸς ὡς ἀέρος. μόνοις δὲ τοῖς πνεύματι Θεȣ̃ φρȣρȣμένοις εὐσύνοπ7α, καὶ τῶν δαιμόνων ἐςὶ σώματος. τοῖς λοιποῖς δὲ ȣ̓δαμȣ̃, λέγω δὲ τοῖς ψυχικοῖς. *Porro Dæmones omnes, non carnea, ſed ſpiritali concretione conſtant, qualis eſt ignis & aëris: quæ corporum conſtitutio a ſolis illis perſpici poteſt, qui Spiritu Dei muniuntur, non item a cæteris hominum, quos anima regit.* TATIANI ASSYRII Oratio ad Græcos, &c. *pag.* 154.

*son Esprit*. On peut juger par cet échantillon des idées que Tatien a eues de la *véritable spiritualité*.

St. Clément d'Alexandrie (*), a dit en termes formels que Dieu *étoit corporel*. Après cela, il est inutile de rapporter s'il croioit les ames corporelles; on le sent bien sans doute? Quant aux Anges, il leur faisoit prendre les mêmes plaisirs que St. Justin; plaisirs, où le corps est autant nécessaire que l'ame.

LACTANCE croioit l'ame corporelle. Après avoir examiné toutes les opinions des Philosophes sur la matière dont son essence est composée, & les avoir toutes regardées comme incertaines, il dit (†) *qu'elles ont cependant toutes*

(*) Φασὶν σῶμα εἶναι θεὸν οἱ Στωικοί, καὶ πνεῦμα κατ' οὐσίαν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὴν ψυχὴν ἀντικρὺς πάντα ζῶντα σὺ εὑρήσεις ἐν ταῖς γραφαῖς. CLEMEN. ALEXAND. Strom. *Lib. V. pag.* 252.

(†) *Nec tamen in tantum falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omnino nihil dixerint, nam & sanguine simul & calore & spiritu vivimus, sed cum constet anima in cor-*

*toutes quelque chose de véritable, notre ame, ou le principe de notre vie, étant dans le sang, dans la chaleur & dans l'Esprit; mais qu'il est impossible de pouvoir exprimer la nature qui résulte de ce mêlange, parce qu'il est plus facile d'en voir les opérations que de la définir.* Le même Auteur aiant établi par ces principes la *corporalité* de l'ame, dit (*) *qu'elle est quelque chose de semblable à Dieu.* Il rend par conséquent Dieu matériel, sans s'en appercevoir & sans connoître son erreur; car selon les idées de son siécle, quoique ce fût celui de Constantin, *un Esprit étoit un corps composé d'une matière subtile.* Ainsi disant que l'ame étoit *corps*, & cependant quelque chose de semblable à Dieu, il ne croioit pas dégrader davantage la nature divine & sa spiritualité,

*corpore his omnibus adunatis non expresserunt proprie quid esset, quia tantum non potest exprimi, quam videri.* LACTANT. de Officio Dei ad Demetrianum. *Cap. XVIII. pag.* 653.

(*) *Apparet animam nescio quid esse* Deo simile. Id. *ibid.*

té, que lorſque nous aſſûrons aujourd'hui que l'ame, étant ſpirituelle, eſt d'une nature ſemblable à celle de Dieu.

St. Grégoire de Naziance s'eſt expliqué dans les mêmes termes que les Peres qui l'avoient précédé, & il a marqué fort clairement qu'il croioit que tout Eſprit étoit corps. *Peut-on*, dit-il (*), *concevoir un Eſprit, ſans concevoir du mouvement & de la diffuſion?* Si quelqu'un vouloit ſoutenir que St. Grégoire de Naziance a connu la *pure ſpiritualité*, il faudroit auparavant qu'il prouvât que ce Pere n'entendoit pas la ſignification des plus ſimples mots Grecs; car une ſubſtance ſans étendue, ſans parties, qui ne remplit & n'occupe aucun lieu, peut-elle rien avoir de commun avec le *mouvement*, puiſque l'idée préciſe de ce mot emporte néceſſairement le changement d'une ſubſtance étendue d'un lieu dans un autre? Le terme de *diffuſion* eſt encore

(*) Πνεῦμα νοήσεις δίχα φορᾶς καὶ χύσεως. GREG. NAZ. Orat. XXXIV. *pag.* 545.

core plus expressif; tout ce qui est diffus est étendu, tout ce qui est étendu a des parties, & tout ce qui a des parties est nécessairement corps. Car il ne s'agit point ici d'un être étendu à la façon du vuide des Epicuriens, qui n'est qu'une privation totale de toute sorte d'êtres; il s'agit d'une substance qui a du mouvement, qui passe par conséquent d'un lieu dans un autre, qui est diffuse, c'est-à-dire, répandue dans l'étendue incorporelle, si tant est qu'on veuille en admettre une.

J'ai fait cette réflexion pour ceux qui ne sont pas Cartésiens; car ceux qui le sont, ne croiant d'autre étendue que la matérielle, ne sauroient trouver aucune excuse pour justifier l'opinion de St. Grégoire de Naziance. Je rapporterai encore quelques autres passages de ses Ouvrages, parce que ce Pere étant regardé avec raison par tous les Savans comme un des plus subtils & des plus habiles Théologiens de l'antiquité, on ne sauroit dire, sans vouloir se rendre ridicule, qu'il n'a pas connu la force des termes qu'il employoit.

ploioit. Il a repeté (*) souvent que l'essence de Dieu étoit *une lumière*, & *lumière très sublime*. Quoique dans quelques endroits il ait ajouté le mot d'*incorporel* aux épithetes qu'il donnoit à cette lumière sublime, cela ne prouve aucunement qu'il ait connu la *pure spiritualité*. J'ai assez montré dans quel sens il falloit prendre l'*incorporel* des Peres. On ne sauroit dire que cette règle ne doit point être commune à St. Grégoire de Naziance; il nous apprend lui-même, ainsi que je l'ai remarqué, qu'il n'en étoit point exempt, & qu'il croioit que *tout Esprit* étoit *corps*, puisqu'il soutenoit expressément *qu'on ne pouvoit concevoir un Esprit, sans concevoir du mouvement & de la diffusion*. Ce sentiment éclaircit une fois pour toutes l'idée qu'on doit attacher dans les Ouvrages de St. Grégoire de Naziance, au mot de *spiritualité*.

LES

(*) *Φῶς ἡ παραδειχθεῖσα Θεότης ἐπὶ τοῦ ὄρους τοῖς μαθηταῖς, μικροῦ στερρότερα της ὄψεως.* GREG. NAZ. Orat. XL. *pag.* 640.

Les Peres qui vinrent après St. Grégoire, continuerent d'avoir les mêmes idées que lui ſur la nature des Eſprits & ſur l'eſſence de Dieu, qu'ils regarderent comme une lumière céleſte. Voici comment parle St. Jean Damaſcene (*). *En voiant aujourd'hui votre lumière ſur le Tabor, nous voions & le Pere qui eſt lumière, & le Fils qui eſt lumière, & le St. Eſprit qui eſt lumière.*

Me voilà parvenu juſqu'au huitième ſiécle de l'Egliſe, & plus de trois cens ans après le Concile de Nicée. Il me reſte à montrer que les Grecs modernes ont été à peu près dans les mêmes idées que les anciens. Qu'il me ſoit permis auparavant d'appuier mon ſentiment de l'autorité d'un des plus ſavans hommes qu'il y ait eu en Europe (†). „ Quand je conſidére, dit-il, „ la

(*) *Lumen immutabile, Verbum, Lumen Patris ingeniti, Lumine tuo hodie viſo in Thabor, videmus Patrem Lumen, & Lumen Spiritum illuminantem omnem creaturam.* DAMASCEN. in Carm. Ap. Leon. Allat. in Not. ad. Method. N°. 148.

(†) Hiſtoire de Manichée & du Manichéïſ-

„ la manière dont ils expliquent l'u„ nion des deux Natures en J. Christ, „ je ne puis m'empêcher d'en conclu„ re qu'ils ont cru la Nature divine „ corporelle (*). L'*Incarnation*, disent„ ils, *est un parfait mêlange des deux* „ *Natures: la Nature spirituelle & subtile* „ *pénétre la Nature matérielle & corpo*„ *relle, jusqu'à ce qu'elle soit répandue* „ *dans toute cette Nature, & mêlée* „ *toute entière avec elle; en sorte qu'il* „ *n'y ait aucun lieu de la Nature maté*„ *rielle qui soit vuide de la Nature* „ *spirituelle*. Pour moi, qui conçois „ Dieu comme un Esprit, je conçois „ aussi l'Incarnation comme un acte „ constant & irrévocable de la volonté „ du Fils de Dieu, qui veut s'unir la „ Na-

chéïsme, par Mr. DE BEAUSOBRE. *Tom. I. pag.* 476.

(*) *Est mixtura, qua penetrat Natura spiritalis, subtilis, Naturam materialem, corpoream, donec per ipsam totam diffundatur, totaque commisceatur, neque remaneat locus ullus Naturæ materialis vacuus Natura spiritali.* EUTYCH. Annal. Alex. *Tom. II. pag.* 43. Cela est copié de Damascene & d'autres Théologiens Grecs.

„ Nature humaine, & lui communi-
„ quer toutes les perfections qu'une
„ Nature créée eſt capable de rece-
„ voir. Cette explication du Myſtère
„ de l'Incarnation eſt raiſonnable; mais
„ ſi je l'ôſe dire, ou celle des Peres
„ Grecs n'eſt qu'un amas de fauſſes
„ idées & de termes qui ne ſignifient
„ rien, ou ils ont conçu la Natu-
„ re divine comme une matière ſub-
„ tile ".

Le grand homme que je viens de citer, va encore me ſervir à montrer la croiance des Grecs modernes ſur l'eſſence divine. Il prouve évidemment que dans le quatorzième ſiécle il falloit ſelon leur principe, qu'ils cruſſent encore que l'eſſence de Dieu étoit une lumière ſublime, incorporelle dans le ſens des anciens Peres, c'eſt-à-dire étendue, aiant des parties, diffuſe, enfin telle que les Philoſophes Grecs concevoient la Matière ſubtile, qu'ils nommoient *incorporelle*. Le paſſage que je vais citer, eſt un peu long; mais outre qu'il eſt hiſtorique, il eſt ſi curieux, que je ſuis aſſûré qu'il plaira à tous les Lecteurs. „ Il s'éleva, *dit l'il-*
„ *luſtre*

„ *lustre Mr. de Beausobre* (*), entre
„ les Grecs dans le XIV. siécle une
„ violente contestation sur une ques-
„ tion, beaucoup plus curieuse qu'u-
„ tile: c'est de savoir si la *lumière* qui
„ éclata sur la personne de J. Christ
„ lorsqu'il fut transfiguré, étoit une
„ *lumière créée, ou incréée* (†). *Gré-
„ goire Palamas*, fameux Moine du
„ Mont *Athos*, soutenoit qu'elle est
„ *incréée*, & *Barlaam* défendoit le
„ contraire. Cela donna lieu à la con-
„ vocation (‡) d'un Concile, tenu à
„ Constantinople sous *Andronic le jeune:
„ Léon Allatius*, qui raconte ces diffé-
„ rends, juge que *Barlaam* & *Palamas*
„ avoient tort l'un & l'autre, & fait à
„ cette occasion le discours sui-
„ vant.

„ *C'est* (§) *donc une erreur d'affirmer
„ que*

(*) Hist. de Manichée & du Manichéïsme, par Mr. DE BEAUSOBRE, *Tom. I. pag.* 470.

(†) Il fut depuis Archevêque de Thessalonique.

(‡) Voyez sur ce Concile le P. ALEXANDRE, *Sec. XIII. & XIV. Part. I. p. m.* 399.

(§) *Error itaque fuerit asserere Lumen illud*

„ *que la lumière qui parut sur le Ta-*
„ *bor*, ne fut pas la gloire de la Divi-
„ nité de J. Christ, sa lumière propre,
„ celle qui émane de l'essence divine,
„ *ou plûtôt* celle qui est *une seule &*
„ *même chose avec cette essence, & non*
„ *une autre. Car c'est ce qu'assûrent*
„ *très clairement* Ephrem *le Syrien*,
„ Jean *de Damas*, Denys *l'Aréopagite*,
„ André *de Créte*, Cosmas *le Mélo-*
„ *dieux*, Maxime *le Confesseur*, Cyril-
„ le *d'Alexandrie*, Jean Chrysostôme,
„ Grégoire *de Nazianze*, Basile *le*
„ *Grand*, & Athanase *de Synnade. En*
„ *effet cette splendeur, cette lumière fut*
„ *la Divinité même du Bienheureux*
„ *Christ, laquelle aiant été cachée jus-*
„ *qu'alors par un Miracle, de peur que*
„ *sa Majesté ne blessât des yeux hu-*
„ *mains*,

*illud in Monte Thaborio non fuisse Deitatis illius (Christi) Gloriam & Lumen proprium, Lumenque ab Essentiâ divina emanans, quod unum & idem cum Essentia divina erat, nec aliud, ut asserunt apertissime Patres, Ephraem Syrus, Joannis Damascenus, &c.* LEO ALLAT. de perpetuo Consens. *Lib. II. pag.* 837.

„ *mains, apparut & brilla aux yeux*
„ *de ses Disciples dès que le Miracle*
„ *eut cessé.*

„ On objectoit à *Palamas* qu'une
„ *lumière increée* ne peut être apper-
„ çue par des yeux charnels. *Léon*
„ *Allatius* leve cette difficulté, en ré-
„ pondant *que cela est vrai si ces yeux*
„ *demeurent dans leur état naturel; mais*
„ *que s'ils sont fortifiés par une vertu*
„ *divine, rien n'empêche qu'*ils ne
„ voient, & *la Divinité même*, & *la*
„ *gloire de la Divinité, qui n'est* au
„ fond *autre chose que Dieu. C'est ce*
„ *qui est confirmé par une preuve de fait*
„ *très certaine; car la Ste.* Vierge, *qui,*
„ *selon les Hymnes de l'Eglise, a été*
„ *élevée au Ciel en corps & en ame, con-*
„ *temple de ses yeux corporels, & Dieu,*
„ *& l'essence de Dieu, parce que ses*
„ *yeux ont été fortifiés par une vertu*
„ *divine. Il en sera de même de tous*
„ *les Bienheureux après le Jugement uni-*
„ *versel, lorsqu'aiant repris leurs corps,*
„ *ils verront des yeux du corps, &* la
„ gloire de la Divinité, & *la* Divini-
„ té *même. Il se passa donc dans la*
„ *Transfiguration du Seigneur un dou-*
„ *ble*

„ *ble Miracle: le premier est, qu'il cessa de tenir sa Divinité cachée; le second, qu'il donna aux yeux de ses Disciples la force de la contempler. C'est ainsi que* Barlaam *fut condamné justement, parce qu'il assûroit d'un côté que* la *lumière*, qui éclata en J. Christ, *n'étoit ni l'essence divine, ni une émanation de cette essence; & d'autre côté, que des yeux corporels* ne peuvent être élevés à la faculté de voir la *Divinité* même. *D'où il suivroit diverses absurdités dans la Doctrine de l'Eglise; car que deviendroit alors la vision béatifique des Saints dans le Ciel, &c.* "?

VOIONS actuellement les réflexions de Mr. de Beausobre. „ Il y a des corps, *dit-il*, que leur éloignement, ou leur petitesse, rendent invisibles; mais il n'y a rien de visible qui ne soit corps, & les *Valentiniens* avoient raison de dire *que tout ce qui est visible, est corporel & figuré.* Il faut aussi que le Concile de Constantinople, qui décida conformement à l'opinion de *Palamas*, & sur l'autorité d'un grand nombre de Peres, qu'il

„ qu'il émane de l'essence divine une „ *lumière incréée*, *laquelle est comme* „ *son vêtement*, & qui parut en J. „ Christ dans sa Transfiguration, il „ faut, dis-je, ou que ce Concile ait „ cru que la Divinité est un corps lu„ mineux, ou qu'il ait établi deux opi„ nions contradictoires; car il est ab„ solument impossible qu'il émane d'un „ Esprit par une lumière visible, & „ par conséquent corporelle.

## §. VIII.

### DU TEMS, OU' LA PURE SPIRITUALITE' DE DIEU A E'TE' CONNUE DANS L'EGLISE LATINE.

JE crois qu'on peut fixer dans le siécle de St. Augustin la connoissance de la pure spiritualité. Je penserois assez volontiers que les hérétiques qu'on avoit à combattre dans ce tems-là, & qui admettoient deux principes, un bon & l'autre mauvais, qu'ils faisoient également matériels, quoiqu'ils donnassent au bon principe,

 c'est-

c'eſt-à-dire, à Dieu le nom de lumière incorporelle, ne contribuerent pas peu au développement des véritables notions ſur la Nature de Dieu. Pour les combattre avec plus d'avantage, on ſentit qu'il conviendroit de leur oppoſer l'exiſtence d'une Divinité purement ſpirituelle. On examina s'il étoit poſſible que ſon eſſence pût être *incorporelle* dans le ſens que nous entendons ce mot, on trouva bientôt qu'il étoit impoſſible qu'elle en pût avoir un autre; alors on condamna ceux qui avoient parlé différemment. On avoüa pourtant, comme je l'ai prouvé par l'aveu de St. Auguſtin, que l'opinion qui donnoit un corps à Dieu, n'avoit point été regardée comme hérétique.

QUOIQUE la *pure ſpiritualité* de Dieu fût connue dans l'Égliſe quelque tems avant la converſion de St. Auguſtin, comme il paroît par les Ouvrages de St. Jérôme, qui reproche à Origene d'avoir fait Dieu corporel; cependant cette vérité rencontroit encore bien des difficultés à vaincre dans l'eſprit des plus ſavans Théologiens. St. Au-

Augustin nous apprend (*) qu'il n'avoit été retenu si long-tems dans le Manichéïsme que par la peine qu'il avoit de comprendre la *pure spiritualité* de Dieu ; *c'étoit-là*, dit-il, *la seule & presque insurmontable cause de mon erreur*. Ceux qui ont médité sur la question qui embarrassoit St. Augustin, ne seront pas surpris des difficultés qui pouvoient l'arrêter ; ils savent que malgré la nécessité qu'il y a d'admettre un Dieu purement spirituel, on ne peut jamais concilier parfaitement un nombre d'idées qui paroissent bien contradictoires. Est-il rien de plus abstrait & de plus difficile à comprendre, qu'une substance réelle qui est par-tout & n'est nulle part ; qui est toute entière dans chaque partie de l'espace, & qui n'est dans aucun espace ; qui est encore toute entière en des parties qui sont

(*) *Et quoniam eum de Deo meo cogitare vellem, cogitare nisi moles corporum non noveram, (neque enim videbatur mihi esse quiquam quod tale non esset) ea maxima & proprie sola causa erat inevitabilis erroris mei.* ST. AUGUST. Confess. *Lib. V. Cap. X.*

sont à une distance infinie les unes des autres, & cependant parfaitement unique? Est-ce une chose enfin bien aisée à comprendre qu'une substance qui est toute entière dans chaque point de l'immensité de l'espace, & qui néanmoins n'est pas aussi infinie en nombre que le sont les points de l'espace dans lesquels elle est toute entière? St. Augustin est bien pardonnable d'avoir été arrêté par ces difficultés, sur-tout dans un tems où la Doctrine de la *pure spiritualité* de Dieu étoit, pour ainsi dire, dans son essence. Ce fut lui-même qui dans les suites la porta à un point bien plus parfait; cependant il ne put la perfectionner, & hors sur l'essence de Dieu, il raisonna toujours en parfait matérialiste sur les substances spirituelles. Il donna des corps aux Anges & aux Démons (*); il supposa trois ou

(*) *Nunc vero intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum esse pensanda, aërium pessimus dæmon, homo autem, & non licet malus, longe minoris mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit.* AUGUST. de Civit. Dei,

ou quatre différentes (*) *matières ſpirituelles*, c'eſt-à-dire *ſubtiles*: il compoſa de l'une l'eſſence des ſubſtances céleſtes, de l'autre, qu'il diſoit être comme un air épais, il fit celle des Démons. L'ame humaine (†) étoit auſſi formée d'une matière qui lui étoit affectée & particulière.

On voit combien les idées de la *pure ſpiritualité* des ſubſtances immatérielles étoient encore confuſes dans le tems de St. Auguſtin. Quant à celles que ce Pere avoit de la nature de l'ame, pour montrer évidemment combien elles étoient obſcures & inintelligibles, il ne faut que conſulter ce qu'il dit ſur l'Ouvrage qu'il avoit écrit au ſujet de ſon immortalité. Il avoüe qu'il n'a paru

Dei. *Lib. II. Cap. XXIII. Tom. VII. pag.* 290. *Edit. Bened. Sti. Mauri.*

(*) *Credo ſub firmamento cæli Materiam corporalem viſibilium, ab illa incorporali inviſibilium fuiſſe diſcretam.* AUGUST. de Gen. cont. Manich. *Lib. I. Cap. XI.*

(†) *Fortaſſe & potuit anima habere* materiam aliquam, *pro ſuo genere* ſpiritualem, *quæ nondum eſſet anima.* AUGUST. de Gen. *ad Lit. L. VI.*

ru dans le monde que malgré son consentement, & qu'il est si obscur (*), si confus, qu'à peine entend-t-il lui-même lorsqu'il le lit, ce qu'il a voulu dire.

Il semble que quelque tems après St. Augustin, loin que la connoissance de la *pure spiritualité* se perfectionnât, elle fut peu à peu obscurcie. La Philosophie d'Aristote, qui devint en vogue dans le XII. siécle, fit presque retomber les Théologiens dans l'opinion d'Origene & de Tertullien. Il est vrai qu'ils nierent formellement que dans l'essence des substances spirituelles il se trouvât rien de corporel, rien de sub-

(*) *Post Libros Soliloquiorum jam de agro Mediolanum reversus, scripsi Librum de immortalitate animæ, quod mihi quasi commonitorium esse volueram propter Soliloquia terminanda, quæ imperfecta remanserant. Sed nescio quomodo me invito exiit in manus hominum, & inter mea Opuscula nominatur, qui prima ratiocinationum contortione atque brevitate sic obscurus est, ut fatiget cum legitur, etiam intentionem meam*, vixque intelligatur a me ipso. AUGUST. Retractat. *Lib. I. Cap. V. Tom. I. pag. 6.*

ſubtil, rien enfin qui appartînt au corps ; mais d'un autre côté ils détruiſoient tout ce qu'ils ſuppoſoient en donnant une étendue aux Eſprits, infinie à Dieu, & finie aux Anges & aux ames. Ils prétendoient que les ſubſtances ſpirituelles occupoient & rempliſſoient un lieu fixe & déterminé : or, ces opinions ſont directement contraires aux ſaines idées de la ſpiritualité ; ainſi l'on peut dire que juſqu'aux Cartéſiens, les lumières que St. Auguſtin avoit données ſur la pure incorporalité de Dieu, étoient diminuées de beaucoup. Les Théologiens condamnoient Origene & Tertullien, & dans le fond ils étoient beaucoup plus proches du ſentiment de ces Anciens que de celui de St. Auguſtin. Le ſavant Critique, pour la défenſe duquel j'ai fait en partie cet Ouvrage, prouve évidemment ce que je dis : je copierai ici les ſages réflexions qu'il fait à ce ſujet ; elles finiront ce que j'ai cru devoir dire ſur les différentes ſignifications que les Philoſophes, les Peres & les Théologiens ont données au terme ἀσώματον, *incorporel.*

 „ Juſ-

„ Jusques à Mr. Descartes, *dit*
„ Mr. Bayle (*), tous nos Docteurs,
„ soit Théologiens, soit Philosophes,
„ avoient donné une étendue aux Es-
„ prits, infinie à Dieu, finie aux An-
„ ges & aux ames raisonnables. Il est
„ vrai qu'ils soutenoient que cette é-
„ tendue n'est point matérielle, ni
„ composée de parties, & que les
„ Esprits sont tout entiers dans chaque
„ partie de l'espace qu'ils occupent,
„ *toti in toto, & toti in singulis parti-*
„ *bus.* De là sont sorties les trois es-
„ pèces de présence locale, *ubi circum-*
„ *scriptivum, ubi definitivum, ubi re-*
„ *pletivum*; la première pour les
„ corps, la seconde pour les Esprits
„ créés, & la troisième pour Dieu.
„ Les Cartésiens ont renversé tous ces
„ dogmes, ils disent que les Esprits
„ n'ont aucune sorte d'étendue, ni de
„ présence locale; mais on rejette leur
„ sentiment comme très absurde. Di-
„ sons donc qu'encore aujourd'hui
„ pres-

(*) Bayle, Diction. Histor. & Crit. Art. *Simonide.* Remarq. P.

„ presque tous nos Philosophes & tous
„ nos Théologiens enseignent confor-
„ mement aux idées populaires, que
„ la substance de Dieu est répandue
„ dans des espaces infinis. Or, il est
„ certain que c'est ruiner d'un côté ce
„ que l'on avoit bâti de l'autre; c'est
„ redonner en effet à Dieu la maté-
„ rialité que l'on lui avoit ôtée. Vous
„ dites qu'il est un Esprit, voilà qui
„ est bien; c'est lui donner une natu-
„ re différente de la Matière. Mais en
„ même tems vous dites que sa substan-
„ ce est répandue par-tout, vous dites
„ donc qu'elle est étendue; or, nous
„ n'avons point d'idée de deux sortes
„ d'étendue: nous concevons claire-
„ ment que toute étendue, quelle
„ qu'elle soit, a des parties distinctes,
„ impénétrables, & séparables les unes
„ des autres. C'est un monstre que de
„ prétendre que l'ame soit toute dans
„ le cerveau & toute dans le cœur. On
„ ne conçoit point que l'étendue divi-
„ ne & l'étendue de la Matière puis-
„ sent être au même lieu; ce seroit une
„ véritable pénétration de dimensions
„ que notre raison ne conçoit pas.

 „ Outre

„ Outre cela, les choſes qui ſont péné-
„ trées avec une troiſième, ſont péné-
„ trées entre elles, & ainſi le Ciel &
„ le Globe de la terre ſont pénétrés
„ entre eux : car ils ſeroient pénétrés
„ avec la ſubſtance divine, qui, ſelon
„ vous, n'a point de parties; d'où il
„ réſulte que le ſoleil eſt pénétré avec
„ le même être que la terre. En un
„ mot, ſi la Matière n'eſt Matière que
„ parce qu'elle eſt étendue, il s'enſuit
„ que toute étendue eſt Matière : l'on
„ vous défie de marquer aucun attribut
„ différent de l'étendue, par lequel la
„ Matière ſoit Matière. L'impénétra-
„ bilité des corps ne peut venir que de
„ l'étendue, nous n'en ſaurions conce-
„ voir que ce fondement, & ainſi vous
„ devez dire que ſi les Eſprits étoient
„ étendus, ils ſeroient impenétrables;
„ ils ne ſeroient donc point différens
„ des corps par la pénétrabilité. Après
„ tout, ſelon le dogme ordinaire, l'é-
„ tendue divine n'eſt ni plus ni moins
„ ou impénétrable, ou pénétrable que
„ celle du corps. Ses parties, appel-
„ lez-les virtuelles tant qu'il vous plai-
„ ra; ſes parties, dis-je, ne peuvent
„ point

„ point êtres pénétrées les unes avec
„ les autres; mais elles peuvent l'être
„ avec les parties de la Matière. N'est-
„ ce pas ce que vous dites de celles
„ de la Matière? Elles ne peuvent pas
„ se pénétrer les unes les autres; mais
„ elles peuvent pénétrer les parties
„ virtuelles de l'étendue divine. Si
„ vous consultez exactement le sens
„ commun, vous concevrez que lors-
„ que deux étendues sont pénétrative-
„ ment au même lieu, l'une est aussi
„ pénétrable que l'autre. On ne peut
„ donc point dire que l'étendue de la
„ Matière différe d'aucune autre sorte
„ d'étendue par l'impénétrabilité : il
„ est donc certain que toute étendue
„ est Matière, & par conséquent
„ vous n'ôtez à Dieu que le nom de
„ corps, & vous lui en laissez toute
„ la réalité lorsque vous dites qu'il est
„ étendu ".



§. IX.

## §. IX.

### SUR LE SYSTEME DE PYTHAGORE, ET SUR LA MANIE'RE DONT PLATON A ADMIS LA ME'TEMPSYCHOSE.

PYTHAGORE prit des Egyptiens l'opinion de la Métempſychoſe, auſſi bien que celle de l'ame du Monde. Ce Philoſophe croioit que Dieu étoit une ame répandue dans toutes les différentes ſubſtances de l'Univers, il regardoit les ames humaines comme des particules de celle du Monde. On ſait aſſez que le ſyſtême de l'ame de l'Univers étoit en général celui de preſque tous les Savans Egyptiens, & qu'il ne fut connu dans la Gréce que lorſque Pythagore fut retourné d'Egypte, où il avoit fait un voïage uniquement pour s'inſtruire de la Théologie des Prêtres de ce païs; & quant à l'opinion de la Métempſychoſe, Hérodote nous apprend que Pythagore la prit des Egyptiens, & qu'il l'enſeigna dans la Gréce ſans y rien changer.

ger. *Les Egyptiens* (*), dit cet Historien, *sont aussi les premiers qui ont dit que l'ame est immortelle; qu'après la mort du corps, elle passe successivement dans les corps des bêtes; qu'après avoir passé par les corps des animaux terrestres, aquatiques & aëriens, elle revient animer le corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont débité ce dogme comme s'il eût été à eux en propre, les uns plûtôt, les autres plus tard; j'en sais les noms, & je ne veux pas les nommer.* Tous les Savans anciens & modernes conviennent qu'Hérodote veut ici parler de Pythagore; ainsi ce seul passage suffit pour prouver que ce Philosophe Grec avoit pris des Egyptiens le dogme de la Métempsychose, & pour expliquer clairement quel étoit ce dogme.

PLATON, qui puisa bien des sentimens dans les Ecrits de Pythagore, y prit aussi l'opinion de la Métempsychose.

(*) Histoire d'HE'RODOTE, *Liv. II. Je me sers de la Traduction de* DU RYER.

chose. Mr. l'Abbé d'Olivet prétend qu'il y corrigea plusieurs choses (*), *& qu'il ne lui donna point autant d'étendue, n'envoiant pas les ames humaines dans les corps des bêtes; mais suivant qu'elles étoient bonnes ou mauvaises, les faisant passer dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins malheureuses.* Mr. l'Abbé d'Olivet se trompe, St. Augustin dit en termes exprès (†) *qu'il*

(*) D'Olivet, Théolog. des Philosophes Grecs. *pag.* 83.

(†) *Si post Platonem aliquid emendari existimatur indignum, cur ipse Porphyrius nonnulla & non parva emendavit?* Nam Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum, scripsisse certissimum est. *Hanc sententiam Porhyrii Doctor tenuit & Plotinus: Porphyrio tamen jure displicuit, in hominum sane, non sua quæ dimiserant, sed alia nova corpora redire humanas animas arbitratus est. Puduit scilicet, illud credere, ne mater fortasse filium in mulam revoluta vectaret: & non puduit hoc credere, ubi revoluta mater in puellam, filio forsitan nuberet.* August. de Civit. Dei, *Lib. X. Cap. XXX. Tom. VII. pag.* 267. *Edit. Bened. Sti. Mauri.*

*On voit par ce passage les raisons qui ont obli-*

*qu'il est très certain que Platon a cru que les ames après la mort, passoient même dans des corps d'animaux.* Ce n'est point ici une assertion douteuse & vacillante, c'est au contraire une assertion sûre, *certissimum est*; c'est un superlatif qui témoigne que quelques Platoniciens, zélés pour la gloire de leur maître, avoient voulu soutenir l'opinion de Mr. l'Abbé d'Olivet, & que St. Augustin les démentoit formellement.

Mr. l'Abbé d'Olivet répondra peut-être qu'on doit juger des sentimens de Platon par ceux qu'on trouve dans ses Ouvrages; qu'on n'y voit point qu'il ait dit en termes formels que les ames humaines passoient dans les corps des animaux; qu'il a au contraire (*) fait dans

*obligé les disciples de Platon à tâcher de justifier autant quil leur étoit possible, leur maître d'avoir admis la Métempsychose de Pythagore dans toute son étendue. Ils sentoient, ainsi que Porphire, combien cette opinion étoit messéante.*

(*) D'Olivet, Théologie des Philosophes Grecs, &c. *pag.* 83.

dans ſon Phédre *neuf claſſes : dans la première il met les Philoſophes avec les parfaits amans, & dans la dernière les tyrans, comme s'il jugeoit ceux-ci les plus coupables de tous les hommes, & ceux-là les plus vertueux.* Je répondrai à cela que nous n'avons point aujourd'hui tous les Ouvrages de Platon, & que ce que dit ce Philoſophe dans ceux qui nous reſtent, n'empêche point qu'il ne puiſſe dans un autre avoir donné à la Métempſychoſe autant d'étendue que Pythagore. S'il ne l'eût pas fait, St. Auguſtin n'eût jamais dit qu'il étoit *très certain* qu'il avoit cru la tranſmigration des ames humaines dans les corps des animaux. Mr. l'Abbé d'Olivet me dût-il trouver auſſi incommode qu'un Janſéniſte l'eſt à un Moliniſte, j'en reviens toujours au *certiſſimum eſt* de St. Auguſtin ; ce n'eſt point ici l'aſſertion d'un Journaliſte de Trevoux, c'eſt celle d'un Pere de l'Egliſe. Et quel Pere de l'Egliſe, grand Dieu ! Peut-on ſe figurer que St. Auguſtin eût ôſé s'exprimer comme il fait, s'il n'avoit pas lû dans les Ouvrages de Platon ce dont il l'accuſe ?

Mais

Mais je vais prouver par l'aveu d'un Platonicien célèbre que Platon devoit avoir dit expreſſément que les ames humaines paſſoient après la mort dans les corps des bêtes ; on verra en même tems ce qui avoit donné lieu à quelques diſciples de ce Philoſophe de nier qu'il cût jamais ſoutenu ce ſentiment.

„ PLATON, *dit* (*) *un ancien Au-*
„ *teur*

(*) Εἰπόντος γὰρ, πλάτωνος τὰς μὲν θυμικὰς, καὶ ὀργίλοις, καὶ ἁρπακτικὰς ψυχὰς, λύκων καὶ λεοντων σώματα μεταμφιέννυσθαι. Τὰς δὲ περὶ τὴν ἀκολασίαν ἠχο λημένας. ὄνων καὶ τῶν τοιούτων ἀναλαμβάνειν σώματα, εἰ μὲν κυρίως ἤκουσον τοὺς λέοντας καὶ τοὺς λύκοις, καὶ τοὺς ὄνους. οἱ δὲ τροπικῶς αὐτὸν εἰρηκέναι διέγνωσαν, τὰ ἤθη διὰ τῶν ζώων παρεμφαίνοντα. Et mox : ἰάμβλικος δὲ τὴν ἐναντίαν τούτοις δραμὼν, κατ' εἴδος ζώων ψυχῆς εἶδος εἶναι λέγει, ὔγουν εἴδη διάφορα· γέγραπτον γαῦ αὐτῷ μονόβιβλον ἐπίγραφον, ὅτι οὐκ ἀπ' ἀνθρώπων εἰς ἄλογα οὐδὲ ἀπὸ ζώων ἀ λόγων εἰς ἀνθρώποις αἱ μετενσωματώσεις γίνοντον, ἀλλὰ ἀπὸ ζώων εἰς ζῶα, καὶ ἀπὸ ἀνθρώπων εἰς ἀνθρώποις· καὶ μοι δοκεῖ μᾶλλον ὄντες ἕνεκα τούτου καλῶς κατεσοχᾶσθαι μὴ μόνον τῆς πλάτωνος γνώμης, ἀλλὰ καὶ τῆς ἀληθείας αὐτῆς. *Cum enim dixerit Plato iracundas, & furioſas & rapaces animas, luporum & leonum corpora induere, quæ vero intemperan-*

„ *teur Grec*, aiant écrit que les ames
„ des hommes furieux, colères & vo-
„ leurs passoient dans les corps de
„ loups & de lions, celles des hom-
„ mes lascifs dans ceux des ânes, plu-
„ sieurs personnes ont pris les termes
„ de loups, de lions & d'ânes dans
„ leurs sens ordinaires; plusieurs autres
„ au contraire les ont regardés comme
„ des expressions figurées qui mar-
„ quoient & désignoient les mœurs &
„ les caractères. Jamblique a cru
„ qu'on

*ter vixissent, asinorum, aut aliorum ejusmodi corpora assumere, nonnulli proprie intellexerunt leones, & lupos & asinos: alii vero figurate hæc ipsum dixisse judicarunt, mores per animalia indicantem. Et mox Jamblichus vero his contrariam decurrens viam, pro animalium specie, animæ speciem esse dicit species nimirum differentes. Ab eo ergo scriptus est Liber singularis ita inscriptus.* Migrationes animarum non fieri ex hominibus in bruta, neque a brutis animalibus in homines, sed ab animalibus in animalia & ab hominibus in homines. *Ac mihi videtur ille præ reliquis optime assecutus non Platonis sententiam modo, sed & ipsam veritatem.* NEMES. Cap. II.

„ qu'on devoit prendre les différentes
„ espèces d'animaux dont parloit Pla-
„ ton, pour les différens caractères
„ des ames. Il a écrit un Livre à ce
„ sujet, dans lequel il veut prouver
„ que les ames humaines ne passent
„ point dans les corps des bêtes, &
„ celle des bêtes dans ceux des hom-
„ mes; mais que la transmigration des
„ unes & autres est toujours fixe; que
„ celles des hommes passent dans des
„ corps d'hommes, & celles des bêtes
„ dans des corps de bêtes. Il me sem-
„ ble que Jamblique a non seulement
„ compris quel étoit le véritable sens
„ qu'il falloit donner aux discours de
„ Platon; mais qu'il a connu parfaite-
„ ment la vérité ".

VOILA des preuves bien certaines que Platon avoit dit en termes formels dans quelques-uns de ses Ouvrages que les ames des hommes luxurieux, furieux &c. passoient dans des corps d'animaux. St. Augustin avoit donc raison lorsqu'il disoit *certissimum est*, & il ne devoit pas craindre d'emploier ce superlatif. Il reste à savoir

si l'explication favorable que quelques Platoniciens qui ont vécu près de six cens ans après leur maître, ont voulu donner à ses opinions, doit être reçue, & balancer l'autorité de St. Augustin. Pour moi, je crois que ces explications & ces prétendus sens allégoriques n'ont été inventés que pour trouver quelques moïens de répondre aux reproches des premiers Chrétiens. Je puis me tromper; mais du moins la manière dont Platon avoit admis la Métempsychose de Pythagore, me paroissoit assez incertaine pour que Mr. l'Abbé d'Olivet ne dût pas traiter cette matière aussi cavaliérement. Un homme qui entreprend d'éclaircir la Théologie des Grecs, devroit apprendre à ses Lecteurs les difficultés qu'on forme sur les points les plus importans de cette même Théologie. J'éviterai de suivre en cela l'exemple de Mr. l'Abbé d'Olivet, & je dirai ici qu'aiant consulté ce qu'ont dit plusieurs Savans modernes sur cette question qui a divisé les Philosophes du troisième & du quatrième siécle, je les ai trouvés assez partagés.

Le

Le Pere Mourgues (*) s'en tient à l'autorité de St. Augustin, & croit que Platon a admis la Métempsychose de Pythagore dans toute son étendue ; le Pere Bouchet (†) est de cette opinion. Le

(*) Plan Théologique du Pythagorisme, &c. par le P. MOURGUES. &c. *Tom. I. Lettre.* X. *pag.* 533.

(†) Après tout, MONSEIGNEUR, les ames ne seroient pas entiérement dégradées, si elles étoient destinées à n'animer que des corps humains ; mais que la Philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bêtes, c'est ce qui ne paroîtroit pas croiable, si une opinion si insensée n'étoit pas semée dans les Ouvrages de Platon. C'est cette opinion que Saint Augustin rapporte au III. Livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles : *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse, certissimum est.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maître, comme a fait Porphyre ; ils ont allegué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des bêtes, & les corps des hommes.

Tel est donc le systême de Platon. Toutes les ames, à la réserve de celles de quelques

Le Savant Mr. Huet, Evêque d'A-
vran-

ques Philosophes, sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps: les unes tombent dans les Enfers, où elles sont punies & purifiées; les autres, dont la vie a été innocente, montent au Ciel pour y être récompensées, d'une manière proportionnée à leurs vertus, mais après mille ans, elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce Philosophe s'explique dans son Phedre.

Mais qu'on ne croie pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle, ou indifférent à l'égard de toute sorte de bêtes; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion, l'ame d'Agamemnon anima une Aigle, & celle de Thersite passa dans le corps d'un Singe. C'est dans les Livres de sa République que

Pla-

vranche (*), semble croire au contraire que Platon a fixé la transmigration des ames humaines dans des corps humains. Peut-être que l'envie de justifier en partie une erreur d'Origene, n'a pas peu contribué à déterminer l'illustre Prélat de purger Platon d'une faute qui seroit retombée sur l'ancien Docteur,

Platon développe cette rare doctrine. *Lettre du Pere* BOUCHET, *Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, à Monsgr.* HUET, *ancien Evêque d'Avranche, inserée dans les Cérémonies de Picart, Tom. II. I. partie, pag.* 173.

(*) *Animarum itaque* προϋπαρξιν *cum a Blatone accepisset Origenes, ipsarumque* μετενσωματώσεων *ab eodem accepit. Ab humanis autem corporibus in humana corpora transire animas affirmavit Plato, a cœlestibus vero in humana, ab his in dæmonica migrare animas dixit Origenes: & ut hominum animas eatenus animas pecudum fieri dixit Plato*, quatenus nequitiæ addictæ pecudum similes *fiunt, ita id ipsum Origenes pronuntiavit. Præiverat Platoni Pythagoras, sed* non animorum solum ex humanis corporibus *in humana, verum etiam ex his in ferina veras commentationes admiserat.* HUET. Origen. *Quæst. VI.* de Anima, *Art.* 20. *Tom. I. pag.* 80.

teur, pour lequel on voit qu'il avoit un *zèle de Commentateur.*

## §. X.

### SUR LE SYSTEME D'ARISTOTE ET LA PRÉTENDUE SUPPOSITION DE TOUS SES OUVRAGES.

MR. l'Abbé d'Olivet a cru devoir se dispenser par deux raisons de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Ciceron fait dire à Velléïus de la Théologie d'Aristote. J'examinerai d'abord la première le plus succintement qu'il me sera possible, je m'arrêterai plus long-tems sur la seconde à cause de sa singularité; elle mérite bien d'être examinée avec quelque attention. Le premier motif du silence de Mr. l'Abbé d'Olivet sur la Théologie d'Aristote, c'est pour éviter d'entrer dans les disputes qui se sont élevées entre les Philosophes modernes au sujet des principaux dogmes d'Aristote. *Une infinité de Scho-*

*Scholastiques* (*), dit-il, *ont criaillé pour & contre dans le XVI. & dans le XVII. siécle. Quelques-uns le font Athée dans toutes les formes; d'autres poussent la prévention jusqu'à soutenir qu'il a connu le Mystère de la Trinité; d'autres enfin, jusqu'à le mettre au nombre des Saints. Un Auteur, dont les prétendus Ecrits sont d'une obscurité impénétrable, est amené facilement à l'opinion qu'il plait à son Lecteur.*

Il me paroît que ce qui a fait garder le silence à Mr. l'Abbé d'Olivet, devoit au contraire le faire parler. Ne convenoit-il pas à un homme qui veut éclaircir la Théologie des Grecs, de montrer quelles étoient les fausses, ou les véritables opinions des Modernes sur cette Théologie? D'ailleurs, ces mêmes disputes qui ont partagé les Scholastiques, ont regné parmi les anciens Ecrivains Ecclésiastiques. Aristote a été loüé par plusieurs Peres, & même traduit dans les premiers siécles par

(*) D'Olivet, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 105.

par des personnes en qui la piété égaloit la science; cependant il a été blâmé vivement par d'autres Peres. Origene & St. Ambroise (*) ont soutenu que sa doctrine étoit plus pernicieuse que celle d'Epicure; voilà précisément la même diversité entre les anciens Docteurs, que celle qui regne entre les modernes. N'auroit-on pas dû attendre d'un Savant tel que Mr. l'Abbé d'Olivet, d'un homme aussi profond que lui dans la connoissance de la Théologie & de la Philosophie ancienne, d'un homme enfin qui trouve à chaque instant Mr. Bayle en faute, qu'il voudroit bien se charger d'éclaircir les dogmes qui ont partagé de tout tems les Théologiens Chrétiens? Je ne doute pas que Mr. l'Abbé d'Olivet n'eût rendu ce service au Public, s'il n'avoit regardé tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés. Il nous aprend lui-même que c'est-là la seconde raison

(*) Voi. les Mémoires Secrets de la République des Lettres, *V. Partie*. §. II. *pag.* 147.

raison qui l'a empêché de vouloir perdre du tems à approfondir le systême d'Aristote. *Dans cette foule de Livres*, dit-il (*), *qui portent le nom d'Aristote, & qui passent communément pour être de lui, peut-être n'y en a-t-il point dont la supposition n'ait paru assez vraisemblable à quelque Savant. Ce qu'il y a de certain, est que pas un passage de tous ceux que Cicéron a cités d'Aristote dans ses Entretiens, ne se trouve aujourd'hui dans les Ouvrages qu'on lui attribue. Je me dispenserai par cette raison de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Velléius rapporte de sa Théologie.*

NE pourroit-on pas conclure de ce passage de Mr. l'Abbé d'Olivet qu'il a adopté entiérement le systême de son bon ami le Pere Hardoüin? Ce Pere ne reconnoissoit d'Ouvrages légitimes parmi les Latins (†) que les Oeuvres de

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 105.

(†) *Deprehendit ille, ut quidem mussitabat nobiscum, cætum certorum hominum ante sæcula nescio quot extitisse, qui historiæ veteris concinnandæ partes suscepissent, qualem nunc*

de Ciceron, les Satyres d'Horace, les Géorgiques de Virgile, & l'Histoire de Pline; tous les autres Livres, soit sacrés, soit profanes que nous avons, avoient été composés, selon lui, par une Société d'Athées. Notez que ces Athées étoient des Benedictins; ainsi St. Cyprien, St. Augustin & St. Ambroise avoient été fabriqués dans la même boutique que Petrone, Ovide & Martial. Parmi les Auteurs Grecs, Homere, Hérodote & Platon étoient les seuls exceptés de la supposition. Mr. l'Abbé d'Olivet traite dans toutes les occasions presque aussi mal St. Augustin que Mr. Bayle. Il rejette Aristote, parce que certains passages que Ciceron cite de ce Philosophe, ne se trou-

*nunc habemus, cum nulla tunc extaret sibi probe notam illorum ætatem atque officinam esse: inque eam rem subsidio fuisse Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas:* nam hæc illa sola censet, *quod vereor ut cuiquam suadeat, ex omni Latina antiquitate* sincera monumenta, *præter inscriptiones admodum paucas fastosque nonnullos.* HARDUIN. Chronologiæ ex Nummis antiquis restitutæ Prolusio, &c. *pag.* 60.

trouvent plus dans les Ouvrages qui nous restent de lui. Ne pourroit-on pas conclure de cette façon d'agir que Mr. l'Abbé d'Olivet, adoptant le *systême insensé* d'un héréfiarque, n'ôse à cause du caractère dont il est revêtu, nier hautement l'authenticité des Ouvrages de St. Augustin & des Peres de l'Eglise; mais répand indirectement les monstrueuses opinions du Pere Hardoüin? De même que ce Jésuite attaque l'Enéïde de Virgile (*) pour détruire

(*) Les Mémoires Secrets de la République des Lettres, *Partie IV.* §. 3. *pag.* 81. *&* *suivantes.* Je ne repeterai point ici ce dont j'ai parlé très amplement dans cet Ouvrage: je me contenterai de remarquer que si l'Enéïde fut un Poëme faussement attribué à Virgile, & composé dans le XIII. siécle, il faut bien que les Ouvrages de St. Augustin soient supposés, puisque ce Pere, qui vivoit dans le milieu du IV. siécle, nous apprend qu'étant encore jeune, ses maîtres l'obligeoient d'étudier l'Enéïde de Virgile, d'exprimer en prose ce que ce Poëte fait dire à Junon dans le transport de la douleur & de la colère où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troïens d'aborder en Italie. *Propone-*

truire les Ouvrages de l'Evêque d'Hippone, dans lesquels on trouve un grand nombre de vers de cette même Enéïde (*); de même Mr. l'Abbé d'Olivet ne juge de la supposition d'un Ouvrage que par l'accord qu'on n'y voit point avec les Entretiens de Ciceron sur

*ponebatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum, præmio laudis & decoris, vel plagarum metu ut dicerem verba Junonis irascentis & dolentis, quod non posset Italia teucrorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixisse audieram. Sed figmentorum Poëticorum vestigia errantes sequi cogebamur, & tale aliquid dicere solutis verbis, quale Poëta dixisset versibus.* AUGUST. Confess. *Lib. I, Cap. XVII.*

(*) Parmi deux mille exemples, que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul. *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infesta Trojanis, Æolo ventorum Regi adversus eos irritando dicere:*

*Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,*
*Ilium in Italiam portans victosque Penates.*

AUGUST. de Civit. Dei. *Lib. I. Cap. III.* Dans ce même Chapitre il y a plus de trente vers, pris dans differens endroits de l'Enéïde.

sur la Nature des Dieux. Or, St. Augustin prête souvent dans ses Ecrits des opinions aux Philosophes, très éloignées de celles que leur donne Cicéron dans cet Ouvrage. Qu'en faut-il donc conclure selon le principe de Mr. l'Abbé d'Olivet? que St. Augustin est un Auteur supposé; que c'est un Benedictin, qui dans le treizième siécle a voulu ruiner la Religion; que c'est un homme qui ignoroit les matières qu'il traitoit; enfin une personne qui sera assez folle & assez visionnaire pour donner quelque croiance au systême du Pere Hardoüin, pourra se servir aussi facilement des principes de Mr. l'Abbé d'Olivet que de ceux de ce Jésuite. Je ne puis cependant me figurer qu'un homme qui montre autant de piété que Mr. l'Abbé d'Olivet, qui paroît avoir une morale si rigide, qui est si scrupuleux que les moindres réflexions de Mr. Bayle allarment, sa Religion excitant son zéle; je ne puis me figurer, dis-je, qu'un homme aussi dévot puisse faire main-basse sur tous les Peres de l'Eglise, sans excepter les plus illustres. Je crois

que

que Mr. l'Abbé d'Olivet n'a pas considéré tout ce qui s'ensuit de la supposition generale de tous les Ouvrages d'Aristote, puisque s'ils sont tous supposés, il faut que ceux des plus illustres Peres de l'Eglise le soient absolument aussi. Si Mr. l'Abbé d'Olivet avoit prévû une pareille conséquence, il n'auroit jamais avancé le paradoxe étonnant qu'il a emprunté de son ami le Pere Hardoüin.

Je suis si persuadé de la droiture de cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, que pouvant lui prouver l'authenticité des Ouvrages d'Aristote par l'autorité des Auteurs profanes, en descendant de siécle en siécle depuis celui de Ciceron jusqu'au nôtre, j'aime mieux me servir du témoignage des Ecrivains Ecclésiastiques. Hé! qui doute qu'un Prêtre de la sainte Eglise Romaine ne doive préferer leur autorité à celle de tous les autres Auteurs?

Mr. l'Abbé d'Olivet conviendra sans doute que les Ouvrages d'Aristote existoient du tems de Ciceron, puisque ce Romain parle de plusieurs de ses Ouvrages, en nomme (dans d'autres

tres Liv. que ceux qu'il a écrits sur la Nature des Dieux) quelques-uns (*) qui

(*) Je placerai ici une Note qui ne sera peut-être pas inutile. Il est bon de remarquer que nous avons dans plusieurs autres Ouvrages de Ciceron des passages de ceux d'Aristote, qui se retrouvent parfaitement dans les Livres qui nous restent. *Aristoteles quidem ait*, dit Ciceron, Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. XXXIII. Omnes ingeniosos melancholicos esse.* Ce sentiment se trouve dans la Section 30. des Problêmes d'Aristote. Dans un autre endroit il donne un précis de la Philosophie d'Aristote, & parle de toutes les principales opinions que nous voions aujourd'hui dans les Ouvrages qui nous restent de ce Philosophe. Il fait mention du cinquième Element inventé par Aristote, & de *l'entelechios*, nom qui signifie *un mouvement sans discontinuation & sans fin*, par lequel ce Philosophe prétend définir la nature de l'ame. *Aristoteles longe omnibus* (Platonem excipio) *præstans & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus e quibus omnia orirentur, quintam quandam naturam censet esse, e qua sit mens: cogitare enim, & providere, & discere, & docere, & invenire aliquid, & tam multa alia meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, lætari, hæc similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat.*

qui nous reſtent encore, ou du moins que nous prétendons être les mêmes qui nous reſtent.

Le Chriſtianiſme a commencé peu d'années après la mort de Ciceron; ſuivons donc tous les Peres depuis Origene & Tertullien, conſultons les Auteurs

*Quintum genus adhibet vacans nomine, & ſic ipſum animum* ἐντελεχειαν *appellat nomine, quaſi quandam continuatam motionem & perennem.* Cicer. Tuſcul. Diſput. *Lib. I. Cap. X.* Si les Ouvrages d'Ariſtote doivent paroître ſuppoſés parce qu'on n'y trouve point certains paſſages qu'a cités Ciceron, ils doivent auſſi par la même raiſon paſſer pour authentiques parce qu'on y voit pluſieurs endroits rapportés par le même Auteur. Je ne ſais pas pourquoi on ne prendra pas le pour comme le contre; n'eſt-il pas naturel pour expliquer la cauſe de cette contrariété apparente, de croire que nous avons perdu quelques Ouvrages d'Ariſtote, dans leſquels étoient les paſſages que nous ne retrouvons plus, & qu'il nous en reſte encore pluſieurs où nous trouvons les autres paſſages & les opinions qu'a rapportés le même Ciceron? Cela me paroît ſi vraiſemblable, que je ſuis étonné des erreurs dans leſquelles l'eſprit ſyſtématique entraine quelquefois les gens les plus ſenſés.

teurs Ecclésiastiques les plus illustres dans tous les siécles, & voions si les Ouvrages d'Aristote leur ont été inconnus. Les Ecrits de ces deux premiers Auteurs Ecclésiastiques sont remplis de passages, de citations d'Aristote, soit pour les réfuter, soit pour les opposer à ceux de quelques autres Philosophes. Ces passages se retrouvent aujourd'hui, excepté quelques-uns dans les Ouvrages d'Aristote; n'est-il pas naturel d'en conclure que ceux que nous n'y trouvons pas, ont été pris dans quelques Ecrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous? Pourquoi si les Ouvrages d'Aristote étoient supposés, y verroit-on les uns, & point les autres? Y auroit-on mis les premiers pour empêcher qu'on ne connût la supposition? Cette même raison y eût dû faire mettre les autres. Il est visible que c'est ce manque & ce défaut de certains passages qui prouve que les Ouvrages qui nous restent d'Aristote, sont véritablement de lui.

Si parmi le grand nombre de passages qu'ont rapportés les premiers Peres d'Aristote, quelques-uns ont été

extraits dans des Ouvrages qui ne nous restent point, quelle impossibilité y a-t-il que ceux que Ciceron a placés dans ses Entretiens sur la nature des Dieux, aient été pris dans les mêmes Ouvrages? Il seroit impossible d'avoir la moindre preuve du contraire, puisque Ciceron n'a point cité les Livres d'où il les tiroit.

Voici un témoignage plus fort que ceux d'Origene & de Tertullien; c'est celui de St. Justin. Ce Pere a écrit un *Ouvrage considérable* sur la Physique d'Aristote, on y retrouve parfaitement non seulement les principales opinions; mais même un nombre infini d'endroits des huit Livres de ce Philosophe: Dans presque tous les autres Ouvrages de St. Justin il est fait mention de ceux d'Aristote; au reste, nous verrons revenir dans la suite le *témoignage* de St. Justin, qui prendra une nouvelle force par l'approbation de plusieurs siécles. Continuons à nous éloigner de celui de Ciceron. St. Ambroise & St. Augustin nous assûrent dans vingt endroits de leurs Ouvrages qu'ils ont lû les Livres d'Aristote; ils les réfutent, ils en rapporter-

portent des morceaux, & nous voions que ces morceaux se trouvent dans les Ecrits qui nous restent, & que ces réfutations conviennent parfaitement aux opinions qu'ils contiennent.

J'AUROIS dû placer Athénagore, Arnobe & Lactance avant ces deux derniers Peres : mais comme la seule autorité de St. Augustin vaut celle de ces trois Auteurs, je ne les place ici que par une surabondance de droit ; cependant on retrouve parfaitement notre Aristote d'aujourd'hui dans leurs Ecrits.

AVANÇONS toujours plus avant, & passons au VI. siécle. Boëce vivoit au commencement, il parle souvent des Livres qui nous restent d'Aristote, il fait mention de ses principales opinions.

CASSIODORE qui fut contemporain de Boëce, mais qui mourut beaucoup plus tard, aiant vécu jusque vers le VII. siécle, est encore un témoin irréprochable sur les Ecrits d'Aristote, & nous apprend que Boëce en avoit traduit plusieurs en Latin. Qu'il me

soit permis de rapporter un passage de la vie de ce grand homme, écrite par un des plus respectables Savans que la France ait eus dans ces derniers tems. Ce passage est essentiel à la question dont il s'agit. *Cassiodore*, dit-il (*), *propose Aristote comme le plus grand maître de la Dialectique, laquelle n'est différente de la Rhétorique, selon Varron & selon Zénon, que comme une main fermée est différente de la même main lorsqu'elle est étendue. Il parle de l'Introduction de Porphyre, de sept Livres composés sur celui de l'Interprétation d'Aristote par Boëce, qu'il appelle* homme magnifique, *ce qui est un titre d'honneur fort considérable, comme on l'apprend du Code Théodosien. Il parle encore du Traité d'Apulée de Madaure, intitulé aussi: De l'Interprétation, qu'il dit être fort subtil; d'un autre Livre de Marius Victorin des syllogismes hypothétiques, & de Tullius Marcellus de Carthage, qui avoit aussi écrit presque sur le même sujet.*

(*) Vie de Cassiodore, &c. avec des Remarques sur ses Ouvrages, *pag.* 258.

*jet. Il nous fait connoître qu'il avoit écrit d'amples Commentaires sur le Livre de l'Interprétation d'Aristote, & composé un Livre de la Division, qu'on explique en Logique après la Définition, & que son ami le Patrice Boëce avoit traduit, l'Introduction de Porphyre, les Cathégories d'Aristote, son Livre de l'Interprétation, & les huit Livres des Topiques.*

Du VII. siécle je passe au VIII. & au IX. J'y trouve le témoignage d'un des plus grands génies qu'il y ait eu, d'un homme, dont l'érudition étoit profonde, dont la connoissance de l'antiquité étoit aussi vaste que sûre, qui me *ratifie le témoignage* de St. Justin, qui m'apprend que les Livres qu'il avoit écrits sur la Physique d'Aristote (*), existoient encore; que ceux du

(*) *Lecta est Justini Martyris Apologia pro Christianis cum adversus Græcos, tum adversus Judæos: & præter alter ejus* Tractatus contra primam & secundum Librum Physicæ Auscultationis. seu contra Materiam, Formam & Privationem, *rationibus epicherematicis ac violentis, quod ex usu est, in-*

du Philosophe étoient aussi conservés, & qui m'en dit *mot à mot le précis*. Le grand homme dont je veux parler, c'est Photius, Patriarche de Constantinople, dont tous les Savans anciens & modernes ont fait l'éloge à l'envi les uns des autres. Après cela, sur l'assertion de quelques Auteurs de la troisième ou de la quatrième classe, dois-je croire que nous n'avons point les Ouvrages d'Aristote ; car Mr. l'Abbé d'Olivet n'en a guères que de pareils, (comme je le montrerai bientôt,) pour appuier son sentiment ?

Je me hâte le plus qu'il m'est possible, pour conduire Aristote dans ces derniers tems : cela ne me sera guères difficile, Suidas, Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, seront mes garants. On n'a qu'à les consulter, on verra s'ils sont moins précis & moins instruits

*inferens* ; *itidemque contra* quintum illud corpus motumque sempiternum. *Quem Aristoteles mirifico ratiocinationum contra (Christianam) pietatem summariæ solutiones. Ex* PHOTII Tractatu, *qui* ΜΥΡΙΟΒΙΒΛΟΣ, *sive* Bibliotheca *inscrib.*

truits sur la question dont il s'agit, que l'habile Patriarche que je viens de citer.

Me voilà parvenu au XII. siécle, où St. Bernard s'éleva si fort contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit condamner sa Métaphysique par un Concile: cependant peu de tems après, elle reprit le dessus, & Pierre Lombart, Albert le Grand, St. Thomas la cultiverent avec soin; on la retrouve presque en entier dans leurs Ouvrages. Ces grands hommes donnerent une si grande vogue aux Ouvrages & aux opinions d'Aristote, qu'ils en porterent la réputation à ce haut point de gloire, où elle s'étoit soutenue jusqu'à la naissance du Gassendisme & du Cartésianisme.

Il me reste actuellement à examiner quels sont les Auteurs qui ont prétendu que les Ouvrages d'Aristote étoient supposés. Aucun d'eux n'a jamais soutenu qu'ils le fussent: un chacun, selon son caprice & sa fantaisie, adoptoit les uns, & rejettoit les autres; preuve bien sensible que la seule fantaisie étoit ce qui conduisoit leur décision. Je

voudrois bien que Mr. l'Abbé d'Olivet eût jugé à propos de nous inſtruire du nom & du mérite de ces prétendus Savans, à qui la ſuppoſition des Ouvrages d'Ariſtote a paru aſſez vrai-ſemblable; il indique à ce ſujet un Traité de Gaſſendi, & la Bibliothéque de Jean Albert Fabrice. J'ai conſulté ſoigneuſement ces deux Ouvrages, & j'ai trouvé qu'il n'y étoit fait mention, ſi l'on excepte François Pic, que de quelques avanturiers; car comment peut-on appeller ces demi-Savans qui décident ſi hardiment de ce qu'ils n'entendent point, & qui ne ſont connus que de ceux qui ſont obligés par le genre de leur travail de parler des bons, ainſi que des mauvais Ecrivains?

L'Auteur le plus conſidérable qui ait voulu ſuſpecter quelques-uns des Livres qui nous reſtent d'Ariſtote, c'eſt Jamblique, qui a prétendu rejetter les Cathégories; mais les Anciens ſes contemporains, & les plus habiles Critiques modernes (*) ſe ſont moqués de lui.

(*) *Porro hujus Libri Cathegor. auctorem eſſe*

lui. Un certain Andronicus Rhodien (*), qui étoit apparemment l'Har-

*esse Aristotelem Stagiritam, licet (auctore Boetio) Jamblicus dubitaverit, & quidam minoris notæ Auctores insiciati sint, est tamen communis omnium Peripateticorum consensio, quam Boëtius hoc loco triplici ratione confirmat. Prima, quia cæteris in Operibus secum maxime consensit Aristoteles in hoc opere. Secunda, quia styli brevitas, & subtilitas Aristotelem redolent. Tertia, quoniam aliter imperfectum Opus edidisset, si de Syllogismis scripturus, aut propositiones, ex quibus illi proxime, aut simplices voces, ex quibus remote coalescunt, omisisset.* Commentar. Collegii Conimbricensis *e Societate Jesu.* in univers. Dialect. Aristot. &c. *Part. I. Comment. in Lib. Cathegor. pag.* 252.

(*) Non est tanti faciendus Andronicus quidam Rhodius, *quem refert Ammonius in præfatione hujus Operis, ut propter illum in controversiam vocandus sit horum Librorum de Interpret. auctor fueritne Aristoteles, an quidam alius, ut ipse opinatur; cum se verum dicendi genus, styli comitas, & gravitas, Peripateticorum principem prodant auctorem, ut D. Thomas, Boëtius, Ammonius, cæterique ejus alumni judicarunt.* Id. *Part. II. Comment. in Lib.* de Interpretatione *pag.* 289.

l'Hardoüin de son siécle, avoit aussi rejetté comme supposés les Livres de l'Interprétation. Voilà quels sont ces Savans, sur l'autorité desquels Mr. l'Abbé d'Olivet range Aristote dans la classe même, où son ami le Jésuite a placé tous les auteurs Latins, & les trois quarts des Grecs.

Je viens actuellement à l'objection que forme Mr. l'Abbé d'Olivet sur les endroits d'Aristote, cité par Ciceron, qui ne se trouvent plus dans les Livres que nous avons aujourd'hui de ce Philosophe. Puisqu'il regarde apparemment comme impossible que ces passages aient pû être pris dans des Ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, quoique cela me paroisse fort naturel & fort probable, je vais lui montrer qu'un des plus grands hommes de l'Europe, juge bien compétent dans la matière dont il s'agit, se moque de cette prétendue cause de supposition, & soutient que Ciceron a prêté des opinions à Aristote, auxquelles il est impossible que ce Philosophe ait jamais songé. L'Auteur dont je parle, c'est Mr. Leibnitz. Si je

je connoissois un plus grand Philosophe que lui, & plus en état de décider sur la supposition des Ouvrages d'Aristote, je le lui préfererois; car j'ai la maxime de prendre toujours pour juges les gens qui excellent dans la connoissance des choses dont on dispute. Ai-je un doute sur un point de Théologie, j'ai recours à St. Augustin; je ne consulte pas davantage Sanchès, Scobar, Tambourin, que mon Cordonnier ou mon Tailleur. Veux-je juger du mérite d'un Philosophe Grec, j'examine ce qu'en ont dit Leibnitz, Newton & Locke, &c. S'ils en ont parlé, je n'ai aucun égard à tous ces prétendus Savans dont Mr. l'Abbé d'Olivet a peut-être lui-même oublié jusqu'au nom. Je crois que ma maxime sera approuvée, & qu'elle n'a pas besoin d'être justifiée. Quoi qu'il en soit, voici Mr. Leibnitz qui va parler, & je traduirai ses paroles le plus littéralement qu'il m'est possible. „ Il est tems de retourner, „ *dit-il* (*), aux erreurs de Nizo- „ lius.

(*) *Nunc ad* Nizolii *errores redeundum est.*

„ lius . . . . Cet homme a prétendu
„ que

*est. . . . Quod item contendit genuina* Aristotelis *Opera nunc non haberi, idque locis potissimum* Ciceronis, *mihi nunquam persuaserit. Nam quid mirum est hominem politicum & infinitis curis obrutum, qualis erat* Cicero, *nonnunquam subtilissimi cujusdam Philosophi sententias, fugiente oculo lectas, non satis assequi? qui credit Aristotelem in veris suis Operibus Deum appellasse* Καῦμα οὐρανοῦ ardorem cæli, *nec is* Aristotelem *fatuum putat; & quum sapientem & ingeniosum habeamus per vim nobis ineptum & stultum obtrudit. Novum hoc Criticæ artis genus est, in dignoscendis Scriptis Auctoris omnium confessione ingeniosi, quædam pro suppostitiis habere, quia stultum aliquid Auctori a conviciatoribus impositum (nam nec* Cicero *nisi alia sibi persona* Aristoteli *iniqua imposita hæc loquitur) in iis non reperitur. Mihi genuitatem Operum Aristotelicorum, quicquid dicant* Joh. Francisc. Picus in Examine Vanitatis Doctrinæ Gentium, *quicquid* Nizolius, *quicquid* Ramus, *quicquid* Patricius, *quicquid in Apologia magnorum virorum magiæ suspectorum, ubi & hunc* Nizolius *Librum citat*, Naudæus; *satis superque persuadet perspecta hypothesium inter se harmonia, & æqualis ubique methodus velocissimæ subtilitatis.* LEIBNITZ. Epist. *Tom. II. pag.* 115. *Edit. Lips.* 1738.

„ que nous n'avions pas aujourd'hui „ les véritables Ouvrages d'Ariſtote; „ mais je trouve l'objection qu'il fon- „ de ſur les *paſſages de Ciceron*, pitoïa- „ ble, & elle ne ſauroit faire la moin- „ dre impreſſion ſur mon eſprit. Eſt- „ il bien ſurprenant qu'un homme „ accablé de ſoins, chargé des affaires „ publiques, tel qu'étoit Ciceron, n'ait „ pas bien compris le véritable ſens „ de certaines opinions d'un Philoſo- „ phe très ſubtil, & qu'il n'ait pû ſe „ tromper en les parcourant aſſez le- „ gérement ? Quel eſt l'homme qui „ puiſſe ſe figurer qu'Ariſtote dans ſes „ véritables Ouvrages ait appellé Dieu „ Καῦμα οὐρανοῦ, *l'ardeur du ciel ?* Si „ l'on croit qu'Ariſtote a dit une pa- „ reille abſurdité, on doit conclure „ néceſſairement qu'il étoit *inſenſé*; „ cependant nous voions par les Ou- „ vrages qui nous reſtent, qu'Ariſtote „ étoit un *grand génie*. Pourquoi „ donc veut-on ſubſtituer par force & „ contre toute raiſon un Ariſtote fou à „ l'Ariſtote ſage ? C'eſt un genre de „ Critique bien nouveau & bien ſingu- „ lier, que celui de juger de la ſuppo-

„ ſi-

„ sition des Ecrits d'un Auteur, gé-
„ néralement regardé de tous les grands
„ hommes comme un génie supérieur,
„ par quelques absurdités qui ne s'y
„ trouvent point; en sorte que pour
„ que les Ouvrages d'un Philosophe,
„ aussi subtil que profond, ne passent
„ point pour être supposés, il faudra
„ dorénavant qu'on y trouve toutes
„ les fautes ou toutes les impertinen-
„ ces qu'on lui aura prêtées, soit par
„ inadvertance, soit par malice. Il
„ est bon d'ailleurs de remarquer que
„ Ciceron a été le seul que nous con-
„ noissions avoir attribué ces sentimens
„ à Aristote. Quant à moi, je suis
„ très persuadé que tous les Ouvrages
„ que nous avons d'Aristote, sont
„ *constamment de lui*; & quoique *quel-*
„ *ques-uns* aient été regardés comme
„ supposés ou du moins comme suspects
„ par Jean François Pic, par Nizo-
„ lius, par Pierre Ramus, par Patri-
„ cius & par Naudé, je n'en suis pas
„ moins convaincu que ces Livres sont
„ véritablement d'Aristote. Je trouve
„ dans tous une parfaite liaison & une
„ harmonie qui les unit, j'y découvre
„ la

„ la même hypothéſe, toujours bien
„ ſuivie & toujours bien ſoutenue,
„ j'y vois enfin la même méthode,
„ la même ſagacité & la même ſubti-
„ lité ".

Je me bornerai aux réflexions de Mr. Leibnitz; les raiſons que je pourrois apporter, n'ajouteroient rien à celles de ce grand homme. Qu'il me ſoit cependant permis de remarquer ici qu'il n'eſt guères ſurprenant que dans le nombre de quatorze mille (*) Commentateurs qui ont travaillé ſur les Ouvrages d'Ariſtote, il s'en ſoit trouvé quelques-uns, qui, pour ſe donner un air

(*) Dans le deſſein que j'aurois d'étudier Ariſtote, l'on me prendroit pour un *fou*, ſi pour bien entendre ce Philoſophe, j'entreprenois de lire les quatorze ou quinze mille Commentateurs qui l'ont *expliqué chacun en leur manière*, au lieu d'en choiſir *un petit nombre de ceux que je ſaurai avoir le mieux réuſſi*, ſur le bruit & la réputation où ils ſont parmi les Savans qui les ont lûs. Jugemens des Savans, &c. *par* ADRIEN BAILLET, &c. *Tom. I. pag.* 56. *Edit. in 4to. d'Amſterd.* 1725.

air de grand Critique, & montrer qu'ils avoient le goût plus fin que les autres, aient cru devoir regarder comme supposé quelque Livre particulier parmi ceux de ce Philosophe Grec. Ainsi, en admettant seulement dix ou douze personnes qui aient pensé de même parmi quatorze mille, voilà de quoi regarder tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés, parce qu'il suffit pour cela, selon Mr. l'Abbé d'Olivet, *que leur supposition ait paru assez vrai-semblable à quelque Savant.*

Il me reste actuellement à dire en deux mots quel étoit le Systême de Théologie d'Aristote; je ne chercherai aucun éclaircissement ni chez les Commentateurs Arabes, ni chez les Chrétiens modernes. Je ne veux point obliger Mr. l'Abbé d'Olivet à se soumettre ni à Averoës, ni à Avicene; je connois trop l'horreur qu'un zélé Ecclésiastique doit avoir pour des Commentateurs *Mahometans*, & j'ai reconnu en plusieurs occasions que Mr. l'Abbé d'Olivet n'aime pas les *Scholastiques*. On me demandera donc quel est l'Auteur que je prendrai pour guide? Un

savant Pere de l'Eglise, qui vivoit dans le tems, où presque toutes les Sectes des anciens Philosophes subsistoient encore, qui lui-même étoit un Philosophe illustre, St. Justin; pourrois-je avoir un meilleur garant? Il cite les propres termes du Philosophe dont il réfute le sentiment. „ Aristote, *dit*-„ *il* (*), expliquant dans l'Ouvrage „ qu'il

(*) Ἀριστοτέλης δὲ, ἐν τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύντομόν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅρον σαφῶς καὶ φανερῶς τὴν Πλάτωνος ἀναιρεῖ δόξαν, οὐκ ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι λέγων, ἀλλὰ πέμπτον αἰθέριον τινα καὶ ἀμετάβλητον ἀκατάληπτον σῶμα, ἐν τούτῳ αὐτὸν εἶναι φησί. γέγραφε γοῦν οὕτως οὐχ ὡς ἔνιοι τῶν περὶ τὸ θεῖον πλημμελούντων, ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι φασίν. εἶτα, ὥσπερ μὴ ἀρκούμενος ἐπὶ τῇ κατὰ Πλάτωνος βλασφημίᾳ, καὶ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἐκβληθέντα ὡς ψεύστην καὶ τρίτον τῶν ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἰδώλων, ὡς αὐτὸς ἔφη μιμητὴν ὄντα Ὅμηρον, εἰς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ' αὐτοῦ περὶ τοῦ αἰθερίου σώματος λεγομένων καλεῖ μάρτυρα· γέγραφε γὰρ, οὕτω γοῦν καὶ Ὅμηρος ἔφη,

Ζεὺς ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι

Βουλόμενος ἐκ τῆς Ὁμήρου μαρτυρίας ἀξιόπιστον τὴν ἑαυτοῦ δεικνύναι δόξαν. ἀγνοῶν ὅτι εἰ Ὁμήρῳ πρὸς ἀπόδειξιν τοῦ ἀληθῆ ἑαυτὸν λέγειν μάρτυρι χρῷτο, πολλὰ τῶν αὐτῷ δοξάντων οὐκ ἀληθῆ φανήσεται ὄντα.

 *Aristo-*

„ qu'il a écrit pour Alexandre, quel „ est le but & le principe de sa Philo- „ sophie, détruit fort au long & fort „ clairement l'opinion de Platon. Il „ sou-

*Aristoteles autem, in eo, quod ad Alexandrum Macedonem scripsit Opere, compendiose Philosophiæ suæ exponens rationem & finem, clare & diserte Platonis abrogat opinionem, non in ignea substantia Deum esse inquiens; sed quintum quoddam Æthereum & immutabile corpus fingens, ibi Deum esse ait. Quapropter ita scripsit :* Non quemadmodum nonnulli de Divinitate hallucinantes, in ignea essentia Deum esse asserunt. *Deinde veluti maledicto hoc in Platonem effuso non contentus, quem Plato e civitate sua quasi mendacem & tertium veritatis imaginum (sicut ipse dixit) imitatorem ejecit Homerum, ad ea demonstranda quæ a se de Æthereo corpore sunt dicta, testem laudat. Scribit enim :*

*Ad hunc ergo modum & Homerus ait :*
*Sorte Jovi cessit in nube & in æthere cælum.*

*Opinionem ille quidem suam credibilem esse probare & declarare volens Homeri testimonio : interim tamen ignorans, dum Homero, ut dictis suis veri fidem astruat, teste utitur, multas se illius sententias falsi arguere.* STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 6.

„ soutient que l'essence de Dieu n'est „ point une *substance ignée*, ainsi que „ le prétend ce Philosophe : mais il „ invente je ne sais quel *Æther*, ou „ cinquième Element immuable & in- „ altérable qu'il appelle Dieu ; c'est la „ raison pour laquelle il a dit que quel- „ ques-uns, raisonnant de la nature de „ Dieu, s'étoient trompés grossiére- „ ment en la faisant consister dans une „ *essence ignée.* Aristote, peu content „ d'avoir insulté Platon, appuie son „ sentiment de l'autorité d'Homere, „ que ce même Platon avoit banni „ comme un menteur & un conteur de „ fables de sa République, & il se „ sert des paroles de ce Poëte pour „ prouver ce qu'il a avancé au sujet de „ l'*Æther*. Il cite ce vers, qui dit que „ le *Ciel qui est dans l'Æ*ther, *tomba en* „ *partage à Jupiter*; cependant com- „ me Aristote ne se confioit point en- „ tiérement à l'autorité d'Homere, il „ tâche de la fortifier par un grand „ nombre de raisons ".

JE pourrois m'en tenir à cette première explication du Systême Théologique d'Aristote sur la nature de Dieu ;

mais j'ajouterai ici que St. Justin a repeté ailleurs à peu près la même chose. En parlant des Ouvrages de ce Philosophe, il est toujours fixe & certain dans les opinions qu'il lui attribue, & ne varie point, ainsi que fait quelquefois Ciceron, dans celles qu'il donne à quelques Philosophes. Pour moi, je croirois que Ciceron avoit confondu cet *Æther*, ce cinquième Element avec cette *ardeur du Ciel*, qu'il prétend qu'Aristote a reconnu pour Dieu ; ou bien les Copistes, ce qui est très faisable, ont défiguré la pensée de l'Auteur & changé les termes dont il s'étoit servi.

QUANT aux premiers principes qu'a admis Aristote, St. Justin nous dit précisément la même chose que nous trouvons aujourd'hui dans les Ouvrages de ce Philosophe ; savoir qu'il admit la (*) matière & la forme, & qu'il

(*) Ἀριστοτέλης τοῦ μὲν εἴδους ὡς ἀρχῆς οὐδαμῶς μέμνηται· δύο δὲ ἀρχὰς Θεὸν καὶ ὕλην εἶναι φησι. *Aristoteles ideæ quidem tanquam principii haud quaquam meminit: duo vero principia, Deum & Materiam esse dicit.* STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

qu'il n'eut aucun égard aux *idées* & aux *exemplaires* de Platon. Nous avons déjà vû ce qu'étoit l'*idée* chez ce dernier.

## §. XI.

## SUR LE SYSTEME DE DE'MOCRITE.

CICERON nous apprend que Démocrite (*) *donnoit la qualité de Dieux, & aux images des objets qui nous frappent, & à la Nature qui fournit, qui envoie ces images, & aux idées, dont elles nous remplissent l'esprit. Qu'après cela, il assûroit que rien n'est éternel, parce*

(*) *Quid? Democritus, qui tum imagines; earumque circuitus in Deorum numero refert: tum illam naturam, quæ imagines fundat, ac mittat: tum scientiam, intelligentiamque nostram; nonne in maximo errore versatur? Cumque idem omnino, quia nihil semper suo statu maneat, neget esse quidquam sempiternum; nonne Deum ita tollit, ut nullam opinionem ejus reliquam faciat?* CICER. de Nat. Deor. *Cap. XII.*

*parce que rien ne demeure toujours dans un même état.* Mr. l'Abbé d'Olivet, aiant rapporté ce même passage de Ciceron, ajoute ensuite (*) : *S'il étoit juste de s'en tenir à la réflexion d'un Critique, dont la plume n'épargne assez souvent*, ni le profane, ni le sacré, *nous aurions dans* la Recherche de la Vérité *le commentaire le plus beau qu'on puisse écrire sur ce passage.* Voions donc quelle est cette terrible comparaison, ce parallèle affreux qui a si fort irrité Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'abandonnant ce style poli qui est le partage de Mrs. les Académiciens, & qui régne toujours dans leurs Ouvrages, il s'emporte & s'oublie jusqu'à outrager le plus indignement la mémoire d'un illustre mort, qu'il savoit être en état de ne pouvoir se défendre. Si je n'étois pas aussi persuadé que je le suis, de la droiture du cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, j'attribuerois à une basse & lâche jalousie des injures qui ne partent que d'une

(*) D'OLIVET, Théologie des Philos. Grecs, *pag.* 96.

d'une grande vivacité & d'un zèle trop ardent ; mais sans nous plaindre davantage des termes injurieux de Mr. l'Abbé d'Olivet, examinons ce qu'a écrit Mr. Bayle au sujet de Démocrite & du Pere Mallebranche. Nous trouverons 1°. qu'il a parlé du dernier avec toute la politesse du monde. 2°. Qu'il n'en dit que ce que vingt autres Auteurs en ont dit. 3°. Que ses Réflexions sont très justes. „ Je ne sais, „ *dit-il* (*), si jamais personne a pris „ garde que le sentiment de *l'un des* „ *plus sublimes esprits de ce siécle, que nous* „ *voions toutes choses dans l'Etre infini*, „ *dans Dieu*, n'est qu'un développe„ment & qu'une réparation du dogme „ de Démocrite. Prenez bien garde „ que Démocrite enseignoit que les „ images des objets, ces images, dis„je, qui se répandent à la ronde, ou „ qui se tournent de tous côtés pour „ se présenter à nos sens, sont des é„manations de Dieu, & sont elles„ mê-

(*) BAYLE, Diction. Hist. & Critiq. Art. Démocrite, *Remarq. O.*

„ mêmes un Dieu, & que l'idée ac-
„ tuelle de notre ame eſt un Dieu. Y
„ a-t-il bien loin de cette penſée à
„ dire que nos idées ſont en Dieu,
„ comme le P. Mallebranche le dit, &
„ qu'elles ne peuvent être une modifi-
„ cation d'un eſprit créé? Ne s'enſuit-
„ il pas de là que nos idées ſont Dieu
„ lui-même? Or, nos idées & notre
„ ſcience peuvent paſſer facilement
„ pour la même choſe. Ciceron fera
„ dire, tant qu'il lui plaira, par l'un
„ de ſes perſonnages que ces penſées de
„ Démocrite ſont dignes d'un Abdéri-
„ tain; c'eſt-à-dire d'un ſot & d'un
„ fou; je ſuis ſûr qu'un petit eſprit ne
„ les formera jamais. Pour les for-
„ mer, il faut comprendre toute l'é-
„ tendue de pouvoir qui convient à
„ une nature, capable de peindre dans
„ notre eſprit les images des objets.
„ Les eſpèces intentionnelles des Scho-
„ laſtiques ſont la honte des Péripaté-
„ ticiens; il faut être je ne ſais quoi
„ pour ſe pouvoir perſuader qu'un ar-
„ bre produit ſon image dans toutes
„ les parties de l'air à la ronde, juſ-
„ ques au cerveau, d'une infinité de
„ ſpec-

„ spectateurs. La cause qui produit „ toutes ces images, est bien autre „ chose qu'un arbre. Cherchez-la „ tant qu'il vous plaira, si vous la „ trouvez au-deçà de l'Etre infini, „ c'est signe que vous n'entendez pas „ bien cette matière. Je ne discon-„ viens pas qu'au fond ces dogmes de „ Démocrite ne soient très absurdes, „ St. Augustin les a réfutés solide-„ ment ".

ON s'attend peut-être que Mr. l'Abbé d'Olivet prouvera que Mr. Bayle s'est trompé, qu'il se mettra du moins en état de montrer qu'il n'y a aucune ressemblance entre le systême de Démocrite & celui du P. Mallebranche; point du tout, il ne songe à rien de tout cela, il se contente de canoniser le P. Mallebranche & de déclarer Athée Démocrite; moïennant quoi, il conclut qu'on ne doit faire aucune comparaison entre ces deux Philosophes. Il faut avoüer que cette canonisation du Métaphysicien moderne est un de ces grands coups de maître, auquel on ne s'attend point, & qui forme un argument qu'on ne sauroit résoudre. On fera

sera peut-être bien aise de savoir comment l'emploie Mr. l'Abbé d'Olivet, voici ses termes (*) : *Ceux qui ont connu particuliérement le Pere Mallebranche, & savent qu'il a été un des plus grands Philosophes de son siécle, mais qui a sû allier l'étude des sciences les plus abstraites avec une solide piété, seront indignés que Mr. Bayle ait ôsé mettre la Théologie d'un saint Prêtre en parallèle avec celle d'un Païen, suspect d'Athéïsme aux Païens mêmes.* Eh! que diroit Mr. l'Abbé d'Olivet si on lui prouvoit évidemment deux choses? La première, que ce *saint Prêtre*, au jugement de bien de grands hommes, a été violent, emporté, atrabilaire ; la seconde, que son systême sur les idées ressemble assez non seulement à celui de Démocrite, mais est une espèce de *Spinosisme spirituel*, c'est - à - dire qu'il rend toutes les substances incorporelles des simples modifications d'une substance spirituelle, unique & infinie. Je commencerai par prouver le dernier de ces deux

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 97.

deux faits, je reviendrai ensuite au premier.

SUPPOSER que *nous voyons tout en Dieu*, n'est-ce pas, pour ainsi dire, prétendre que Dieu soit l'ame commune de tous les êtres ? N'est-ce pas établir une substance générale, infinie, spirituelle, représentative, dans laquelle toutes les autres substances spirituelles se retrouvent, ne pensent, n'agissent, ne connoissent que par l'intime union qu'elles ont avec cette substance générale, dont elles ne sont que de pures & simples modifications? Si nos idées, qui sont les seules opérations de notre ame par lesquelles nous puissions connoître non seulement sa nature, mais même son existence; si nos idées, dis-je, sont hors de nous, si nous n'avons pas le pouvoir de les créer, si elles sont inaltérables, éternelles, si elles sont enfin une partie de l'essence divine, cette essence de Dieu, diversement modifiée, est sujette à tous les inconvéniens de la substance Spinosiste. Il ne faut plus dire, selon le systême du P. Mallebranche, *un tel homme a eu la pensée d'en assassiner un autre*; mais

*la substance générale, l'étendue spirituelle, dans laquelle sont renfermées toutes les modifications, a présenté l'idée d'un crime affreux à une telle modification.* Et n'est-ce pas là en quelque manière faire Dieu l'auteur de tous les crimes, puisque c'est dans lui que les hommes en prennent les idées; n'est-ce pas outrager la Divinité, & la ravaler autant qu'a fait Spinosa ?

Le Pere Mallebranche avoit prévû sans doute une partie des justes reproches qu'on pouvoit lui faire; il inventa une *étendue intelligible, infinie, que Dieu renferme en lui-même*, & c'est dans cette *étendue* que nous voions les choses. Mr. Arnaud, qui fit un Ouvrage pour réfuter le systême des idées du P. Mallebranche, a démontré clairement le ridicule & l'inutilité de cette *étendue intelligible, infinie*, qui ne met point à couvert le sentiment du P. Mallebranche de toutes les objections qu'on a formées sur les notions indignes qu'il donne de la nature de Dieu. *On ne sauroit deviner* (*), dit

(*) Des vraies & des fausses idées, &c. *par*

dit ce ſavant homme, *ce que le P. Mallebranche a voulu que nous entendiſſions par cette* étendue intelligible, infinie, *dans laquelle il prétend maintenant que nous voions toutes choſes; car il en dit des choſes ſi contradictoires, qu'il me ſeroit auſſi difficile de m'en former une notion diſtincte ſur ce qu'il en dit, que de comprendre une montagne ſans vallée. C'eſt une créature, & ce n'eſt pas une créature; elle eſt Dieu, & elle n'eſt pas Dieu; elle eſt diviſible, & elle n'eſt pas diviſible; elle n'eſt pas ſeulement éminemment en Dieu, mais elle y eſt formellement; & elle n'y eſt qu'éminemment, & non pas formellement.*

*C'eſt une créature, puiſque c'eſt l'étendue que Dieu a faite, & c'eſt l'étendue que Dieu a faite, puiſqu'il prouve par-là que Dieu la connoît.* Dieu, *dit-il*, renferme en lui-même une étendue intelligible, infinie; car Dieu connoît l'étendue, puiſqu'il l'a faite, & il ne la peut connoître qu'en lui-même.

*Et*

*par Mr.* ANTOINE ARNAUD, *Docteur de Sorbonne*, *Chap. XIV. pag.* 135. *Edit. de Colog.* 1683.

*Et ce n'est pas une créature, puisque si cela étoit, en voiant les choses dans cette* étendue intelligible, infinie, *nous ne les verrions que dans une créature, & son dessein est de montrer que nous les voions en Dieu.*

On voit combien est frêle & legère la ressource que le P. Mallebranche avoit cru se ménager dans cette *étendue intelligible, infinie*, qu'il place dans Dieu, & qui ne sert qu'à augmenter l'obscurité & les inconvéniens insurmontables qui se rencontrent dans son opinion. Il faut donc qu'il en revienne toujours à son premier principe, qu'après avoir fait sentir toutes les difficultés qu'il y a à soutenir que nos idées puissent être produites par des êtres finis, il dise qu'on doit les chercher dans l'infini, dans Dieu. Voilà précisément la doctrine de Démocrite, car il enseignoit que nos idées étoient des émanations, qu'elles étoient elles-mêmes des Dieux; & le P. Mallebranche, en raisonnant conséquemment a ces principes, peut-il en tirer d'autres conséquences que celles que Démocrite tiroit des siens? Si nos idées sont en Dieu,

Dieu, si elles ne peuvent être que des modifications d'une substance infinie, si elles ne sauroient émaner d'un esprit créé, ne sont-elles pas des parties de la Divinité? Ne sont-elles pas des modifications de la substance spirituelle, & par conséquent des Dieux?

Mr. l'Abbé d'Olivet, avant de se recrier si fort sur la façon polie dont Mr. Bayle a parlé du P. Mallebranche, auroit dû bien examiner le systême de cet Oratorien, & il auroit vû qu'on lui faisoit grace en le traitant avec tant de douceur, & assaisonnant de tant d'éloges ce qu'on en disoit. Tous ceux qui auront lû le passage de Mr. Bayle, qui lui a attiré un torrent d'injures, seront étonnés du procedé de Mr. l'Abbé d'Olivet. Et que diroit-il, si je lui citois ici un nombre d'Auteurs distingués qui ont condamné le sentiment du P. Mallebranche, comme très dangereux? *Si nos idées*, dit un ingénieux Critique (*), *sont l'essence de Dieu diversement modifiée, je ne connois par le moïen*

(*) DESLANDES, Hist. Critiq. de la Philosop. *Tom. II. pag.* 512.

*moïen de cette essence que deux choses dans l'Univers, mon entendement, & les natures universelles, immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même; ma raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de là que puis-je concevoir, si toutes ces natures universelles sont l'essence de Dieu? Il n'y a rien qui détruise plûtôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aise l'esprit de l'homme. Chaque idée a je ne sais quoi d'absolu, de distinct, d'indépendant de mon entendement: chacune de ces idées est l'essence même de Dieu ainsi modifiée; donc toutes les idées composent toute la Divinité; donc elle est répandue par-tout, & subsiste dans tous les entendemens.*

Mr. Arnaud ne traite guères plus favorablement le systême du P. Mallebranche. Selon lui (*), *les idées par lesquelles nous voions tout en Dieu, sont de*

(*) Des vraies & des fausses idées, &c. *par Mr.* ANTOINE ARNAUD, *Docteur de Sorbonne, Chap. III. pag.* 19.

*de vraies chimères, qui n'aiant été inventées que pour nous mieux faire comprendre comment notre ame, qui est immatérielle, peut connoître les choses matérielles que Dieu a créées, nous le fait si peu entendre, que le fruit de ces spéculations est de nous vouloir persuader, après un long circuit, que Dieu n'a donné aucun moien à nos ames d'appercevoir les corps réels & véritables qu'il a créés, mais seulement des corps intelligibles qui sont hors d'elle, & qui ressemblent aux corps réels.*

De deux Auteurs célèbres que je viens de citer, le premier accuse le *saint Prêtre* Mallebranche de détruire la Religion, & le second veut qu'il nous conduise au plus outré Pyrrhonisme. En voici un troisième qui soutient, & qui soutient hardiment que le *Saint* étoit *Athée* & *fou* par-dessus le marché. Mr. l'Abbé d'Olivet ne sauroit rejetter l'autorité de ce Critique; c'est cet homme, que le Collège de Louis le Grand doit se glorifier sans cesse d'avoir (*) *en-*

(*) Un Collège qui a *enfanté* les Sirmonds,

*enfanté*, c'est le rival des Petaux, des Sirmonds, des Vasseurs, &c. C'est ce Savant qui seul a droit de critiquer Ciceron, de lui reprocher (*) qu'il a changé en courtisanne la *femme légitime* d'Epicure, quoiqu'il soit constant que

monds, les Petaux, les Frontons-du-Duc, les Salians, les Vasseurs, les Hardoüins, est-il deshonoré, à votre avis, pour avoir été habité par un Grammairien, dont le commentaire sur Ciceron n'est pas excellent? Apolog. *de Mr. l'Abbé* D'OLIVET, contre les Journalistes de Trevoux, *pag.* 161. *Cette Apologie est placée après les Remarques sur la* Théolog. des Grecs.

(*) Le P. Hardoüin, dans ses Remarques sur Pline, XXXV. 40. prétend que Léontium étoit la femme légitime d'Epicure. Voici sa preuve, dans les propres termes qu'il m'a dictés. *Plinius inter tabulas Theodori pictoris habet Leontium Epicuri cogitantem. Quo dicto non meretricem, sed Epicuri conjugem fuisse Leontium significat, & in tabula pingi de rebus Philosophicis meditantem. Sic enim in nummis antiquis appellantur* Plotina Trajani, Sabina Hadriani, *& apud Plinium aliæ, conjuges certe, non meretrices.* Traduct. *de la* Nat. des Dieux, *Liv. I. pag.* 309. *Tom. I. Not.* 4.

que ce Philosophe n'en ait jamais eue; enfin, c'est le grand Hardoüin. Ecoutons-le parler : *Mallebranche* (*), dit-il, *se vante de voir tout en Dieu; il devoit sans doute connoître ce Vers qu'on lui a si souvent appliqué, & qui est devenu si commun.*

*Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.*

*J'ai résolu de ramasser dans ses Ouvrages quelques-uns des endroits où il établit l'Athéïsme, je choisirai ceux où il insinue le plus visiblement ce dogme impie; car si je*

(*) *Quamobrem in Verbo Dei Deoque videre se omnia gloriatur, tametsi novit ea occasione hunc versiculum in se fuisse jactitatum, & a plebe ipsa decantatum;*

*Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.*

*Hujus* ἀθεότητος *documenta corradere & congerere hoc loco ex libris ab eo scriptis, tametsi sunt numero multi, deliberatum est, neque omnia certe, nam esset istud infinitum, sed insigniora dumtaxat. Id quod molestum esse nemini debet, si consideravit, gravissimam impietatis accusationem esse : quæ ne temere proinde jacta videatur, multis eget stabiliri argumentis.* HARD. Athei Detecti, *pag.* 43.

*je les voulois tous rapporter, j'aurois trop à faire. J'en citerai cependant assez pour prouver que quelque grave que soit l'accusation d'Athéïsme, elle n'est point téméraire & avancée sans fondement.* Eh quoi ! le Pere Hardoüin dira que le *saint Prêtre* est un *Athée* des plus déterminés, il le traitera de *fou*, d'*extravagant* ; cependant ce même Pere Hardoüin illustrera le *Collège qui l'aura enfanté* ; & Mr. Bayle sera un homme qui *n'épargnera assez souvent ni le sacré, ni le profane*, pour avoir dit que le *sentiment du Pere Mallebranche, l'un des plus sublimes esprits de ce siécle, n'étoit qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Démocrite !* Quelle injure fait-il donc à ce Métaphysicien ? Ne dira t-on pas en parlant de Gassendi, que sa Philosophie n'est qu'une *réparation du dogme d'Epicure*, sans que les partisans les plus zélés de ce Philosophe s'en offensent ? Gassendi cependant mérite bien d'aussi grands égards que le Pere Mallebranche, & à parler naturellement, le *saint Prêtre* lui étoit bien inférieur, soit en science, soit en probité. Il n'y a eu, & il n'y a encore au-

aujourd'hui qu'une ſeule voix parmi tous les Savans ſur le caractère de Gaſſendi; mais celui du P. Mallebranche a été ſouvent dépeint par des gens très reſpectables, avec des couleurs bien noires. Je pourrois placer ici pluſieurs portraits du *ſaint Prêtre*, pris dans les Ouvrages de Mr. Arnaud (*), qui le repréſentent d'une manière bien peu flatteuſe: j'en trouverois pluſieurs autres dans les Lettres d'un Théologien; mais pour prouver, ainſi que je l'ai promis, que le *ſaint Prêtre* étoit *violent*, *emporté*, *atrabilaire*, & que ſa Théologie eſt beaucoup moins ſûre, beaucoup moins édifiante, & beaucoup moins *chrétienne* que ne le penſe Mr. l'Abbé d'Olivet, il eſt néceſſaire d'une autorité plus reſpectable que celle de deux ou trois Ecrivains, quelque mérite qu'ils puiſſent avoir. Voici donc la déciſion des principaux Membres d'une des plus fameuſes Univerſités de l'Europe,

(*) Dans les Réflexions Philoſophiq. & Théolog. ſur le nouveau ſyſtême de la Grace.

pe, je la copierai mot à mot; je doute que Mr. l'Abbé d'Olivet ait fait usage de cette piéce dans les Actes de la canonisation du P. Mallebranche (*). „ Ce „ troisième Livre de *Réflexions Philosophiques & Théologiques, &c.* ne „ nous paroît pas moins orthodoxe que „ ceux que le même Auteur a déjà „ publiés sur la même matière; mais „ il sera d'autant plus utile & plus né- „ cessaire, que les erreurs qu'on y ré- „ fute, sont plus *importantes* & plus „ *dangereuses*, en ce qu'elles regardent „ la personne même de *Jesus-Christ* „ comme Auteur & Distributeur de la „ Grace. Il n'y a point d'esprit, quel- „ que médiocre qu'il soit, qui par le „ secours de ce Livre n'en puisse voir „ tout d'un coup la fausseté. Le P. „ Mallebranche peut être un grand „ Philosophe; mais ce qu'il enseigne „ de *Jesus-Christ*, comme Auteur de „ la Grace, n'est guères *digne* d'un „ Théo-

(*) Cette Piéce est imprimée au commencement du troisième Volume des Réflexions Philosoph. & Théolog. &c.

„ Théologien. Ne peut-on pas dire „ avec St. Augustin que ce sont de „ *grandes réveries* de *grands Docteurs*, „ & que nous faisons bien mieux de „ demeurer attachés aux grandes véri- „ tés, que les grands Saints ont fait „ passer jusques à nous? C'est ce que „ Mr. Arnaud enseigne qu'il faut faire, „ & par-là il triomphe de celui qu'il „ combat; *car il n'y a que la vérité* „ *qui remporte la victoire*. Et comme „ il sait que *la charité est la victoire de* „ *la vérité*; aussi l'a-t-il pratiquée „ dans toute la suite de cette dispute „ autant qu'on le pouvoit, soit en dis- „ simulant les *termes injurieux* & *offen-* „ *sans* dont les Ecrits de son adversaire „ sont remplis, soit en lui disant là- „ dessus tout ce qui étoit capable de „ le faire rentrer en lui-même, & en „ observant par-tout les règles de la „ modération chrétienne. Il faut a- „ voüer que *la conduite du Pere Malle-* „ *branche en a paru bien éloignée jusques* „ *à cette heure*, & il est difficile qu'on „ la puisse excuser de ce péché, que „ St. Augustin dit que l'on commet „ envers nous, *lorsque pour nous être expli-*

„ *qués sur ce que nous n'approuvons pas* „ *dans les Ouvrages ou dans les discours* „ *de quelques-uns des nôtres, selon la* „ *liberté que la charité doit donner entre* „ *freres, on croit que c'est l'envie plûtôt* „ *que la charité qui nous fait parler*; & „ que nous commettons envers ceux „ *qui trouvent quelque chose à redire à* „ *nos sentimens, lorsque nous croions* „ *qu'en cela ils cherchent moins à nous* „ *corriger qu'à nous faire de la peine.* „ C'est la réflexion que nous avons „ cru devoir faire sur la manière de „ cette dispute qui paroît être à sa „ fin, puisque Mr. Arnaud ne nous „ fait plus rien esperer sur ce sujet, & „ qu'en effet il a mis ce *nouveau systê-* „ *me* dans une telle évidence, qu'il ne „ semble pas qu'il y ait plus rien à „ faire, ou pour l'éclaircir, ou pour „ le réfuter. Donné à Louvain le 18. „ Mai 1686. G. HUYGENS, *Docteur* „ *en Théologie.* J. L. HENNEBEL, *Doc-* „ *teur en Théologie.* MARTINUS DE „ SWAEN, *Docteur en Théologie.* J. DE „ CUYPER, *Doïen de l'Eglis. Mé-* „ *trop. de Malines, Censeur des Li-* „ *vres. &c.* ".

QUOI-

QUOIQUE Mr. l'Abbé d'Olivet ait été si scandalisé du parallèle que Mr. Bayle a fait du systême du P. Mallebranche & de celui de Démocrite, il a cependant cru qu'il pouvoit comparer le Pyrrhonisme de ces deux Philosophes : on sait que le *saint Prêtre* a soutenu *qu'on ne peut être entiérement assûré par l'évidence qu'il y a des corps, & que c'est par la seule foi qu'on peut se convaincre de leur existence.* Ce dogme entraine dans le Pyrrhonisme le plus outré, & s'accorde parfaitement avec celui de Démocrite, par lequel il établissoit que nous ne savions pas s'il existoit quelque chose, ou s'il existoit rien. Mais Mr. l'Abbé d'Olivet (*), *après avoir marqué ce trait de conformité* entre le Philosophe ancien & le moderne ; nous avertit qu'il n'avoit rien de mauvais dans le Pere Mallebranche, *parce qu'il avoit un retranchement sûr dans l'infaillibilité de la Foi.* J'examinerai dans l'instant la bonté de ce

(*) D'OLIVET, de la Théologie des Philosop. Grecs &c. *pag.* 99.

ce *retranchement*; mais je crois devoir auparavant faire ici mention d'un *acte de foi*, que le *saint Prêtre* faisoit apparemment soir & matin, & qu'il a plû à Mr. l'Abbé d'Olivet de nous donner comme un excellent correctif de ce qu'on pourroit trouver de dangereux dans le systême du Pere Mallebranche (*). *O mon Dieu! je crois qu'il y a des corps, parce qu'on m'a démontré que vous n'êtes pas trompeur, & que vous avez assûré que vous en avez effectivement créé.* Comment est-il possible que Mr. l'Abbé d'Olivet ne se soit pas apperçu que cet acte de foi, quelque rempli qu'il soit d'amour & de soumission, contient une absurdité? Car, ou nous n'avons aucune preuve par la foi de l'existence des corps, ou le rapport des sens doit être cru; la foi ne nous est connue & n'est fondée que sur l'existence des sens, comment serons-nous sûrs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autres preuves que celle de la croiance de cette Incarnation? Quelle

(*) Là même, *pag.* 101.

Quelle raiſon m'obligera d'y ajouter foi, ſi les ſens ne m'aſſûrent point authentiquement qu'il y a des corps, & que par conſéquent le Fils de Dieu a pû en prendre un ? N'eſt-il pas plus clair que le jour, que l'on doit être aſſûré qu'il y a des corps, avant que d'avoir la foi, puiſque cette foi ſuppoſe abſolument l'exiſtence des corps, des Prophétes, des Apôtres ? Tous ces ſaints perſonnages n'ont-ils donc été que des fantômes ? Si je n'ai aucune preuve par l'évidence de leur exiſtence réelle & corporelle, que devient donc l'authenticité de l'Ecriture, celle des Miracles, celle de la Tradition ?

LE P. Mallebranche a cru prévenir ces objections accablantes, en diſant : *Si l'on y prend garde de près* (*), *on reconnoîtra que quoiqu'on ne ſuppoſe que des apparences d'hommes, de Prophétes, d'Apoſtres, d'Eſcriture ſainte, de Miracles, &c. ce que nous avons appris par ces prétendues apparences eſt abſolument in-*

(*) Recherche de la Vérité &c. *Tom. II. pag.* 199.

*incontestable ; puisque, comme j'ai prouvé en plusieurs endroits de cet Ouvrage, il n'y a que Dieu qui puisse représenter à l'esprit ces prétendues apparences ; & que Dieu n'est point trompeur, car la foi même suppose tout ceci : or dans l'apparence de l'Escriture Sainte, & par les apparences des Miracles, nous apprenons que Dieu a créé un ciel & une terre, que le Verbe s'est fait Chair, & d'autres semblables vérités, qui supposent l'existence d'un Monde créé : donc il est certain par la foi qu'il y a des corps, & toutes ces apparences deviennent par elle des réalités.* Mr. Arnaud a si bien démontré le faux qui regnoit dans tout ce raisonnement, que je ne puis m'empêcher de placer ici sa réfutation. *Je ne sais* (*), dit-il, *si je me trompe ; mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de cercle plus vicieux. Car il s'agit de savoir si aiant supposé qu'il n'y a point de corps, & qu'il n'y a que Dieu & mon esprit, je puis demeurer dans cette supposition jusques à ce que j'aie la foi, & ne*

(*) Des vraies & des fausses idées, &c. *Chap. XXVIII. pag.* 333.

*ne la quitter que par la foi. Et je soutiens que cela est impossible, & que la raison de cet Auteur ne le prouve en aucune sorte; car dans cette supposition, tant que j'y demeure, je suis obligé de croire qu'il n'y a que Dieu qui ait pû représenter à mon esprit tout ce que j'ai jamais lû de bon ou de mauvais dans les Livres que je sais bien n'avoir pas composés. Il m'auroit donc aussi bien représenté ce que je me suis imaginé avoir lû dans l'Alcoran, que ce que j'ai cru avoir lû dans un Livre appellé la Bible: donc dans l'hypothèse qu'il n'y a que moi & mon esprit, si cette raison étoit bonne au regard de la Bible, que* Dieu n'étant point trompeur, & n'y aiant que lui qui ait pû représenter à mon esprit ce que je me suis imaginé avoir vû dans la Bible, cela me doit passer pour incontestable, *je ne vois pas pourquoi elle ne seroit pas bonne au regard de l'Alcoran. Et ainsi, je suis assûré que je ne pourrois sortir de cet embarras, qu'en me servant de la maxime que Dieu ne peut être trompeur, pour me convaincre de la fausseté évidente de cette supposition qu'il n'y a point de corps, mais seulement Dieu & mon*

*mon esprit; & non pour en conclure qu'avant même d'avoir reconnu l'absurdité de cette hypothèse, des apparences de Prophétes, d'Apôtres, d'Escriture Sainte & de Miracles, nous pourroient suffire pour nous faire ajouter foi à l'Ecriture, & changer par-là ces apparences en réalités.*

*Si on me peut montrer qu'il n'y a point en cela de contradiction, j'avoüerai ingénûment ma bêtise; car j'y en crois voir une manifeste.*

Je renvoie ceux qui voudront voir une plus ample réfutation du sentiment extraordinaire du P. Mallebranche, à l'Ouvrage de Mr. Arnaud, dont je viens d'extraire ce passage. J'ajouterai cependant encore ici une objection de ce Savant, à laquelle il me paroît qu'il n'y a point de réponse (*): *J'ai cru oüir*, dit-il, *une infinité de fois des hommes qui me parloient, dont les uns m'ont paru me dire de fort bonnes choses, & d'autres de fort mauvaises, & qui eussent été capables de me faire beaucoup offenser Dieu, si j'eusse suivi esi mpressions*

(*) Là même, *pag*; 27.

*ſions que leurs paroles étoient capables de me donner; car il y en avoit même qui m'euſſent porté à croire qu'il n'y a point de Dieu. Or, je ſuis bien aſſûré que ces penſées ne venoient point de moi, puiſque j'en avois beaucoup d'horreur; il faudroit donc qu'elles fuſſent de Dieu, qui m'auroit parlé intérieurement en la place de ces perſonnes, que je croiois me parler extérieurement. Or, l'idée que j'ai de l'Etre parfait, ne ſouffre point qu'on lui attribue une conduite ſi indigne de ſa bonté; donc je dois regarder comme impoſſible la ſuppoſition qu'il n'y ait que Dieu & mon eſprit.*

## §. XII.

### CONCLUSION.

J'AUROIS pû relever encore pluſieurs choſes dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, qui m'ont paru ou fauſſes, ou peu certaines; mais je me ſuis borné à celles qui m'ont le plus frappé.

QUELQUES perſonnes feront peut-être ſurpriſes que j'ai examiné ſeule-

 ment

ment aujourd'hui un Livre qui a paru depuis vingt ans ; ils trouveront que c'eſt prendre un peu tard la défenſe de Mr. Bayle. Je reponds à cela que j'étois encore au Collège lorſque Mr. l'Abbé d'Olivet publia ſon Ouvrage. A peine avois-je fini mes études, que j'entrai au Service; le métier d'un Militaire ne laiſſe guères le tems que demandent des études ſérieuſes; & quand il le laiſſeroit, rarement un jeune Officier s'aviſe d'en faire un bon uſage. Depuis ſix ans, retiré dans une ſolitude où les Belles-Lettres font mon unique plaiſir, j'ai eu pluſieurs fois envie de faire ce que j'exécute actuellement ; mais d'autres occupations m'en avoient empêché. Je m'acquitte enfin aujourd'hui de ce que je dois à la vérité & à la mémoire du plus grand & du plus vaſte génie de l'Univers. Je fais gloire d'admirer la ſcience & la probité de Mr. Bayle; j'ai du moins cela de commun avec un nombre de grands hommes, qui ſans doute m'auroient ravi l'honneur de répondre à Mr. l'Abbé d'Olivet, ſi leurs occupations, ou quelques autres inconvéniens ne les

en

en avoient point empêché. J'avouë que j'ai été très surpris que cet Académicien, qui paroît si sensible aux moindres traits de critique, ait gardé si peu de ménagement envers un homme qui en méritoit autant. Eh quoi! ignoroit-il que Mr. Bayle avoit des amis qui sauroient venger l'affront (*) qu'on faisoit à sa mémoire?

Ce seroit peut-être ici le lieu de dire un mot à quelques misérables Auteurs qui ont ôsé publier des libelles diffamatoires contre le caractère de Mr. Bayle

(*) Quand le mérite personnel de Mr. Bayle n'auroit pas demandé que Mr. l'Abbé d'Olivet gardât plus de ménagement dans ses critiques, du moins cet Académicien devoit considérer qu'il convenoit de parler avec plus de modération d'un homme qui étoit allié aux plus illustres familles de sa province. Ne peut-on pas critiquer sans dire des injures? Je ne dis rien sur la naissance & la qualité de Mr. Bayle qui ne soit connu de l'Univers entier. *Mr. Bayle, appartenoit à deux maisons du païs de Foix illustres par leur noblesse, du Casse, & Chalabre.* Vie de Mr. Bayle, par Mr. DES MAIZEAUX.

Bayle & contre ſes Ouvrages: mais on leur feroit en vérité trop d'honneur; il s'en faut bien que leurs Ecrits méritent la même attention que ceux de Mr. lAbbé d'Olivet. Eh! quel eſt l'homme de bon ſens qui ne plie les épaules, en liſant l'impertinent & ridicule libelle (*) du fanatique Pere Le F***, dont un jeune Conſeiller du Parlement de Paris a ſi bien relevé les bevûes & les abſurdités dans un petit Ouvrage, inſeré dans la Bibliothéque Françoiſe, qui s'imprime à Amſterdam chez du Sauzet? Quel eſt le galant homme, qui ne ſoit indigné, en voiant l'effronterie du Pere (†) P***, qui dans un Diſcours public a ôſé dire que Mr. Bayle n'avoit point eu de *probité*? L'Univers entier ne dément-il pas une pareille calomnie? Qu'on conſulte tous les illuſtres perſonnages avec leſquels Mr. Bayle

(*) BAYLE en petit, ou l'Anatomie de ſes Ouvrages.

(†) Voiez ce qu'on a dit à ce ſujet dans une Lettre, inſerée dans la Bibliothéque Françoiſe, qui s'imprime à Amſterdam chez *du Sauzet*.

Bayle a entretenu une étroite correſpondance, pluſieurs vivent encore. Qu'on interroge toute la Hollande, qu'on s'informe des Magiſtrats, des Militaires, des Bourgeois, enfin des gens de tous les différens états qui ont connu ce grand homme, & l'on verra le cas qu'il faut faire de l'accuſation du Pere P***. Mr. Bayle ſera toujours reſpecté & eſtimé par les gens qui auront aſſez de mérite pour connoître le ſien.

*Par le fougueux (*) Jurieu, Bayle perſécuté*
*Sera des bons eſprits a jamais reſpecté,*

Et

(*) VOLTAIRE, Epît. ſur l'Envie. *Voici une Note dont Mr.* DE VOLTAIRE *a accompagné ces vers.* Jurieux étoit un Miniſtre Proteſtant qui s'acharna contre Bayle & contre le bon ſens. Il écrivit en *fol* & fit le prophéte; il prédit que le Roïaume de France éprouveroit des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des grands hommes que la France ait produit. Le Parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament qui devoit être an-

 nullé

*Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,*
*N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.*

Je ferois un gros Volume *in folio*, si je voulois placer ici tous les éloges que les plus illustres Savans ont donnés à l'en-

nullé comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara *valide*, comme le testament d'un homme qui avoit *éclairé le Monde* & *honoré sa Patrie. En vérité un pareil honneur efface bien toutes les fletrissures que quelques misérables calomniateurs & ignorans Critiques s'efforceroient de faire à la mémoire d'un grand homme.*

Cette réflexion ne regarde en aucune manière Mr. l'Abbé d'Olivet, *homme véritablement respectable, ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, qui à beaucoup de probité joint un grand génie, & dont les Ouvrages doivent être les modèles de tous ceux qui veulent écrire avec autant de force que de précision & d'éloquence. Mr. l'Abbé* D'OLIVET *n'a péché que par un zèle inconsidéré, qui cependant est très blâmable. Il n'en est pas de même des autres Critiques de Mr. Bayle; c'est à eux à qui j'applique sans restriction la réflexion que j'ai faite au sujet de cette Note de Mr.* DE VOLTAIRE.

l'envi les uns des autres à Mr. Bayle. Je viens de rapporter celui d'un des plus grands Poëtes de la France. Qu'il me soit permis de l'accompagner de celui qu'a fait le plus bel esprit qu'il y ait eu dans le dernier siécle.

*Qu'on admire le grand savoir,*
*L'érudition infinie,*
*Où l'on ne voit sens ni génie.*
*Je ne saurois le concevoir;*
*Mais je trouve Bayle* admirable,
*Qui*, profond *autant qu'*agréable,
*Me met en état de choisir*
*L'instruction ou le plaisir.*

A la sage décision de St. Evremond je ferai succéder celle d'un des plus judicieux Critiques qu'il y ait eu en Europe; c'est Mr. de la Monnoye.

*Tel fut l'illustre Bayle*, honneur *des beaux esprits*,
*Dont l'élegante plume en recherches fertile*,
*Fait douter qui des deux l'emporte en ses Ecrits*,
*De l'*agréable *ou de l'*utile.

Je pourrois joindre à ces éloges ceux de tous les Savans de l'Europe; mais il me suffira, pour montrer jusqu'où va l'im-

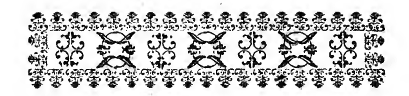
pudence d'un homme qui ôse refuser à Mr. Bayle la probité, de placer ici les noms des personnes avec lesquelles il a été très lié. On verra si un homme, qui a eu l'approbation des gens de qui Mr. Bayle étoit estimé, ne mérite pas celle de l'Univers entier. Il avoit pour amis en France (*), *Mr. le Duc de Noailles*, *Mr. de Bonrepaux*, *Mr. l'Abbé Bignon*, *Mr. Thomassin de Mazaugues*, *Conseiller au Parlement d'Aix*, *le Pere Mallebranche*, *les deux Peres Lamy*, *Mr. & Mademoiselle de la Sablière*, *Mr. l'Abbé Nicaise*, *Mr. l'Abbé du Bos*, *Mr. Rainssant & Mr. Oudinet*, *Gardes du Cabinet des Médailles du Roi*, *Mr. Bayle Médecin & Professeur à Toulouse*, *Mrs. Perault*, *de Longe-Pierre*, *de la Monnoye*, *&c.* en Angleterre, *Mr. Burnet Evêque de Salisbury*, *Mrs. Cappel*, *Dubordieu*, *Abbadie*, *la Rivière le Vassor*, *Pujolas &c.* en Allemagne, *Mr.*

(*) Voiez la Vie de Mr. BAYLE, *pag.* 106. mais sur-tout consultez ses Lettres, dont Mr. DES MAIZEAUX a été l'éditeur.

*Mr. le Comte de Reckheim, Mrs. Leibnitz, Thomasius, Buddæus, &c.* en Italie, *Mr. Magliabecchi, Bibliothécaire du Grand-Duc de Toscane:* en Hollande, *Mr. le Comte de Frise, Mr. le Marquis de Bougi, Mr. le Leu de Wilhem, Mr. Fremont d'Ablancourt, Mr. Basnage, Mr. Basnage de Flottemanville, Mrs. Grævius, Drelincourt, Regis, &c.* en Flandres, *Madame la Comtesse de Tilly, Mr. le Baron le Roi, &c.* à Geneve, *Mrs. Choüet, Turretin, Leger, Pictet, &c.*

FIN.





# TABLE DES MATIERES.



*Les Lettres a & b marques les Tomes. I. & II.*

## A.

Exem-

*Ara-*

*Asoma-*

BAR-

## B.

Ecrit

## C.

Rai-

Cras-

## D.

## E.

*Enten-*

*Eten-*

F.

## G.



ment

*Hobbes :*

JAM-

# I.



telles.

*Ju-*

## L.



*Locke:*

## M.



 ges.

*Mothe-*

## O.

## P.

*Pé-*

R.



quoi

*Sang :*

*Sco-*

## T.



*Ter-*

*Tisil-*

## V.



Ne

*Vul-*

## X.



## Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.



CA-

# CATALOGUE DES LIVRES,

Imprimés chez

## PIERRE PAUPIE,

*Libraire à la Haye.*

AMusemens des Dames, ou Recueil d'Histoires Galantes, qui ont paru dans le siécle passé & dans celui-ci, entremêlées de plusieurs autres qui n'ont point encore paru; ce Livre contiendra plusieurs volumes in 12. Le tom. 1. & 2. paroissent actuellement.

Bible (la Sainte) en François, avec des Notes choisies d'*Ainsworth*, *Patrick*, *Henry*, *Pocock*, *Lowth*, *Hamond*, & autres savans Commentateurs Anglois, traduite en François en plusieurs volumes in quarto, *sous presse*.

Bibliothéque (N.) ou Histoire Littéraire des principaux Ecrits qui se publient, in 12. 22 Parties. Ce Journal a commencé en Octobre 1738. & continue à paroître réguliérement le 1. de *chaque mois*.

Défense de la Religion, tant Naturelle que Révelée, contre les Infidèles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la Fondation de Mr. *Boyle*, par les plus habiles gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de Mr. *Gilbert Burnet*, octavo 6 vol. 1740.

Instructions utiles & nécessaires pour les Mariniers, contenant la manière de rendre l'*Eau*

l'*Eau de mer* potable, de conſerver l'*Eau douce*, d'empêcher le *Biſcuit* & le *Bled* d'être mangés des vers, de ſaler les *Animaux* dans les climats chauds; à quoi l'on a joint des moïens de tranſporter les *Eaux minerales* & de conſerver leurs vertus, comme auſſi un Projet pour nettoier les Rivières, les Réſervoirs & les Ports de mer. Traduit de l'Anglois ſur les expériences Phyſiques luës à la Société Roïale de Londres, par Mr. *Hales*, Dr. en Th. & Membre de cette Société. in octavo.

Lettres Juives, ou Correſpondance Philoſophique, Hiſtorique & Critique, entre un Juif Voïageur en différens endroits de l'Europe, & ſes Correſpondans en divers endroits; troiſième Edition, augmentée d'un ſeptième volume, qui ſervira de ſupplément à l'Edition de 1738. octavo 7 vol. fig. *ſous preſſe*.

——— Cabaliſtiques, ou Correſpondance Philoſophique, Hiſtorique & Critique, entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth, Nouv. Edition, revûë, corrigée & augmentée de LXXX. nouv. Lettres, de ſix vignettes Hiſtoriques, du portrait de l'Auteur, & d'un Titre-planche, &c. par l'*Auteur des Lettres Juives*, octavo 6 vol. fig. 1740.

——— Chinoiſes, ou Correſpondance Philoſophique, Hiſtorique & Critique, entre un Chinois Voïageur à Paris & ſes Corref-

respondans à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon, par l'*Auteur des Lettres Juives & des Lettres Cabalastiques*, octavo 6 vol. 1740.

Mémoires de Mr. de *St. Martin*, *Sr. de Chassonville*, écrits par lui-même, contenant plusieurs Avantures & Anecdotes curieuses & intéressantes, octavo 2 vol. *sous presse*.

Observations Curieuses, pour servir à l'Histoire Naturelle, à la Géographie & à l'Etat présent du Paganisme, en plusieurs volumes in 12. *sous presse*.

Philosophie (la) du Bon-Sens, ou Réflexions Philosophiques sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe. Nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée d'un Examen Critique des Remarques de Mr. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs; par Monsieur le Marquis d'*Argens*, octavo 2 vol. fig. 1740.

Théologie Physique, ou Démonstration de l'Existence & des Attributs de Dieu, tirée des Oeuvres de la Création, accompagnée d'un grand nombre de Remarques & d'Observations curieuses, par *Guillaume Derham*, Chanoine de Windsor, Recteur d'Upminster dans le Comté d'Essex, & Membre de la Société Roïale, traduite de l'Anglois par *Jaques Lufneu*, Doc-

Docteur en Médecine & Lecteur en Mathématiques, seconde Édition, revûë & corrigée, octavo 1740.

Théologie des Insectes, ou Démonstration des Perfections de Dieu dans tout ce qui concerne les Insectes, in 12. 2 vol. fig. *sous presse.*

——— Botanique, ou la Sagesse & la Bonté de Dieu dans la Création & la Conservation des Plantes, octavo.

——— de l'Eau, ou Essai sur la bonté, la sagesse, & la puissance que Dieu a manifestée dans la Création de l'Eau, avec une liste des Droits de Marine & des Eaux, tant anciens que modernes ; & un Catalogue des Auteurs qui ont traité ces matières. Traduit de l'Allemand de Mr. *J. Albert Fabricius*, Docteur en Théologie, & Professeur au Collège de Hambourg, avec de nouvelles Remarques communiquées au Traducteur, in octavo *sous presse.*

Traité sur la Nature, le But & les Effets du Sacrement de la Sainte Céne, dans lequel on allegue & on explique tous les Passages du Nouveau Testament qui ont du rapport à cette matière, & où l'on tire de ces passages uniquement tout ce qu'on doit croire & pratiquer à cet égard, par Mr. *Hoadly* Evêque de Winchester, traduit de l'Anglois sur la troisième Edition. On y a joint un Formulaire de prières, in octavo *sous presse.*

